Fr 109

TABLEAU
PHILOSOPHIQUE
DE L'ESPRIT
DE
M. DE VOLTAIRE.

G. I. e. 12

TABLEAU

PHILOSOPHIQUE

DE L'ESPRIT

DE

M. DE VOLTAIRE.

Pour ſervir de Suite à ſes Ouvrages, & de Mémoires à l'Hiſtoire de ſa Vie.

Tibi ſoli tacebunt Homines? Et cum cæteros irriſeris, à nullo confutaberis? JOB. C. XI.

A GENEVE,

M. DCC. LXXI.

Herman Werner Baron de Affe Coung.

PRÉFACE.

LA Vie du grand *Condé*, peinte dans la Gallerie de Chantilli, repréſente, d'un côté, la Muſe de l'Hiſtoire arrachant du Recueil des Actions de ce Prince, les feuillets qui contiennent celles qu'il avoit à ſe reprocher contre ſon Roi & ſa Patrie, & de l'autre, le Héros arrêtant la trompette de la Renommée prête à publier indiſcrétement les bonnes & les mauvaiſes. Si la Statue qu'on ſe propoſe d'élever à M. de *Voltaire*, devoit auſſi le repréſenter foulant aux pieds ce tas ignominieux de brochures enfantées contre la vérité & la décence, & le Poëte rejettant, avec un air d'indignation & des larmes de repentir, cette plume de fer & de boue qui a déchiré la Religion ou avili les Hommes de Lettres, nous nous diſpenſerions, avec plaiſir, de publier l'Ouvrage que nous avons entrepris: mais

il s'en faut bien que ce ſoient-là les ſentimens du Héros de la Littérature. Bien loin d'interrompre le cours de ces productions qui le déshonorent, on le voit jusques dans la vieilleſſe la plus avancée, donner un nouvel eſſor à l'amertume de ſon fiel, porter de nouveaux coups aux Chriſtianiſme & à ceux qui le reſpectent ou le défendent. On diroit que ſon génie ne reprend de forces, que quand il eſt inſpiré par la haine ou par l'impiété. Combien d'hommes célebres n'ont pas été depuis longtems en butte à ſes invectives & à ſes ſarcaſmes! Une malheureuſe facilité de tourner en plaiſanterie les injures les plus atroces & les calomnies les plus abſurdes, le rendent, depuis pluſieurs années, l'amuſement des Gens frivoles, en lui faiſant oublier qu'il eſt un ſujet d'indignation pour la ſageſſe & la vertu.

Si nous étions dans un ſiécle & chez un Peuple, où un ſeul homme eût acquis le Privilége de diffamer les autres hommes, ſans que perſonne eût le droit de lui répondre, nous nous contenterions de dire : malheur à cet homme, malheur au ſiécle qui le goûte, malheur au Peuple qui le to-

lére. Heureuſement la Nation n'en eſt pas venue à ce degré d'aviliſſement & de perverſité. Malgré l'enthouſiaſme des Approbateurs de M. de *Voltaire*, il ſubſiſte encore parmi nous des ames honnêtes, que l'indécence révolte, & des eſprits éclairés toujours prêts à défendre le mérite attaqué. Par quelle fatalité, ſe diſent-ils à eux-mêmes, le génie le plus propre à s'élever au plus haut degré de gloire, n'a-t-il pas craint de dégrader les Talens & les Lettres, en répandant l'opprobre ſur les Lettres & les Talens?

Le premier Poëte du ſiécle, l'Apôtre prétendu de la Tolérance, a donné néanmoins de nos jours cet exemple ſi propre à faire connoître le déréglement des paſſions & l'abus du génie. Un grand nombre d'hommes de Lettres eſtimables, ſoit par leurs mœurs, ſoit par leurs ouvrages, ſont devenus l'objet de ſa haine; & leur réputation, pour n'avoir pas plié ſous ſon deſpotiſme, eſt devenue la victime de ſa jalouſie ou de ſa malignité. Pour peu qu'on recherche la cauſe d'une inimitié ſi acharnée, on eſt étonné d'y trouver les fondemens les plus minces, en même tems

qu'on y découvre les excès les plus inexcusables. C'eût été peu pour lui de se montrer injuste à l'égard de leur mérite littéraire ; il a cherché à rendre leur personne odieuse & méprisable. Aveuglé par son amour-propre inflexible, il a cru tenir dans ses mains le fléau du ridicule ; il a cru pouvoir se rendre l'arbitre des jugemens du Public ; & quiconque a été son ennemi, ou n'a pas voulu être son admirateur, s'est vu impitoyablement déchiré par ses traits. Jamais haine ne fut plus féconde en querelles, en injustices, en satyres, en imputations. De-là ce déluge de Libelles qui consigneront sa honte à la postérité, sans nuire aux personnes qu'il s'efforce de décrier.

C'est par un sentiment de justice que nous avons entrepris de présenter aux yeux du Lecteur le Tableau révoltant des proscriptions de M. de *Voltaire*, & d'opposer le langage du désintéressement & de la vérité, à celui de la passion & du mensonge. Si notre Ouvrage parvient à la connoissance de cet Ecrivain, il ne manquera pas de nous envelopper dans ses anathêmes ; mais qu'il apprenne qu'élevés par nos

ſentimens au-deſſus de ſes injures, nous ne rougirons pas d'être aſſociés aux honnêtes gens qu'il pourſuit. Depuis qu'il s'eſt arrogé le droit de diriger les lumiéres, de décider du goût, de juger le mérite, d'aſſigner les rangs; tout ce qui n'eſt pas entré dans ſes idées eſt devenu la proie de ſon reſſentiment : ſes lumieres ſont dangereuſes en bien des occaſions, ſon goût eſt équivoque en mille autres, ſes ſentimens preſque toujours injuſtes, ſes éloges même ſuſpects; ce ſera donc pour avoir été les amis du vrai, les défenſeurs du bon goût, les zélateurs de la juſtice & peu jaloux de ſes louanges, que nous aurons encouru ſa diſgrace.

Avant d'entrer dans le détail de ſes démêlés littéraires, nous proteſtons, avec aſſurance, que nous ſommes très-éloignés de vouloir affoiblir en rien les éloges dûs à ſes productions qui n'attaquent ni la Religion, ni les Mœurs, ni les Réputations. Nous ne craindrons pas de le dire; il eût été le premier homme de ſon ſiécle, s'il n'eût pas été peut-être le plus ſenſible, le plus emporté, le plus intolérant contre tout ce qui a oſé contredire ſes préten-

tions. Les diſcuſſions littéraires peuvent ſervir à aiguiſer les eſprits, à approfondir les matieres, à développer la vérité. Quand elles ſont contenues dans de juſtes bornes, on peut alors les regarder comme des fermentations utiles qui éclairent & enrichiſſent les Lettres; mais quand une plume ſe dégrade pour venger un amour-propre exceſſif, on oublie aiſément le grand homme, pour ne reconnoître que l'homme foible & trop enivré de lui-même.

On ſera à portée d'en juger par l'expoſé fidele des démêlés de M. de *Voltaire*, avec des Littérateurs de toutes les claſſes. On y verra les déclamations, les procédés, les contradictions, les fauſſetés qu'il a employées pour décrier ſes adverſaires. Nous avons raſſemblé les faits, expliqué les textes, vérifié les citations, confondu les impoſtures, repouſſé les ſatyres. Selon les différens ſujets qu'il nous a fournis, nous nous ſommes laiſſé aller tout naturellement aux impreſſions qu'ils doivent faire ſur tous les eſprits équitables. Tantôt nous avons confondu l'impoſture en lui oppoſant la vérité; tantôt nous avons parlé le langage de l'indignation contre les horreurs qu'il n'a

pas craint d'avancer ; tantôt celui de la plaiſanterie contre les indécens badinages qu'il s'eſt permis ; enfin, nous l'avons ſuivi pas à pas ; nous lui avons répondu, pour ainſi dire, mot à mot ; nous l'avons redreſſé trait par trait ; & toujours nous nous ſommes appuyés ſur les faits les plus autentiques, ſur les mémoires les plus exacts, ſur les réclamations les plus juſtes, ſur les réponſes les plus préciſes. Qu'il ne nous reproche pas d'avoir défiguré ſes ouvrages, ni de lui en avoir imputé dont il ne ſoit pas l'Auteur. Outre qu'il eſt impoſſible de le méconnoître à ſon ſtyle, nous nous en ſommes tenus à la derniére Edition de *Crammer*, qu'il avoue, & envoyée par M. de *Voltaire* lui-même à un de nos amis. Le Tableau, pour être humiliant aux yeux de ſon amour-propre, n'en ſera donc pas moins fidéle. Il y verra, réunis ſous un même point de vue, les égaremens de ſon eſprit & ceux de ſon cœur ; ſon génie obſcurci par la baſſeſſe des motifs & l'indignité du langage ; cette Philoſophie ſi vantée par lui, triſtement éclipſée ſur les nuages de l'humeur & du reſſentiment ; ſes plus belles maximes contredites par ſes procédés ; il y

verra enfin ſes proteſtations d'amour & de zele pour le bonheur des hommes, réfutées par ſon acharnement à pourſuivre les vivans & les morts. Après cela, nous ne doutons pas qu'il ne mette encore cet Ouvrage au rang des Libelles; mais nous lui dirons d'avance: „ c'eſt à vous qu'il fau-
„ droit vous en prendre ſi le récit exact
„ de vos démêlés, & les Extraits de vos
„ Ouvrages étoient propres à former un
„ Libelle. La haine ne nous aveugle point,
„ ne nous en accuſez pas; la Juſtice ſeule
„ nous touche; ce n'eſt que par juſtice
„ que nous défendons ceux que vous op-
„ primez. Vous n'avez rien reſpecté vous-
„ même, pourquoi ne dirions-nous pas,
„ d'après *Lactance*: *Audendum eſt, ut illuſ-*
„ *trata veritas pateat, multique ab errore li-*
„ *berentur.*"

TA-

TABLEAU
PHILOSOPHIQUE
DE L'ESPRIT
DE M. DE VOLTAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU.

M. *de Voltaire* destiné à avoir de querelles avec les Ecrivains les plus célébres & les plus estimables de son siécle, devoit commencer par le grand *Rousseau*. L'origine de cette querelle n'est certainement pas à sa gloire; la maniére dont il l'a soutenue est encore plus honteuse. Nous allons mettre, en peu de mots, le Lecteur à portée d'en juger.

Il étoit encore au Collége, quand il fut accueilli, avec autant de politesse que de bonté, par le premier de nos Poëtes lyriques. Ce fut d'abord de la part du jeune *Arouët* (*a*) toutes les dé-

(*a*) M. *de Voltaire* a porté le nom d'*Arouët* jusqu'après sa sortie de la Bastille; alors il le changea en celui de *Voltaire*. „ J'ai été si malheureux avec l'autre, écrivoit-il à la fille de Me. „ *du Noyer*, que je veux voir si celui-ci m'apportera du bon„ heur ".

monſtrations de reſpect & de docilité qui lui convenoient alors, & qu'il eut dû conſerver dans la ſuite. Il le conſulta ſur ſes premiers Ouvrages. *Rouſſeau* en uſa avec la ſincérité qu'un grand homme a toujours pour un commençant dont il déſire les progrès. Ce zele déplut au jeune homme qui diſſimula pourtant; mais ſon amour-propre étoit trop ſenſible pour lui permettre de ſe ſoutenir long-tems dans une apparente docilité.

Il alla voir *Rouſſeau* à Bruxelles, où cet illuſtre Poëte s'etoit retiré. Ce fut-là qu'il fit connoître la trempe de ſon eſprit & de ſon naturel, dans une circonſtance où il auroit dû s'inſtruire au lieu de ſe révolter. Il lui fit la lecture de ſon *Epitre à Uranie*. *Rouſſeau*, qui avoit fait voir qu'on pouvoit être un grand Poëte en reſpectant la Religion, ou qui s'étoit repenti de quelques traits échappés à ſa plume dans ſa jeuneſſe, ne put s'empêcher de lui témoigner de l'étonnement & de l'horreur, pour une production auſſi impie & auſſi contraire à ſa façon de penſer. Il impoſa ſilence au jeune *Arouët*. C'en fut aſſez pour allumer dans ſon cœur une haine implacable. Dès-lors il ſe permit, dans ſes converſations, en Hollande & à Paris, les propos les plus odieux contre celui qu'il appelloit, peu auparavant, ſon maître & ſon ami. Mais la grande époque de ſon reſſentiment fut à l'occaſion de ſa tragédie de *Zaïre*. On envoya cette piéce à *Rouſſeau*, lorsqu'elle fut imprimée, en le priant de vouloir bien en dire ſon ſentiment. *Rouſſeau* en releva les défauts dans ſa réponſe; on fit courir ſa lettre contre ſon intention, & M. *de Voltaire* ne put voir cette critique ſans un ſurcroît de fureur. Dès ce moment il ne garda plus de meſures. Il publia contre *Rouſſeau* pluſieurs écrits ſa-

tyriques, dont nous allons donner quelques extraits, sans nous asservir à l'ordre des tems. On pourra juger par ces diverses citations de la droiture de son cœur, de la justesse de son esprit, de l'équité de sa critique, de l'honnêtete de son style.

Dans une *Epitre sur la Calomnie*, adressée à Madame la Marquise *du Châtelet*, il s'eleve avec force contre les médisans & les calomniateurs, & y prodigue en même tems lui-même les médisances & les calomnies les plus atroces; de sorte qu'on y voit son propre caractére bien mieux tracé, que celui qu'il attribue à l'*Horace* Français.

Ce vieux Rimeur couvert d'ignominies,
Organe impur de tant de calomnies,
Cet ennemi du Public outragé,
Puni sans cesse & jamais corrigé;
Ce vil *Rufus*, que jadis votre pére (a)
A, par pitié, tiré de la misére,
Et qui bientôt serpent envenimé,
Piqua le sein qui l'avoit ranimé:
Lui qui mêlant la rage à l'imprudence,
Devant *Themis* accusa l'innocence;

(a) M. *de Voltaire* veut parler de M. le Baron de *Breteuil*, le protecteur & l'ami de *Rousseau* qui ne fut jamais ingrat envers ce Seigneur. „ M. le Baron de *Breteuil*, dit *Rousseau* „ lui-même dans une de ses lettres, qui m'a toujours écrit „ régulièrement jusqu'à sa mort, ne manquoit jamais de me „ parler *de Voltaire*, & de m'informer, tantôt de ses succès, „ tantôt de ses disgraces. C'est par les lettres de ce Seigneur, que je conserve encore écrites la plupart de sa main, „ que j'ai sçu une partie des malheurs de ce Poëte fougueux, „ dont un seul auroit dû suffire pour le corriger, s'il étoit „ susceptible de correction..... Quelle est l'impudence „ d'un Imposteur qui ose avancer que j'ai manqué à mon „ bienfaiteur, pendant que son amitié & ma reconnoissance „ sont un fait avéré publiquement, dans mes ouvrages même, „ dont un des plus considérables est l'Epitre que je lui ai „ adressée. *A Enghien, ce* 22 *Mai* 1736. ".

L'affreux *Rufus*, loin de cacher en paix
Des jours tiſſus de honte & de forfaits,
Vient rallumer, aux marais de Bruxelles,
D'un feu mourant les pâles étincelles,
Et contre moi croit rejetter l'affront
De l'infamie écrite ſur ſon front.
Et que ſeront tous les traits ſatyriques,
Que d'un bras foible il (*a*) décoche aujourd'hui,
Et ces ramas de larcins marotiques,
Moitié français, & moitié germaniques,
Paîtris d'erreurs, & de haine & d'ennui?
Quel eſt le but, l'effet, la récompenſe
De ces recueils d'impure médiſance?
Le malheureux, délaiſſé des humains,
Meurt des poiſons qu'ont préparé ſes mains.

Qu'on juge par ces vers du motif de ſon zéle. Une ame honnête s'exprime-t-elle ainſi? N'eſt-on pas forcé de croire qu'une Muſe ſi remplie de fiel dans ſes déclamations, annonce plus de diſpoſition à tomber dans le vice qu'elle reproche, que de droits de s'en plaindre & de talent pour en inſpirer l'horreur? Tel a toujours été le ſtyle de M. *de Voltaire*. Tout le mal qu'on a dit de cet Ecrivain n'a été, ſelon lui, que des calomnies, & les injures qu'il dit aux autres ne ſont que des vérités.

Voici comme il s'exprime dans une autre Epitre à la même Marquiſe, où il étoit queſtion de la philoſophie de *Newton*, & où *Rouſſeau* trouve encore ſa place:

Que le jaloux *Rufus* à la terre attaché,
Traîne au bord du tombeau la fureur inſenſée;
D'enfermer dans un vers une fauſſe penſée:

(*a*) Si l'on vouloit s'attacher aux fautes contre la juſteſſe & contre la grammaire, nous aurions ſouvent occaſion d'en relever. Nous dirons ſeulement, en paſſant, où M. *de Voltaire* a-t-il vu *des traits ſatyriques décochés d'un bras.....?*

Qu'il arme contre moi ſes languiſſantes mains
Des traits qu'il deſtinoit au reſte des humains, &c.

Il dit encore, dans ſon *Diſcours ſur l'envie*, en s'adreſſant à *Rouſſeau* lui-même:

Si tu veux, faux dévôt, ſéduire ton lecteur,
Au miel d'un froid diſcours mêle un peu moins d'aigreur;
Que ton orgueil jaloux parle un plus doux langage:
Singe de la vertu, maſque mieux ton viſage (*a*).

Les malheurs de *Rouſſeau*, dont la cauſe étoit encore un problême, qui ne l'eſt plus aujourd'hui, n'exigeoient-ils pas quelques ménagemens; & ſes talens admirés ſans aucune contradiction, ne ſuffiſoient-ils pas pour arrêter les emportemens d'une Muſe auſſi injuſte que celle de M. *de Voltaire*? Il n'eſt pas juſqu'aux *Lettres* de cet illuſtre Poëte qu'il ne cherche à avilir, par les plus exceſſives & les plus vagues critiques.

„ Ceux qui ont fait imprimer les *Lettres de* „ *Rouſſeau* (dit il (*b*) à un Membre de l'Acadé- „ mie de Berlin), devoient, pour ſon honneur, „ les ſupprimer à jamais: elles ſont dépourvues „ d'eſprit, & très-ſouvent de vérité. Elles ſe „ contrediſent: il dit le pour & le contre: il loue „ & déchire les mêmes perſonnes: il parle de Dieu „ à des gens qui lui donnent de l'argent, il en- „ voye des ſatyres à *Broſſette* qui ne lui don- „ ne rien.

(*a*) M. *de Voltaire* auroit dû prendre pour lui cette maxime. On ne ſera jamais embarraſſé de décider entre *Rouſſeau* & lui, lequel a le plus parlé de la vertu & l'a moins pratiquée. On lui laiſſe le moyen de concilier avec le bon ſens & la langue, le *froid*, l'*aigreur* & le *miel*, dans un même *Sermon*.

(*b*) *Nouveaux Mélanges*, *troiſiéme Partie*.

Rouſſeau ne s'attendoit pas ſans doute qu'on mettroit ſes Lettres au jour. Elles étoient le fruit d'un commerce avec quelques amis particuliers. On ſait que dans ces ſortes d'écrits, c'eſt le cœur qui parle, & non l'eſprit qui cherche à briller. D'ailleurs, on peut dire qu'elles reſpirent un certain caractére de grandeur & de ſentiment, auquel M. *de Voltaire* eſt bien éloigné d'atteindre. On lui auroit rendu un plus grand ſervice à lui-même, ſi l'on n'eût point fait imprimer ſes *Lettres* (*a*) prétendues *ſecrettes*. La ſechereſſe qui y regne & les injures dont elles fourmillent, les font tomber des mains du Lecteur, tantôt ennuyé, tantôt révolté.

Des Lettres familiéres du *Pindare* Français, M. *de Voltaire* en vient à ſes Epitres. Penſe-t-il faire adopter aux perſonnes de bon ſens le jugement qu'il en porte, ou plutôt ne doit-il pas craindre de ſe

---

(*a*) Ces Lettres imprimées en un vol. *in*-12, parurent en 1756. Elles ſont d'autant plus curieuſes, que M. *de Voltaire* s'y eſt peint au naturel. Elles ſont adreſſées à deux ou trois de ſes amis qui demeuroient à Paris dont il étoit alors abſent: car il les écrivit depuis 1734 juſqu'en 1742 ou 1743. On penſe bien qu'il y eſt ſouvent queſtion de ſes ennemis. Voici dans quels termes il parle de l'*Horace moderne*: „ On m'aſſure que „ le *Desfontaines* des Poëtes, *Rouſſeau*, eſt chaſſé ſans retour „ de chez le Duc d'*Aremberg* . . . . . Eſt-il vrai que ce miſé- „ rable ſoit protégé par Madame la Princeſſe de *Carignan*?.... „ Franchement, quand je lis *Newton*, *Rouſſeau* me paroît un „ pauvre homme; je ſuis honteux de ſavoir qu'il exiſte . . . . „ Les nuages que les *Rouſſeaux* & les *Desfontaines* veulent „ élever du ſein de la fange où ils rampent, ne viennent pas „ juſqu'à moi. Je crache quelquefois ſur eux, mais c'eſt ſans „ y ſonger . . . . Eſt-il vrai que *Rouſſeau* eſt mort? Il avoit „ trop vécu pour ſa gloire & pour le repos des honnêtes- „ gens . . . . . J'ai parlé de ce ſcélérat comme un honnête „ homme doit parler d'un monſtre." C'eſt bien-là le cas de „ dire que *les lettres humaines ſont devenues très-inhumaines.*

décréditer lui-même par le peu de discernement & d'équité qu'il y fait paroître?

„ Nous savons, [dit-il, dans son *Parallèle d'Horace, de Boileau & de Pope*] que la plupart des „ Epitres de *Despréaux* sont belles, qu'elles posent sur le fondement de la vérité sans laquelle „ rien n'est supportable; mais pour les Epitres de „ *Rousseau*, quel faux dans les sujets & quelles „ contorsions dans le style! Qu'elles excitent souvent le dégoût & l'indignation! Que veut dire „ une *Epitre à Marot*, dans laquelle il prétend „ prouver qu'il n'y a que les sots qui soient méchans? Que ce paradoxe est ridicule! Peut-on „ d'ailleurs souffrir la maniére dure & contrainte dont cette idée fausse est exprimée?

Et si par fois on vous dit qu'un Vaurien
A de l'esprit, examinez-le bien;
Vous trouverez qu'il n'en a que le casque,
Et qu'en effet c'est un sot sous le masque.

„ *Le casque de l'esprit.* Bon Dieu, est-ce ainsi que „ *Despréaux* écrivoit? . . . . . Un des grands défauts de tous les Ouvrages de cet Auteur, c'est „ qu'on ne se retrouve jamais dans ses peintures; „ on ne voit rien *qui rende l'homme cher à lui-même*, comme dit *Horace;* point d'aménité, point „ de douceur. Jamais cet Ecrivain mélancolique „ n'a parlé au cœur. Presque toutes ses Epitres „ roulent sur lui-même, sur ses querelles avec ses „ ennemis; le Public ne prend aucune part à ces „ pauvretés."

Il est aisé de voir que M. de Voltaire s'attache ici à des miséres. *Le casque de l'esprit* est une mauvaise expression sans doute; mais que de beautés ne trouve-t-on point dans cette Epitre! Pourquoi

s'appeſantir ſur des fautes dont (*a*) *Boileau* lui-même n'eſt point exempt? C'eſt la reſſource des Critiques qui veulent décréditer à quelque prix que ce ſoit; mais en attaquant les autres de cette maniére, ils ne travaillent que contre eux-mêmes.

A quoi bon cette remarque ſur le raiſonnement que l'Auteur de l'*Epitre à Marot* fait pour prouver qu'il n'y a que les ſots (*b*) qui ſoient méchans? On peut dire que cette critique eſt déplacée. Qu'on liſe l'Epitre en entier, & l'on verra que *Rouſſeau* prouve très-bien ce qu'il avance; & ſi M. *de Voltaire* ſemble être un exemple du contraire, on conſent de le regarder en ceci, & à beaucoup d'autres égards, comme un phénoméne.

S'il condamne dans les Epitres de *Rouſſeau* le ſtyle Marotique, il ne devoit pas compoſer dans le même genre *la Pucelle*, *le Pauvre Diable*, & quelques autres Ouvrages qui ont peut-être groſſi, plus que tout le reſte, le nombre de ſes Admirateurs.

L'Epitre de *Rouſſeau* au Pére *Brumoi*, vaut elle ſeule, de l'aveu des Connoiſſeurs, toutes les *Epitres philoſophiques* de M. *de Voltaire;* elle eſt néanmoins le fruit de cette vieilleſſe qu'il cherche ſi inhumainement à décrier.

(*a*) Nous ne citerons pour exemple, que les deux premiers vers du Diſcours au Roi:

Jeune & vaillant Héros, dont la haute ſageſſe,
N'eſt pas le fruit tardif d'une lente vieilleſſe.

Le Poëte a voulu dire la ſageſſe du Roi avoit dévancé ſon âge; mais ſa penſée eſt mal rendue. Si le Héros eſt *jeune*, il eſt hors de doute que la ſageſſe n'eſt pas le fruit de ſa vieilleſſe. *Vaillant Héros:* y a-t'il des Héros poltrons?

(*b*) Un *Sot*, dit M. de Duc de la *Rochefoucault*, *n'a pas aſſez d'étoffe pour être bon.*

Quant aux Odes & aux Cantates de *Rouſſeau*, M. *de Voltaire* n'en dit rien. On devine aiſement les motifs de ſon ſilence à cet égard.

Après avoir diſtillé le fiel, il a recours à la plaiſanterie. De ſa pleine autorité, il prétend aſſigner à chacun de nos Poëtes le rang qu'il doit tenir dans *le Temple du Goût*. D'autres ont déjà remarqué que le goût n'avoit point préſidé à cette compoſition; nous ajoutons que la juſtice y préſide encore moins. Voici comme il entre en matiére au ſujet de celui qu'il auroit dû prendre pour ſon maître.

„ Dans le moment arrive un autre Verſifica-
„ teur, ſoutenu par deux petits ſatyres, & cou-
„ vert de lauriers & de chardon.

Je viens, dit-il, pour rire & pour m'ébattre,
Me rigolant, menant joyeux déduit,
Et juſqu'au jour faiſant le diable à quatre (*a*).

„ Qu'eſt-ce que j'entends-là, dit la Critique? C'eſt
„ moi, reprit le Rimeur. J'arrive d'Allemagne
„ pour vous voir, & j'ai pris la ſaiſon du prin-
„ tems:

Car les zéphirs de leurs chaudes haleines,
Ont fondu l'écorce des eaux (*b*).

„ Plus il parloit ce langage, moins la porte [*du*
„ *Temple du Goût*] s'ouvroit. Quoi! l'on me
„ prend donc, dit-il:

Pour une Grenouille aquatique,
Qui du fond du petit Thorax,

(*a*) Vers de *Rouſſeau*.
(*b*) Vers de *Rouſſeau*.

Va chantant pour toute musique,
Brekeke, Kake, Koax, Koax, Koax (*a*).

„ Ah! bon Dieu! s'écria la Critique, quel horri-
„ ble jargon! Elle ne put d'abord reconnoître ce-
„ lui qui s'exprimoit ainsi. On lui dit que c'étoit
„ *Rousseau*, dont les Muses avoient changé la
„ voix, en punition de ses méchancetés. Elle ne
„ pouvoit le croire & refusoit d'ouvrir."

On remarquera d'abord que dans le choix des vers que M. *de Voltaire* affecte de mettre dans la bouche de *Rousseau*, il s'est attaché, par une chicane ridicule, aux plus foibles d'entre vingt mille. Est-ce d'après ces bagatelles que *Rousseau* est regardé comme un des Poëtes qui fait le plus d'honneur à notre Nation? N'y a-t'il pas de la mauvaise foi à employer, comme preuve, ce qui ne peut être regardé que comme un de ces amusemens que les grands hommes se permettent, pour sortir quelquefois d'eux-mêmes? La Fable du rossignol & de la grenouille est médiocre sans doute; mais que deviendroit la gloire des plus grands Auteurs, si leurs lauriers n'étoient à l'abri du blâme, mérité par quelques foibles productions échappées à leur plume?

On lit ce qui suit dans une précédente édition du *Temple du Goût*, ainsi que dans les Variantes de la dernière.

„ On lui dit que c'étoit *Rousseau* . . . . . Elle
„ lui ferma la porte au plus vîte. Il fut tout éton
„ né de ce procédé, & jura de s'en venger par
„ quelque nouvelle allégorie contre le genre hu-
„ main qu'il hait par représailles. Il s'écrioit en
„ rougissant: --

(*a*) Vers de *Rousseau*.

Adouciſſez cette rigueur extrême,
Je viens chercher *Marot*, mon compagnon:
J'eus, comme lui, quelque peu de guignon;
Le Dieu qui rime eſt le ſeul Dieu qui m'aime.
Connoiſſez-moi, je ſuis toujours le même;
Voici des vers contre l'Abbé *Bignon*.
O vous, Critique! ô vous, Déeſſe utile!
C'étoit par vous que j'étois inſpiré;
En tout pays, en tout tems abhorré,
Je n'ai que vous déſormais pour azile.

Les ſix premiers vers ont été changés pluſieurs fois: voici ceux que l'Auteur y a ſubſtitués, & qu'on trouve dans les Variantes du *Temple du Goût*.

Ah! montrez-vous un peu moins difficile:
J'ai près de vous mérité d'être admis.
Reconnoiſſez mon humeur & mon ſtyle;
Voici des vers contre tous mes amis.
O vous, Critique! ô vous, Déeſſe utile, &c.

L'une & l'autre de ces tournures ſont également injuſtes & mal-adroites. M. *de Voltaire* lui-même fourniroit matiére à des vers plus propres à l'humilier, ſi on les lui mettoit dans la bouche; mais nous n'enviſageons ici que la critique.

Quelque injuſte qu'on ſoit, les agrémens de l'eſprit peuvent quelquefois adoucir la malignité du ſentiment; mais pourra-t-on pardonner à l'ennemi de *Rouſſeau*, de faire parler la Déeſſe en vers encore plus mauvais que ceux qu'il a choiſis dans les Œuvres du Poëte qu'il traite ſi mal? Qu'on juge.

» La Critique entendit ces paroles, r'ouvrit la » porte, & parla ainſi:

Rouſſeau, connois mieux la Critique:
Je ſuis Juſte & ne fus jamais
Semblable à ce monſtre cauſtique
Qui t'arma de ſes lâches traits,
Trempés au poiſon ſatyrique
Dont tu t'enivres à longs traits.
Autrefois de ſa félonie
Thémis te donna le guerdon:
Par (*a*) Arrêt ta muſe eſt bannie
Pour certains couplets de chanſon,
Et pour un fort mauvais factum
Que te dicta la calomnie.
Mais par l'équitable *Apollon*
Ta rage fut bientôt punie.
Il t'ôta le peu de génie
Dont tu dis qu'il t'avoit fait don;
Il te priva de l'harmonie.
Et tu n'as plus rien aujourd'hui
Que la foibleſſe & la manie
De rimer encor malgré lui
Des vers tudeſques qu'il renie.

La Critique ne décide pas mieux qu'elle ne verſifie: d'après ſon jugement, „ *Rouſſeau* doit paſſer „ devant *la Motte* en qualité de Verſificateur, mais „ *la Motte* aura le pas toutes les fois qu'il s'a„ gira d'eſprit & de raiſon. " Quelle inconſéquence! Si l'on jugeoit *Rouſſeau* par les vers que l'Auteur du prétendu *Temple du Goût* a rapportés de ce Poëte, *Rouſſeau* mériteroit-t-il même une place parmi les Verſificateurs? Ou, pour mieux dire, quiconque a lu les deux Auteurs qu'il met ici en concurrence, ne décidera-t-il pas, que c'eſt *la*

(*a*) M. *de Voltaire* a joint à ce vers une note infame, qui ſe trouve dans toutes les Editions du *Temple du Goût*. Nous la rapporterons ci-après.

Motte qui n'eſt que le Verſificateur & que *Rouſſeau* eſt le véritable Poëte? Celui-ci ſera toujours regardé comme un homme de génie, & ſon émule n'aura jamais de place que parmi les beaux eſprits.

Nous ferons remarquer, en paſſant, la malignité de M. *de Voltaire*, toujours acharné à relever les plus petites taches dans les grands hommes, afin de les déprimer au moins par quelques endroits. Il met enſuite *Rouſſeau* aux priſes avec *Fontenelle ;* & pourquoi? „ Eh! quoi! je verrai „ ici cet homme contre qui j'ai fait tant d'Epi„ grammes? Quoi! le bon Goût ſouffrira dans „ ſon temple l'Auteur des *Lettres du Chevalier* „ *d'Her****, d'une *paſſion d'automne*, d'un *clair de* „ *lune*, d'un *ruiſſeau amant de la prairie*, de la „ *Tragédie* d'*Aſpar*, d'*Endymion*, &c. Eh! non, „ dit la Critique; ce n'eſt pas l'Auteur de tout ce„ la que tu vois: c'eſt celui des *Mondes*, livre qui „ auroit dû t'inſtruire; de *Thétis* & de *Pelée*, Opé„ ra qui excite inutilement ton envie; de l'hiſtoi„ re de l'Académie des Sciences, que tu n'es pas „ à portée d'entendre. "

Il ſeroit à ſouhaiter que M. *de Voltaire* eût été à portée d'imiter la philoſophie de *Fontenelle*. La différence qu'il y a entre ces deux Ecrivains, c'eſt que l'Auteur des *Mondes* a été véritablement Philoſophe, ſans s'annoncer avec faſte, & que l'Auteur du *Temple du Goût* n'a jamais connu la philoſophie qu'il a ſans ceſſe à la bouche. (*a*)

M. de *Voltaire* accuſe *Rouſſeau*, en parlant de ſon *Porte-Feuille* imprimé après ſa mort, de n'avoir

(*a*) Eſt-ce le propre de la Philoſophie d'être l'ennemi de tout le monde, même de ceux qui paſſoient pour ne point avoir d'ennemis? On félicitoit un jour *Fontenelle* de n'en avoir aucun. Il répondit: *& Voltaire?*

„ pas ceſſé de faire des Epigrammes malignes con-
„ tre ſes meilleurs amis, une entr'autres contre M.
„ l'Abbé d'*Olivet*, qui avoit formé [dit-il] le pro-
„ jet de le faire revenir en France. " Cette accuſation a été démentie par feu M. l'Abbé d'*Olivet* lui-même, dans une Lettre inſérée dans les *Récréations Littéraires*, dont voici un extrait. „ *Le*
„ *Porte-Feuille de Rouſſeau* eſt une brochure im-
„ primée en Hollande, contenant quelques vers
„ qui ſont de lui, & beaucoup d'autres qu'on a
„ tort de lui attribuer. De ce nombre eſt une Epi-
„ gramme ſur mon hiſtoire de l'Académie. Lá
„ voici :

Lecteur, qui vous ſentez l'ame aſſez intrépide
Pour lire juſqu'au bout la Légende inſipide
De ce Compilateur ingénieux & fin.
Vous apprendrez du moins, à ſa lecture entière,
Qui des deux au bon ſens rompt le plus en viſiére,
L'Apologiſte de Cotin
Ou le Cenſeur de la Bruyere.

„ Ces vers, les ſeuls qui me concernent dans le
„ livre en queſtion, ſont d'un nommé *Mahuet*,
„ Avocat de Rheims, qui avoit un frére chargé des
„ affaires de M. le Duc d'*Aremberg*, & qui alloit
„ ſouvent à Bruxelles, où je l'ai vu. " Qu'on juge après cela de la foi qu'on doit ajouter aux imputations de M. de *Voltaire*.

Il falloit enfin qu'il mît le comble à ſon injuſtice, en achevant de ternir la reputation de ſon ennemi. Un eſprit tel que le ſien ſe ſert de toutes les armes, & les fameux Couplets devoient ſervir, ſous ſa plume, au triomphe de ſa haine.

L'article de *Rouſſeau*, dans le chapitre des Ecrivains du *Siécle de Louis XIV*. eſt l'ouvrage de

l'injuſtice & de la partialité la plus révoltante. M. *de Voltaire* y répete ce qu'il a dit dans cent autres endroits au ſujet des couplets qu'il s'obſtine à lui attribuer, quoiqu'il convienne lui-même qu'*il y avoit un parti furieux contre* cet illuſtre & malheureux Poëte, & que *lorſqu'on eſt dominé par l'eſprit de parti, pluſieurs Tribunaux, & même des Corps plus nombreux, peuvent commettre de très violentes injuſtices* (*a*). Non content de s'être long-tems arrêté ſur cet article, il renvoye à des articles plus longs encore, tels que ceux de *Saurin* & de *la Motte-Houdart*. Dans ce dernier, il conſacre douze pages à refuter le Mémoire très circonſtancié que laiſſa en mourant, [en 1751] M. (*b*) *Boindin*, Procureur Général des Tréſoriers de France, dans lequel Mémoire on juſtifie pleinement *Rouſſeau* aux yeux de la poſtérité. La longueur de cet article prouve évidemment la grande animoſité de M. *de Voltaire*: à qui doit-elle cependant moins convenir, qu'à un homme qui a produit

(*a*) *Hiſtoire du Siécle de Louis XIV*, chap. 31, article, *Rouſſeau*.

(*b*) Nicolas *Boindin*, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, & qui auroit été de l'Académie Françaiſe, ſi la profeſſion publique d'incrédulité ne l'en eût exclu, eſt le même à qui M. *de Voltaire* adreſſe ces quatre vers, par la bouche de la Critique, dans ſon *Temple du Goût*:

„ Ami *Bardou*, vous êtes un grand Maître,
„ Mais n'entrerez en cet aimable lieu;
„ Vous y venez pour fronder notre Dieu;
„ Contentez-vous de ne pas le connoître.

M. *Boindin* accuſe dans ſon Mémoire, *la Motte*, *Saurin*, & *Malaffaire*, Négociant, d'avoir comploté la manœuvre qui fit condamner *Rouſſeau*. M. *de Voltaire* prétend que c'eſt une calomnie. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que M. *Boindin* étoit lui-même maltraité dans les couplets, & c'eſt une raiſon pour croire qu'il n'eſt point un calomniateur.

des Ouvrages pires que les couplets ? Ces couplets n'attaquoient que des Particuliers. Et qui eſt-ce que M. *de Voltaire* n'attaque pas? . . . Mais n'anticipons point ſur les événemens; nous n'aurons que trop d'occaſions de le prouver dans la ſuite.

On lit dans une note du *Temple du Goût*, inſérée dans toutes les éditions de cet Ouvrage: „ On „ ſait que *Rouſſeau* fut condamné à l'amende ho„ norable & au banniſſement perpétuel, pour des „ couplets infames faits contre ſes amis, & dont „ il accuſa le ſieur *Saurin*, de l'Académie des „ Sciences, d'être l'Auteur. Les Curieux ont „ conſervé les piéces de ce procès. Le *factum* de „ *Rouſſeau* paſſe pour être extrêmement mal écrit. „ Celui de M. *Saurin* eſt un chef-d'œuvre d'eſprit „ & d'éloquence. *Rouſſeau* banni de France, s'eſt „ brouillé avec tous ſes Protecteurs, & a conti„ nué de déclamer inutilement contre ceux qui „ faiſoient honneur à la France par leurs Ou„ vrages."

Peut-on s'exprimer avec plus d'amertume & de mépris? Ce langage, dans un livre purement littéraire, ne décele-t'il pas l'iniquité des motifs qui portent M. *de Voltaire* à ſe déchaîner ſans aucun ménagement? Quelle partialité! & par conſéquent quel ſujet de défiance pour le Lecteur! Tandis que les honnêtes gens balançoient avec raiſon à ſe décider entres les deux Accuſés, le Philoſophe ne craint pas de tout imputer à celui qu'il veut noircir. On ne prétend pas accuſer *Saurin*, dont le fils, auſſi eſtimable par ſes mœurs que par ſes talens, fait aujourd'hui tant d'honneur à notre Littérature; mais on croit être en droit de dire qu'après le déſaveu formel de *Rouſſeau* au lit de la mort, il faut croire qu'il n'étoit point coupable.

L'Ou-

L'Ouvrage de ténébres, qui a été la cauſe de ſes malheurs, peut fort bien être la production d'un eſprit auſſi pervers dans ſes idées, qu'habile à cacher ſes crimes. Voici cependant par quelle conjecture M. *de Voltaire* prétend affoiblir ce témoignage ſi convaincant de l'innocence de *Rouſſeau*.

„ Ce qui vous a fait ſuſpendre votre Jugement", dit-il (*a*) à un Membre de l'Académie de Berlin, „ c'eſt la dévotion dont *Rouſſeau* voulut cou„ vrir, ſur la fin de ſa vie, de ſi grands égaremens „ & de ſi grands malheurs. . . . . Que voulez„ vous que je vous diſe? La *Brinvilliers* étoit dé„ vote & alloit à confeſſe après avoir empoiſonné „ ſon pére, & elle empoiſonnoit ſon frére après „ la confeſſion ".

C'eſt ici que le défaut de juſteſſe ſe fait ſentir, autant que la haine envénimée qui le produit. La *Brinvilliers* prit le maſque de la piété pour couvrir ſes crimes; mais ce fut quand l'hypocriſie pouvoit la ſervir à écarter les ſoupçons; & *Rouſſeau* fit entendre le langage de l'innocence & de la vérité, dans un tems & dans un pays où il n'avoit plus rien à craindre. D'ailleurs, ce ne fut point au moment de la mort que la *Brinvilliers* chercha à tromper le Public ſous le voile de la Religion; ſes derniers inſtans, ſi l'on en croit l'hiſtoire, furent marquées par le plus vif & le plus ſincére répentir.

Après cela, que M. *de Voltaire* s'attache ſi fort à relever les bévues & les méchancetés des autres; on dira toujours qu'il doit commencer par les ſiennes.

(*a*) Nouveaux Mêlanges, *troiſiéme Partie*.

CHAPITRE II.

L'ABBE' GUYOT DESFONTAINES.

C'EST un de ceux envers qui M. *de Voltaire* a gardé le moins de mesures, & que sa haine s'est efforcée de souiller par les plus noires horreurs. Rien cependant n'étoit moins capable de produire de tels emportemens que le sujet qui a donné lieu à cette querelle. M. l'Abbé *Desfontaines* avoit fait quelques Réflexions critiques, mais honnêtes & pleines de modération, sur la *Mort de César*, que l'Auteur est convenu être pour-lors remplie de fautes. M. *de Voltaire*, accoutumé depuis long-tems à ne voir qu'a travers un microscope & les services qu'il rend & les injures dont il se plaint, se déchaîna dès ce moment contre le Journaliste. Il publia contre lui un Ouvrage intitulé *le Préservatif*, qu'il fit imprimer clandestinement, qu'il désavoua ensuite pour l'avouer quelque tems après. Il s'acharne dans cet ouvrage à relever, avec autant d'aigreur que de chicanes puériles, quelques erreurs dans les *Observations sur les Ecrits modernes* de l'Abbé *Desfontaines*; lesquelles erreurs ne sont, dans le fond, que des bagatelles. C'étoit bien à lui de s'appésantir sur une pareille critique, après avoir dit sur un ton dogmatique, dans ce même Ouvrage: „ Il est bon qu'on sache que le *Dictionnaire* „ *Néologique* est une satyre dans laquelle on prend „ la peine inutile de relever des fautes connues „ de tout le monde, & de critiquer de très-bel- „ les choses à la faveur des mauvaises qu'on re-

„ prend. C'eſt un libelle où l'Auteur [M. l'Abbé *Desfontaines*] veut faire paſſer ſa fauſſe monnoie parmi la bonne qui n'eſt pas de lui". Il a beau dire, ce (*a*) Dictionnaire ne ſera jamais un libelle, mais un excellent livre; & le *Préſervatif* de M. *de Voltaire* ne ſera un préſervatif & un libelle que contre lui-même. En effet, par un tour d'adreſſe qu'il a ſouvent employé depuis, cet Auteur judicieux prenant ſa propre défenſe, & ſatyriſant le Journaliſte, ſe donne à lui-même les louanges qu'il ſe croit duës. On peut croire qu'il ne ſe les épargne pas; car le Public inſtruit depuis long-tems de ſes manœuvres littéraires, ſait bien qu'il n'eſt pas un *Ronſard*, à donner des ſoufflets à *Ronſard*.

Un caractére de la trempe de celui de M. *de Voltaire*, n'étoit pas capable de ſe borner à des attaques clandeſtines; il falloit ſe montrer au grand jour & mentir ſous ſon véritable nom. C'eſt ce qu'il fait dans une Lettre à un de ſes amis, imprimée à la fin du *Préſervatif*. La voici:

„ Je ne connois, dit-il, l'Abbé *Guyot Desfon-*
„ *taines*, que parce que M. *Tiriot* l'amena chez
„ moi en 1724, comme un homme qui avoit été
„ ci-devant Jéſuite, & qui par conſéquent étoit
„ un homme d'étude. Je le reçus avec amitié,
„ comme je reçois tous ceux qui cultivent les let-

(*a*) Cet Ouvrage eſt contre certains Auteurs qui avoient voulu introduire, dans notre langue, des mots nouveaux & des façons de parler nouvelles, qui n'étoient rien moins que naturelles. Le ridicule que ce célébre Critique donna à ces locutions contraires à l'uſage, n'a pas peu contribué à faire tenir ſur leurs gardes bien des Ecrivains, qui ſans doute auroient ſuivi & imité ceux qu'il a notés comme répréhenſibles. Les jeunes gens doivent lire ce Dictionnaire. En fait de langage, l'expoſition des fautes eſt plus utile que celle des préceptes.

„ tres. Je ſuis étonné, au bout de quinze jours, „ de recevoir une lettre de lui datée de Bicêtre, „ où il venoit d'être renfermé. J'appris qu'il a- „ voit été mis, trois mois auparavant, au Châte- „ let pour le même crime dont il étoit accuſé, & „ qu'on lui faiſoit ſon procès dans les formes. „ J'étois alors aſſez heureux pour avoir quelques „ amis très-puiſſans que la mort m'a enlevés. „ Je courus à Fontainebleau, tout malade que „ j'étois, me jetter à leurs pieds; je preſſai, je „ ſollicitai de toutes parts; enfin j'obtins & ſon „ élargiſſement & la diſcontinuation d'un procès „ où il s'agiſſoit de la vie. Je lui fis avoir la per- „ miſſion d'aller à la campagne chez M. le Préſi- „ dent *Bernière*, mon ami. Il y alla avec M. *Ti- „ riot*: ſavez-vous ce qu'il y fit? un libelle con- „ tre moi. Il le montra même à M. *Tiriot*, qui „ l'obligea à le jetter dans le feu. Il me demanda „ pardon, en me diſant que le libelle étoit fait „ un peu avant la date de Bicêtre: j'eus la foi- „ bleſſe de lui pardonner, & cette foibleſſe m'a „ valu en lui un ennemi mortel, qui m'a écrit „ des libelles anonymes, & qui a envoyé vingt „ libelles en Hollande contre moi; voilà, Mon- „ ſieur, une partie des choſes que je peux vous „ dire ſur ſon compte ".

Nous allons reprendre cette lettre dans tous ſes points.

Je ne connois l'Abbé Guyot Desfontaines, que parce que M. Tiriot l'amena chez moi en 1724. Il paroît aſſez difficile que M. *Tiriot* fut dans le cas d'amener chez M. *de Voltaire* un homme dont le parent [M. le Préſident de *Bernière*] logeoit & nourriſſoit alors M. *de Voltaire* lui-même. Il ſe garde bien de parler de cette particularité. N'eſt-

ce pas d'abord ingratitude de ſa part de garder une pareille reticence ?

Je courus à Fontainebleau tout malade que j'étois. Dans une autre lettre il dit qu'il étoit à l'agonie. Il faut convenir que perſonne ne ſait mieux farder ſa drogue. Dans une troiſiéme Lettre adreſſée à M. l'Abbé *Bergier*, il dit que c'étoit à Verſailles qu'il courut ſe jetter aux pieds de ſes amis. Ce n'eſt pas la ſeule fois que M. *de Voltaire* a varié ſur un même fait, comme on le verra dans les chapitres ſuivans.

Je preſſai, je ſollicitai de toutes parts, enfin j'obtins ſon élargiſſement. Cela eſt vrai ; mais ce beau zéle n'étoit que l'effet des ſollicitations de M. de *Bernière*, parent de l'Abbé *Desfontaines*. Le crime pour lequel ce Journaliſte ſe vit enlever, étoit une accuſation calomnieuſe, enfantée par la noirceur & la malignité de ſes ennemis. M. *de Voltaire* fit lui-même un Mémoire juſtificatif pour l'opprimé, qu'il appelloit alors ſon ami, dont on reconnut bientôt l'innocence. On lui rendit même ſi pleinement juſtice, que M. le Lieutenant de Police écrivit une Lettre, par laquelle il témoignoit tout ſon regret d'avoir été ſurpris à l'égard de l'ordre qu'il avoit donné pour le faire arrêter. Cette Lettre fut adreſſée à M. l'Abbé *Bignon*, Bibliothécaire du Roi, & l'un des Quarante de l'Académie Françaiſe, qui la lut dans l'aſſemblée des Auteurs du *Journal des Savans*, auquel M. l'Abbé *Desfontaines* travailloit alors.

Je lui fis avoir la permiſſion d'aller à la campagne, chez M. le Préſident Bernière, mon ami. Nous le répéterons encore : il eſt ſingulier qu'un parent de M. de *Bernière* ait beſoin de la protection d'un protégé, pour obtenir la faculté d'être

reçu dans sa famille, surtout quand on sçaura que ce même Président, que M. *de Voltaire* appelle son ami, le chassa peu de tems après [en 1726] de chez lui, pour l'insolence de ses discours.

Savez vous ce qu'il y fit? un libelle contre moi. L'Abbé *Desfontaines* a assuré & protesté le contraire. Il fit plus, il défia dans le tems M. *de Voltaire* de citer ce libelle, & M. *de Voltaire* resta muet.

Il le montra même à M. Tiriot, qui l'obligea de le jetter dans le feu. M. *Tiriot* interrogé sur cette accusation, declara, quoique ami zelé de M. *de Voltaire*, qu'il n'avoit jamais eu connoissance de ce fait. D'ailleurs, n'eût-ce pas été le comble de l'imprudence de montrer un libelle à quelqu'un qu'on pouvoit soupçonner, avec raison, devoir en instruire son ami? Après cela, que faut-il croire de ce qui suit?

Il me demanda pardon, en me disant que le libelle étoit fait un peu avant la date de Bicêtre. Ce qui se présente à l'esprit, c'est que personne n'a jamais été plus habile que M. *de Voltaire* à déguiser les circonstances, à les brouiller, a les confondre, à en imaginer, & surtout à les ajuster à ses desseins.

J'eus la foiblesse de lui pardonner. On sait assez que ce n'est point là sa foiblesse. La verité du fait est qu'il se plaignit à M. l'Abbé *Desfontaines*, par une lettre particuliére, non pas du libelle, parce qu'il n'existoit pas, mais des railleries que ce Journaliste avoit faites sur la tragédie de *Brutus*, & de quelques reflexions innocentes sur le *Temple du Goût*. Celui-ci lui donna toute espéce de satisfaction. M. *de Voltaire* en parut content, & lui écrivit, pour l'en remercier, de la maniére

la plus tendre & la plus reconnoiſſante. Qui croiroit après cela, que bien loin d'être en droit de pouvoir regarder l'Abbé *Desfontaines* comme ſon agreſſeur, il le devint lui-même au bout de quinze jours, par des épigrammes inſérées dans le Mercure. Celui qu'il attaquoit eut beau lui en témoigner de la ſurpriſe, il ne répondit que par de nouvelles inſultes. Il pouſſa enfin les choſes aux plus grands excès, dans pluſieurs imprimés qu'il fit courir. Ce fut dans ce tems qu'il compoſa le *Préſervatif.*

Qui m'a écrit des libelles anonymes & qui a envoyé vingt libelles en Hollande contre moi. On n'ajoutera pas plus de foi à M. *de Voltaire* ſur cet article, que ſur les autres. On le défia, dans le tems qu'il publia cette lettre, de nommer un ſeul de ces libelles. On écrivit même en Hollande, pour s'informer s'il en avoit paru contre lui; on répondit qu'on n'en connoiſſoit aucun.

Il eſt facile de décider à preſent à qui les imputations de noirceur, de perfidie & d'ingratitude conviennent le plus. M. *de Voltaire* ne s'en eſt pas tenu-là: il n'a jamais laiſſé échapper l'occaſion de déchirer celui qu'il avoit ſi indignement outragé. Peut-on voir rien de plus affreux que ce qu'il dit de lui dans *l'Anti-Giton*? Nous ne rapporterons point cette tirade; il ſuffit de dire que la vérité & les bonnes mœurs y ſont également mépriſées. Elle commence ainſi:

Ce Dieu paroît, ſon humaine figure . . . ,
Il n'a point l'air de ce pédant Abbé,
Brutalement dans le vice abſorbé, &c.

Dans un autre (*a*) endroit, après avoir parlé de la Couleuvre qu'il nomme l'image des Ingrats, il ajoute ce qui ſuit:

Quel monſtre plus hideux s'avance?
La Nature fuit & s'offenſe
A l'aſpect de ce vieux *Giton*?
Il a la rage de *Zoïle*,
De (*b*) *Gaçon* l'eſprit & le ſtyle;
Et l'ame impure de *Chauffon*.

C'eſt *Desfontaines*, c'eſt ce Prêtre
Venu de Sodome à Bicêtre,
De Bicêtre au ſacré Vallon;
A-t'il l'eſpérance bizarre
Que le bucher qu'on lui prépare
Soit fait des lauriers d'*Apollon*?

Il m'a dû l'honneur & la vie,
Et dans ſon ingrate furie,
De *Rufus* lâche imitateur,
Avec moins d'art & plus d'audace,
De la fange où ſa voix croaſſe,
Il outrage ſon bienfaiteur (*c*).

Nous ne croyons pas devoir faire des remarques ſur ces beaux vers: en voici d'autres qui ne leur cédent en rien. (*d*)

Grand Dieu, je ne m'étonne pas
Qu'un Ennuyeux, un *Desfontaine*,

(*a*) *Ode ſur l'Ingratitude.*

(*b*) M. *de Voltaire* peut ſe vanter d'avoir ſurpaſſé tous les *Gaçons* du monde; on pourra le citer un jour comme un autre *Gaçon*.

(*c*) *Ode ſur l'Ingratitude.*

(*d*) Epître à M. le Préſident *Hénault.*

Entouré dans ſon galetas
De ſes livres ronges des rats,
Nous endormant dorme ſans peine,
Et que le bouc ſoit gros & gras.
Jamais *Eglé*, jamais *Silvie*,
Jamais *Liſe* à ſouper ne prie
Un Pédant à citations,
Sans goût, ſans grace, ſans génie;
Sa perſonne en tous lieux honnie
Eſt réduite à ſes noirs *Gitons*.

Si M. *de Voltaire* croit être amuſant par ces détails vraiment délicats, où peut-il être invité & ſouffert ? Terminons enfin ce Chapitre par cette autre citation : (*a*)

Cent fois plus malheureux & plus infame encore,
Eſt ce Frippier d'écrits que l'intérêt dévore (*b*),
Qui vend au plus offrant ſon encre & ſes fureurs (*c*);
Mépriſable en ſon goût, déteſtable en ſes mœurs;
(*d*) Médiſant qui ſe plaint des brocards qu'il eſſuye;
Satyrique ennuyeux diſant que tout l'ennuye;
Criant que le bon goût eſt perdu dans Paris,
Et le prouvant très-bien, du moins par ſes écrits.

Que prouve M. *de Voltaire* par les ſiens? Que l'eſprit eſt un poiſon entre les mains d'un furieux, & que la honte de ſes excès eſt propre à avilir la vertu même, quand il en emprunte le langage.

(*a*) *Diſcours ſur l'Envie.*

(*b*) Les Libraires de M. *de Voltaire* & ceux de l'Abbé *Desfontaines* ſavent lequel des deux a été le plus dévoré par l'intérêt.

(*c*) Je ne ſais ſi M. *de Voltaire* vend les ſiennes: en ce cas on peut dire qu'il remplit bien ſon marché.

(*d*) Nous avons fait cet ouvrage exprès pour prouver combien M. *de Voltaire* ſait ſupporter les brocards & éviter les médiſances.

C'eſt le même homme qui avoit dit (*a*): „ il eſt „ bien cruel, bien honteux pour l'eſprit humain, „ que la Littérature ſoit infectée de ces haines „ perſonnelles, de ces cabales, de ces intrigues qui „ devroient être le partage des eſclaves de la for- „ tune. Que gagnent les Auteurs en ſe déchirant „ cruellement? Ils avilissent une profeſſion qu'il „ ne tient qu'à eux de rendre reſpectable. Faut- „ il que l'art de penſer, le plus beau partage des „ hommes, devienne une ſource de ridicule, & „ que les gens d'eſprit, rendus ſouvent par leurs „ querelles le jouet des ſots, ſoient les bouffons „ du public dont ils devroient être les maîtres"!

(*a*) *Préface d'Alzire.*

CHAPITRE III.

MAUPERTUIS.

M. *de Voltaire* s'eſt ſouvent plaint de l'ingratitude des enfans qui battoient leur nourrice, des diſciples qui inſultoient leur maître. Si les maximes qu'il débite étoient faites pour lui-même, il auroit dû ſe comporter bien autrement à l'égard de M. de *Maupertuis*. Mais tel eſt ſon caractere: ſemblable à ces mendians qui demandent humblement dans les villes & attaquent fiérement dans les bois, on l'a vu aux genoux de ce grand Philoſophe, dans le tems qu'il avoit beſoin de ſes lumiéres, puis ſe redreſſer avec audace, quand ſes fautes ont été corrigées. Nous allons tranſcrire une de ſes très-humbles lettres à M. de *Maupertuis*. Voici d'abord à quel ſujet elle fut écrite.

M. *de Voltaire* avoit fait un ouvrage obſcur ſur la lumiére, & un autre fort lourd ſur la peſanteur. Ils étoient pleins de fautes, & il ne les avoit point reconnues lui-même, tant il étoit de bonne foi ſur ſon mérite phyſique: on l'en avoit averti amicalement, mais en l'avertiſſant on n'avoit pû lui donner la ſcience néceſſaire pour les corriger. Que fait-il? Toujours plein d'adreſſe [qui ſupplée, comme on ſait, à la force] il prend le parti de s'adreſſer au Voyant; & ſi le Voyant avoit vu dans le cœur de M. *de Voltaire* ſes véritables ſentimens, comme il vit ſes bévues dans ſon livre, il auroit preſſenti que le deſſein du Conſultant étoit d'abord de ſe tirer de preſſe & de ſe redreſſer pour ſe moquer enſuite du Redreſſeur.

Mais nous dirons pour la juſtification de M. de *Maupertuis*, que l'ingratitude eſt la derniére choſe que les grands hommes prévoient. C'eſt pourquoi il ne fit pas difficulté de ſe prêter obligeamment aux deſirs du Suppliant. Le moyen de réſiſter? On lui parloit ainſi:

MONSIEUR,

„ J'apprends dans le moment qu'on réimprime „ mon maudit Ouvrage [*les Elémens de Newton*]; „ je vais ſur le champ me mettre à le corriger; il „ y a mille contre-ſens dans l'impreſſion. J'ai déjà „ corrigé les fautes de l'Editeur ſur la lumiére; „ mais ſi vous vouliez conſacrer deux heures à me „ corriger les miennes, & ſur la lumiére & ſur la „ peſanteur, vous me rendriez un ſervice dont „ je ne perdrois jamais le ſouvenir. Je ſuis ſi „ preſſé par le tems, que j'en ai la vue toute „ éblouïe: le torrent de l'avidité des Libraires „ m'entraîne; je m'adreſſe à vous pour n'être „ point noyé. La femme de l'Europe la plus „ digne & la ſeule digne peut-être de votre ſo„ cieté, joint ſes priéres aux miennes. On ne „ vous ſupplie point de perdre beaucoup de „ tems; & d'ailleurs eſt-ce le perdre que de cate„ chiſer ſon diſciple! C'eſt à vous à dire, quand „ vous n'aurez pas inſtruit quelqu'un: *Amici, diem perdidi.*

„ Comptez que Cirey ſera à jamais le très„ humble ſerviteur de Kittis. Ma main ne vous „ a point écrit, parce que je ſuis dans mon lit; „ mais mon cœur me dit que je vous aimerai tou„ te la vie, autant que je vous admirerai.

„ Je crois que je viens de corriger aſſez exac„ tement les fautes touchant la lumiére: je trem-

„ ble de vous importuner ; mais au nom de *New-*
„ *ton* & d'*Emilie*, un petit mot sur la pesanteur
„ & sur la fin de l'Ouvrage. *A Cirey le* 22
„ *Mai* 1738. "

Reprenons cette lettre, & joignons-y quelques réflexions.

J'apprends dans le moment qu'on réimprime mon maudit Ouvrage; je vais sur le champ me mettre à le corriger. Pourquoi donc écrire pour obtenir un Correcteur? *Il y a mille contre-sens dans l'impression.* C'est qu'ils étoient dans le manuscrit. *J'ai déjà corrigé les fautes de l'Editeur sur la lumière.* Cependant c'est parce que la lumière vous manque, que vous vous adressez aux autres. *Mais si vous voulez consacrer deux heures à me corriger les miennes.* Deux heures, c'est trop peu. Pourquoi corriger les vôtres, puisque vous prétendez avoir corrigé celles de l'Editeur? *Vous me rendriez un service dont je ne perdrois jamais le souvenir.* Il est vrai, c'est assez le sort des services qu'on vous rend. *Je suis si pressé par le tems, que j'en ai la vue toute éblouïe.* Et pourquoi, avec une vue aussi foible, entreprendre d'écrire sur la lumière? *Le torrent de l'avidité des Libraires m'entraîne.* Nous voulons croire que cette avidité n'est que celle des Libraires. *Je m'adresse à vous pour n'être point noyé.* En effet, un Physicien aussi pesant court grand risque d'aller au fond de l'eau. *La femme de l'Europe la plus digne, & peut-être le seule digne de votre société, joint ses prières aux miennes.* Passe pour cela, Madame la Marquise du *Châtelet* méritoit cet éloge. *On ne vous supplie point de perdre beaucoup de tems, & d'ailleurs, est-ce le perdre que de catéchiser son Disciple?* Oui, c'est le perdre, depuis le tems qu'on vous catéchise, & que vous savez si peu votre catéchisme.

C'eſt à vous de dire quand vous n'aurez pas inſtruit quelqu'un: *Amici, diem perdidi.* Que cela ſeroit doux, s'il n'étoit pas du deſtin de ceux qui vous obligent de pouvoir en dire autant!

Comptez que (*a*) *Cirey ſera à jamais le très-humble ſerviteur de Kittis.* Il doit l'être. *Ma main ne vous a point écrit, parce que je ſuis dans mon lit.* Il avoit ſans doute la fièvre. *Mais mon cœur me dit que je vous aimerai toute ma vie autant que je vous admirerai.* Ce cœur a bien tenu parole!

Je crois que je viens de corriger aſſez exactement les fautes touchant la lumière. Diſpenſez-vous donc d'une requête auſſi humble. *Mais au nom de Newton & d'Emilie, un petit mot ſur la peſanteur.* Eh bien! au nom de *Newton* & *d'Emilie*, on vous accordera ce petit mot ſur la peſanteur, mais votre légereté fait tout craindre pour la ſuite du bienfait.

Il faut cependant rendre juſtice à M. *de Voltaire*: ſa reconnoiſſance a duré quelques années. Mais le même homme au bas du portrait duquel il avoit gravé ces vers:

Ce globe mal connu qu'il a ſçu meſurer,
Devient un monument où ſa gloire ſe fonde:
Son ſort eſt de fixer la figure du monde,
De lui plaire & de l'éclairer.

Celui à qui il avoit adreſſé cette apoſtrophe dans un *Diſcours ſur la modération*:

Revole, *Maupertuis*, de ces déſerts glacés,
Où les rayons du jour ſont ſix mois éclipſés;

(*a*) Cirey eſt une maiſon de campagne qui appartenoit à Madame la Marquiſe *du Châtelet*; & Kittis étoit le lieu où M. de Maupertuis avoit fait, dans le Nord, ſes obſervations aſtronomiques.

Apôtre de *Newton*, digne appui d'un tel maître,
Né pour la vérité, viens la faire connoître.

Celui enfin à qui il avoit dit, dans une de ſes lettres, *comment faites-vous avec un eſprit ſublime, pour avoir auſſi un cœur*? Oui, cet homme va bien-tôt eſſuyer des traits de ſatyre de toute eſpéce. Il faut raconter auparavant ce qui a donné occaſion à cette inimitié.

M. de *Maupertuis* avoit fait imprimer un Mémoire ſur les loix du mouvement & du repos, déduites d'un principe métaphyſique. Ce principe eſt celui de la moindre quantité d'action, c'eſt-à-dire que „ dans le choc des corps, le mouvement „ ſe diſtribue de maniére que la quantité d'action „ que ſuppoſe le changement arrivé, eſt la plus „ petite qu'il ſoit poſſible. Dans le repos, les „ corps qui ſe tiennent en équilibre doivent être „ tellement ſitués que s'il leur arrivoit quelque „ petit mouvement, la quantité d'action ſeroit la „ moindre. " *Kœnig*, Profeſſeur de Philoſophie à Franeker en Friſe, qui avoit été le protégé, l'admirateur, le traducteur & l'ami de M. *de Maupertuis*, lequel l'avoit autrefois introduit chez Madame *du Châtelet*, & depuis l'avoit fait recevoir de l'Académie de Berlin, dont il étoit lui-même Préſident; *Kœnig*, dis-je, entreprit d'ébranler ce ſyſtême, & s'efforça d'en attribuer la gloire à *Leibnitz*. Pour cet effet, il cita un fragment d'une lettre de ce Philoſophe Allemand, pour prouver qu'il avoit connu cette loi du *minimum*.

Un procédé de cette eſpéce ne pouvoit qu'irriter M. de *Maupertuis*: ſe voir ſoupçonné de plagiat, s'en voir même accuſé publiquement, étoit

une insulte difficile à digérer pour un homme qui se sentoit capable d'inventer, & qui étoit réellement l'inventeur de la découverte qu'il avoit publiée. Il se modéra cependant; il écrivit poliment à *Kœnig*, pour le prier de vouloir bien lui indiquer l'original de cette prétendue lettre.

Kœnig répondit que la lettre dont il avoit rapporté le fragment, lui avoit été communiquée par un (*a*) homme qui avoit été décapité à Berne quelques années auparavant. M. de *Maupertuis* ne négligea rien pour découvrir la vérité. Il s'adressa à M. de *Paulmy*, alors Ambassadeur de France en Suisse, afin qu'on fît des recherches exactes dans les papiers de cet homme qui avoient été recueillis avec soin, & qu'on avoit consignés dans les archives de la ville de Berne. Le Roi de Prusse écrivit aussi aux Magistrats de Berne pour le même sujet. Toutes les recherches furent inutiles: la prétendue lettre de *Leibnitz* ne se trouva nulle part.

M. de *Maupertuis* indigné de la manœuvre employée contre lui, s'adressa aux Membres de l'Académie qu'il présidoit, & dont *Kœnig* en étoit un, pour avoir raison d'une pareille injustice. Alors l'Académie somma plusieurs fois le Professeur *Kœnig* de produire l'original de la lettre qu'il avoit citée; & n'ayant pu satisfaire à la demande qu'on lui faisoit, l'Académie prononça, le 13 Avril 1752, que le fragment avoit été supposé.

On ne se seroit pas attendu que M. *de Voltaire*, à qui son peu de connoissance en ces matiéres défen-

(*a*) Cet homme étoit le célébre *Henzi*, Chef de la Conjuration de Berne.

fendoit d'entrer dans cette querelle, que le Roi de Prusse avoit exhorté de n'y prendre aucune part, que M. de *Maupertuis* avoit obligé dans tant d'occasions, soit à Paris, soit à Berlin, & à qui il avoit pardonné, tant de railleries indécentes faites sur son attachement à la Religion, dans les petits soupers du Roi : on ne se seroit pas attendu, dis-je, que dans cette rencontre il se fût déclaré contre son compatriote & son ami, en faveur d'un étranger convaincu de fausseté, & de plus l'implacable ennemi de Madame *du Châtelet*, que *M. de Voltaire* avoit tant célébrée. Il le fit cependant ; soit qu'il fût jaloux de la considération que le Roi de Prusse avoit pour M. de *Maupertuis*, soit que le Zélateur de tous les genres de gloire & de tous les titres d'honneur, fût fâché qu'on eût choisi un autre que lui-même pour Président de l'Académie de Berlin, soit que son caractère, ami du trouble & porté de tout tems à la jalousie, l'emportât sur les motifs d'honneur & de reconnoissance qui auroient dû le retenir.

Il entra donc en lice, & fit d'abord paroître un petit Mémoire sous le titre de *Réponse d'un Académicien de Berlin à un Académicien de Paris*, dans lequel il prétendoit que le principe de la moindre action étoit démontré faux ; que *Kœnig* d'ailleurs avoit prouvé que *Leibnitz* avoit remarqué que dans les modifications du mouvement, l'action devient ordinairement un *maximum* ou un *minimum* ; que M. de *Maupertuis* avoit forcé quelques Membres pensionnaires de l'Académie de Berlin qui dépendoient de lui & qui auroient quitté l'Académie, s'ils n'eussent été protégés par le Roi, de rendre un Jugement odieux contre *Kœnig* ; & qu'ainsi il avoit été convaincu non-seulement de

plagiat & d'erreur, mais d'avoir abusé de sa place pour persécuter un honnête homme.

Le Roi de Prusse fut indigné contre cet écrit, & le traita publiquement de libelle infâme. Il fit plus, il y répondit lui-même. Sa réponse parut sous ce titre: *Lettre d'un Académicien de Berlin à un Académicien de Paris.* On jugera par les morceaux que nous allons rapporter, de quelle manière ce Monarque defendoit M. de *Maupertuis.*

„ Le Professeur *Kœnig* ne pouvant s'elever à „ l'égal d'un grand homme, crut que ce seroit „ toujours beaucoup que de l'abaisser; il disputa „ à notre Président les découvertes sur *le Principe* „ *universel de la moindre action*, en soutenant que „ *Leibnitz* en étoit l'inventeur. M. de *Maupertuis* demanda des autorités: il voulut savoir „ dans quel Ouvrage de M. *Leibnitz* on trouvoit „ des traces de ces découvertes. *Kœnig*, pour ne pas „ demeurer court dans cette embarrassante situation, produisit des fragmens de lettres supposées „ de M. *Leibnitz.* Ce procès littéraire exposé dans „ une assemblée de notre Académie, fut jugé, & „ *Kœnig* condamné d'une voix . . . .

„ Le soi-disant Académicien anonyme dit, que „ M. de *Maupertuis* feroit, par ses mauvais procédés, déserter tous nos Académiciens, s'ils n'étoient soutenus par la protection du Roi. Autant de mots, autant de fausletés. C'est un fait „ connu de tout le Royaume & de toute l'Allemagne, que nos plus célèbres Académiciens „ ont été attirés ici par les soins de M. de *Maupertuis;* qu'il est l'économe de nos revenus, le „ distributeur des places vacantes, le dispensateur „ des gratifications, le protecteur des talens; & „ que dans toutes ces parties de son administra-

„ tion, il a conſtamment montré du déſintéreſſe-
„ ment, un eſprit d'ordre dans la régie de nos
„ finances, du diſcernement dans le choix des
„ perſonnes pour remplir les places vacantes, de
„ l'équité dans la diſtribution des penſions & des
„ prix, un attachement ſincere à la gloire de l'A-
„ cadémie, de l'amitié & de la fidélité à chacun
„ de nous en particulier, & une protection tou-
„ jours ouverte pour ceux qui en avoient beſoin;
„ de ſorte que loin d'avoir ſujet de nous plaindre
„ de lui, nous lui ſommes redevables pour la plu-
„ part de nos places, de ſes inſtructions, de ſes
„ conſeils, de ſes lumiéres & de ſon exemple.....

„ Je ne plains pas notre Préſident: il a de com-
„ mun avec tous les grands hommes d'avoir été
„ envié, & d'avoir réduit ſes ennemis à inventer
„ contre lui des abſurdités; mais je plains ces mal-
„ heureux Ecrivains qui s'abandonnent inſenſé-
„ ment à leurs paſſions, & que leur méchanceté
„ aveugle au point de trahir en même temps leur
„ frivolité, leur ſcélérateſſe & leur ignorance.

„ Mais quel tems penſez-vous, Monſieur, que
„ ces gens ont pris pour attaquer notre Préſident?
„ Vous croyez ſans doute qu'en braves cham-
„ pions ils l'ont provoqué au combat pour ſe bat-
„ tre à armes égales? Non, Monſieur; apprenez
„ à connoître la lâcheté & l'indignité de leur ca-
„ ractére; ils ſavent que M. de *Maupertuis* eſt,
„ depuis ſix mois, attaqué de la poitrine, qu'il
„ crache le ſang .... que ſa foibleſſe l'empêche
„ de travailler, qu'il eſt plus près de la mort que
„ de la vie ..... voilà le moment qu'ils choi-
„ ſiſſent pour lui plonger, ſelon qu'ils le croient,
„ le poignard dans le cœur, &c."

Si M. *de Voltaire* eût été ſage, il n'eut pas pous-

ſé plus loin ſes attaques. Le Roi de Pruſſe avoit feint d'ignorer que le Mémoire fût de ce Poëte, qu'il connoiſſoit trop bien pour s'y être mépris. Mais faut-il lui demander de la modération? A-t-il jamais craint de ſe compromettre par des ſatyres qui lui ont fait plus de tort qu'à ſes Adverſaires? Il publia l'*Akakia*, à la ſuite duquel on trouve le prétendu *Décret de l'Inquiſition* & le *Jugement des Profeſſeurs du Collége de Sapience*, trois libelles où il manque à toutes les regles & à tous les égards.

M. de *Maupertuis* avoit publié, en 1752, un volume de *Lettres ſur différens ſujets de Philoſophie, de Morale & de Belles-Lettres*, où il dit, dans un endroit, qu'il faudroit ne pas payer le Médecin qui ne guérît pas la maladie. M. *de Voltaire* prend de-là occaſion de s'égayer, ſous le nom du Docteur *Akakia*: il ne ménage rien. On ne trouve que cette répétition continuelle de ſarcaſmes contre celui qu'il avoit toujours regardé juſques-là comme ſon maître: „ ô (*a*) jeune homme, que „ vous êtes dur & injuſte! ô jeune inconſidéré, „ jeune ignorant, jeune écolier, jeune raiſonneur . . . . . Le candidat doit apprendre que „ la mémoire eſt la faculté de retenir des idées..... „ Le candidat ſe trompe quand il dit que l'étendue n'eſt qu'une perception de notre ami. S'il „ fait de bonnes études, il verra que l'étendue „ n'eſt pas comme le ſon & les couleurs qui n'exiſtent que dans nos ſenſations, comme le ſait „ tout écolier. A l'égard de la Nation Allemande „ qu'il vilipende & qu'il traite d'imbécille en termes équivalens " [M. *de Voltaire* ne cherche

(*a*) *Oeuvres de M. de Voltaire, Tom. V.*

point de détours : on voit bien qu'il fait ſa langue, & de ſa langue les termes les plus inſultans.] „ Cela nous paroît ingrat & injuſte. Ce „ n'eſt pas le tout de ſe tromper, il faut être po„ li. " [Soyez-le donc vous-même.] „ Il ſe peut „ faire que le candidat ait cru inventer quelque „ choſe après *Leibnitz*; mais nous dirons que ce „ n'eſt pas lui qui a inventé la poudre." [Des platitudes du d'*Aſſoucy*, du *Gaſon*, du *Garaſſe*: voilà pourtant l'homme qui veut obſcurcir la gloire des autres.] „ Nous jugeons unanimenent „ que ſa cervelle eſt fort exaltée, & qu'il va „ bien-tôt prophétiſer. Nous ne ſavons pas enco„ re s'il ſera des grands ou des petits Prophetes; „ mais nous craignons fort qu'il ne ſoit un Pro„ phete de malheur. " [M. *de Voltaire* avoit ſans doute un preſſentiment de ſa deſtinée : il devoit être bien-tôt puni de ſa témérité.] „ Pour con„ cluſion, nous prions Monſieur le Docteur *Akaki* de lui preſcrire des ptiſannes rafraîchiſſan„ tes." [M. *de Voltaire* doit n'en avoir jamais pris, ou s'il en a fait uſage, les ptiſannes rafraîchiſſantes n'ont point appaiſé l'exaltation de ſa cervelle.] „ Nous l'exhortons à étudier dans quelque „ Univerſité, & à y être modeſte." [C'eſt lui qui devroit l'être après avoir reçu les leçons & corrections de celui qu'il s'efforce de rendre ridicule.]

Sera-t-on étonné d'apprendre, après cela, que cet Ouvrage de M. *de Voltaire* fut brûlé par la main du Bourreau [le 4 Décembre 1752,] dans toutes les places de Berlin? Si l'on croit le rapport de quelques Gens de Lettres, ce fut à cette occaſion que le Roi de Pruſſe dit à l'Auteur ces humiliantes paroles: *Je ne vous chaſſe point parce que je vous ai appelé: je ne vous ôte point votre pen-*

ſion, parce que je vous l'ai donnée; mais je vous défends de reparoître devant moi. Sans adopter cette anecdote, qui peut n'être pas vraie, il eſt certain que le même Prince fatigué de ſes tracaſſeries, lui écrivit, trois mois après, cette Lettre pleine de ſageſſe & de grandeur.

Vous êtes bien le maître de quitter mon ſervice quand vous voudrez; mais avant de partir, faites-moi remettre le contrat de votre engagement, la Clef, la Croix & le volume de Poëſies que je vous ai confié. Je ſouhaiterois que mes Ouvrages euſſent été ſeuls expoſés à vos traits & à ceux de KOENIG; *je les ſacrifie de bon cœur à ceux qui croient augmenter leur réputation en diminuant celle des autres; je n'ai ni la folie, ni la vanité de certains Auteurs. Les cabales des Gens de Lettres me paroiſſent l'opprobre de la Littérature. Je n'en eſtime pas moins les honnêtes gens qui les cultivent: les chefs des Cabales ſont les ſeuls avilis à mes yeux. Du* 16 *Mars* 1753.

Ainſi M. de *Voltaire* éprouva que M. de *Maupertuis* étoit vraiment Prophete, & vrai Prophete de malheur.

Cependant il tâcha de ſe rapprocher du Roi, & y réuſſit juſqu'à un certain point; le Roi lui rendit tout ce qu'il lui avoit ôté. Mais M. de *Voltaire* ſentant que Berlin ne pouvoit plus être un ſéjour agréable pour lui, demanda la permiſſion d'aller a Plombieres prendre les eaux. Il l'obtint; mais à peine fut-il arrivé à Leipſick qu'il écrivit de nouvelles ſatyres, malgré la parole qu'il avoit tant de fois donnée, malgré toutes ſes proteſtations de repentir. Ce fut alors que le Roi de Pruſſe lui rappella toutes ſes fautes. Le Monarque en donna une copie a M. de *Maupertuis*: on la verra dans un recueil de Lettres de ce Prince, qu'on doit mettre au jour.

Le Roi ne s'étoit pas trompé ; M. de *Voltair* n'alla point à Plombieres : il se rendit à Francfort où il publia la satyre intitulée, *Vie privée du Roi de Prusse*. Alors le Philosophe de Sans-Souci irrité, non de cette satyre, mais de ce qu'un homme si méchant portoit encore ses Ordres, le fit arrêter à Francfort, jusqu'à ce qu'il eût rendu la Croix, le contrat & le volume de Poësies. M. de *Voltaire* rendit au Résident de Prusse la Clef & la Croix des Ordres dont il étoit décoré, & promit de rendre le reste quand il auroit reçu ses malles. Le Magistrat de Francfort, pour le traiter avec quelque douceur, lui laissa la faculté de se promener dans la ville, en exigeant de lui une promesse par écrit, qu'il n'en sortiroit point sans permission, ou sans avoir rendu ce qu'on lui demandoit. Il promit tout & ne tint rien, ou du moins il se mit dans le cas de ne rien tenir ; car on apprit bien-tôt qu'il s'étoit enfui de la ville. On dépêcha après lui des Soldats qui le ramenerent ; il fut mis en prison & gardé par un détachement de dix Grenadiers. Il fallut donc laisser-là toutes les tergiversations : ce ne fut que par cette déclaration qu'il se tira enfin d'affaire.

DÉCLARATION *de M. de Voltaire faite à Francfort, au sujet des papiers que le Roi de Prusse exigeoit de lui.*

„ JE suis mourant : je proteste devant Dieu & „ devant les hommes, que n'étant plus au service „ de S. M. le Roi de Prusse, je ne suis pas moins „ attaché à ce Monarque, ni moins soumis à ses „ volontés, pour le peu de tems que j'ai à vivre. „ Il m'a fait arrêter à Francfort pour le livre de

» Poéſies dont il m'avoit fait préſent ; j'y reſte
» volontiers en priſon, juſqu'à ce que ce livre ſoit
» revenu de Hambourg, où je l'ai laiſſé. J'ai rendu
» au Réſident de Sa Majeſté Pruſſienne, toutes les
» lettres que j'avois reçues d'elle, & que j'avois
» conſervées comme de cheres marques des bontés
» dont elle m'avoit honoré. Elle veut auſſi r'avoir
» un contrat qu'elle avoit daigné faire avec moi;
» je ſuis aſſurément prêt à le rendre comme tout
» le reſte, dès qu'il ſera retrouvé. Cet Ecrit qui
» n'étoit point, à proprement parler, un contrat,
» mais un pur effet de la bonté du Roi, ne tirant
» à aucune conſéquence, ne contenoit autre cho-
» ſe qu'un remercîment de ma part, tant au ſujet
» de la penſion dont Sa Majeſté le Roi de Pruſſe
» me gratifioit, avec la permiſſion du Roi mon
» maître, que de celle qu'il accordoit à ma Niéce
» après ma mort, ainſi que pour la Croix & la
» Clef de Chambellan. Le Roi de Pruſſe avoit
» daigné mettre au bas de ce petit Ecrit, autant
» qu'il m'en ſouvient: *Je ſigne de grand cœur ce*
» *marché, que j'avois envie de faire il y a quinze ans.*
» Ce papier abſolument inutile à Sa Majeſté, à
» moi & au public, ſera certainement rendu, dès
» qu'il ſera retrouvé parmi mes autres papiers:
» je me déclare criminel de Leze-Majeſté envers
» le Roi de France mon maître, & le Roi de
» Pruſſe, ſi je ne rends pas ce papier à l'inſtant
» qu'il ſera entre mes mains. Ma Niéce qui
» eſt auprès de moi durant ma maladie, s'enga-
» ge, ſous le même ſerment, à le rendre, ſi elle
» le trouve, & en attendant que je puiſſe avoir
» communication de mes papiers à Paris, j'annulle
» entiérement ledit Ecrit, déclarant ne préten-
» dre rien de Sa Majeſté le Roi de Pruſſe, & je
» n'attends rien dans l'état cruel où je ſuis, que
» la compaſſion que doit ſa grandeur d'ame à un

„ homme mourant, qui avoit tout sacrifié & qui „ a tout perdu pour s'attacher à lui, qui l'a servi „ avec un zele qui lui a été utile, qui n'a jamais „ manqué à sa personne, & qui comptoit sur la „ bonté de son cœur. Je suis obligé de dicter „ ceci, ne pouvant écrire, & je signe avec le plus „ profond respect, la plus pure innocence & la „ douleur la plus vive, &c. "

Cette disgrace l'humilia trop, pour nous permettre aucune réflexion. Mais il va bientôt reprendre sa gayeté & donnner une libre carriere à la nôtre.

A peine l'orage fut-il conjuré, que semblable aux Matelots qui oublient les résolutions & les vœux formés durant la tempête, il s'embarqua de nouveau sur son élément favori, c'est-à-dire, la dispute & la plaisanterie. Plusieurs Epigrammes de sa façon, plusieurs Vers satyriques furent semés dans le Public contre le Roi de Prusse & M. de *Maupertuis*. Celui-ci indigné d'un acharnement dont il sembloit que l'humiliation de son ennemi eut dû le débarrasser, y répondit par ce fameux billet doux.

M. de MAUPERTUIS *à M. de* VOLTAIRE.

JE *vous déclare que ma santé est assez bonne pour vous aller trouver partout où vous serez, pour tirer de vous la vengeance la plus complette. Rendez grace au respect & à l'obéissance qui ont jusqu'ici retenu mon bras.* MAUPERTUIS.

M. de *Voltaire*, toujours habile à saisir le ridicule de tout ce qu'on fait contre lui, & à le tourner à son avantage, ne manqua pas de tirer parti de cette Lettre. Il y répondit & publia sa Répon-

ſe ſous ce titre: *L'Art de bien argumenter en Philoſophie, réduit en pratique par un vieux Capitaine de Cavalerie, traveſti en Philoſophe.* Elle contenoit le billet en queſtion, mais falſifié, & deux lettres, l'une adreſſée à M. de *Maupertuis* en réponſe de la ſienne, & l'autre à M. de *Formey*, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin. C'eſt ainſi qu'il parloit a M. de *Maupertuis.*

„ J'ai reçu, Monſieur, la Lettre dont vous „ m'honorez. Vous m'apprenez que vous vous „ portez bien; que vos forces ſont entiérement „ revenues, & vous me menacez de venir m'aſſaſ„ ſiner, ſi je publie (*a*) la Lettre de *la Beaumelle.* „ Ce procedé n'eſt ni d'un Préſident d'Académie, „ ni d'un bon Chretien tel que vous êtes. Je vous „ fais mon compliment ſur votre bonne ſanté, „ mais je n'ai pas tant de forces que vous. Je ſuis „ au lit depuis quinze jours, & je vous ſupplie „ de différer la petite (*b*) expérience de phyſi„ que que vous voulez faire. Vous voulez peut„ être me diſſéquer; mais ſongez que je ne ſuis „ pas un géant des terres auſtrales, & que mon „ cerveau eſt ſi petit, que la découverte de ſes fi„ bres ne vous donnera aucune notion (*c*) de l'a„ me. De plus, ſi vous me tuez, ayez la bonté „ de vous ſouvenir que M. de *la Beaumelle m'a*

(*a*) Dans le billet de M. de *Maupertuis* eſt-il queſtion de cette Lettre? Ce qui avoit irrité le Philoſophe n'étoit autre choſe que les Libelles que vous avez publiés, non contre ſa découverte, mais contre ſa perſonne. Il y en avoit même quelques-uns dans leſquels Madame de *Maupertuis* ſe trouvoit compromiſe.

(*b*) Ce n'étoit pas une expérience de Phyſique qu'il vouloit faire, mais une expérience de courage, & l'on voit qu'il s'adreſſoit fort mal.

(*c*) Vos procédés & vos ouvrages lui avoient aſſez fait connoître la vôtre.

„ promis de me pourſuivre juſqu'aux enfers: il „ ne manquera pas de m'y aller chercher, quoi- „ que le trou qu'on doit creuſer par votre ordre „ juſqu'au centre de la terre, & qui doit mener „ tout droit en enfer, ne ſoit pas encore com- „ mencé: il y a d'autres moyens d'y aller, & il „ ſe trouvera que je ſerai mal mené dans l'autre „ monde, comme vous m'avez (*a*) perſécuté „ dans celui-ci. Voudriez-vous, Monſieur, pouſ- „ ſer l'animoſité ſi loin? Ayez la bonté de faire „ une petite attention. Pour peu que vous vou- „ lez exalter votre ame pour voir clairement l'a- „ venir, vous verrez que ſi vous venez m'aſſaſſi- „ ner à Leipſick, où vous n'êtes pas plus aimé „ qu'ailleurs, & où votre Lettre eſt dépoſée, vous „ courez quelque riſque d'être (*b*) pendu; ce qui „ avanceroit trop le moment de votre maturité & „ ſeroit peu convenable à un Préſident d'Acadé- „ mie. Je vous conſeille de faire d'abord déclarer „ la Lettre (*c*) de *la Beaumelle*, forgée & attenta-

(*a*) Perſonne ne vous a perſécuté que vous-même. Il ne falloit pas vous unir à *Kœnig* contre votre ancien Précepteur, auquel vous aviez promis une reconnoiſſance éternelle; il ne falloit pas déſobéir au Roi de Pruſſe qui vous avoit expreſſément défendu d'entrer dans cette querelle; il ne falloit pas publier Epigramme ſur Epigramme contre les Membres de l'Académie de Berlin qui n'étoient point de votre avis; il ne falloit pas . . . . . Et le Roi de Pruſſe ne vous auroit pas puni.

(*b*) Voilà d'où procéde votre courageuſe plaiſanterie: le délateur a beau jeu pour rire quand il a pris ſes précautions.

(*c*) Voici cette fameuſe Lettre dont M. de *Voltaire* prétend tirer un ſi grand avantage contre M. de *Maupertuis*. Nous la rapporterons telle que M. de *Voltaire* la rapporte lui-même. Elle fut adreſſée à M. *Roques*, Paſteur au Pays de Heſſe-Hombourg. „ *Maupertuis* vient chez moi, ne me trouve pas; je „ vais chez lui: il me dit qu'un jour aux ſoupers des petits „ appartemens, M. de *Voltaire* avoit parlé d'une maniére vio-

„ toire à votre gloire dans une de vos Assem-
„ blées: après quoi il vous sera permis peut-être
„ de me tuer, comme perturbateur de votre
„ amour-propre.

„ Au reste, je suis encore bien foible. Vous
„ me trouverez au lit, & je ne pourrai que vous
„ jetter à la tête ma seringue & mon pot-de-
„ chambre; mais dès que j'aurai un peu de for-
„ ce, je ferai charger mes pistolets *cum pulvere py-*
„ *rio*, & en multipliant la masse par le quarre de
„ la vitesse, jusqu'à ce que l'action & vous soient
„ réduits à *Zéro*, je vous mettrai du plomb dans
„ la cervelle; elle paroît en avoir besoin.

„ Il sera triste pour vous que les Allemands que
„ vous avez tant vilipendés, aient inventé la pou-
„ dre, comme vous devez vous plaindre qu'ils
„ aient inventé l'Imprimerie. Adieu, mon cher
„ Président. "

VOLTAIRE.

La Lettre à M. Formey est dans le même goût. Comme elle ne se trouve dans aucune Edition des

„ lente contre moi; qu'il avoit dit au Roi [de Prusse] que je
„ parlois peu respectueusement de lui dans mon Livre [intitu-
„ lé *mes Pensées*]; que je traitois sa Cour philosophe de Nains
„ & de Bouffons; que je le comparois aux petits Princes Al-
„ lemands, & mille fausletés de cette force. M. de *Maupertuis*
„ me conseilla d'envoyer mon Livre au Roi en droiture avec
„ une Lettre qu'il vit & corrigea lui-même. " M. de *Voltaire* traite cette confidence de M. de *Maupertuis*, de crime atro-ce; mais il ne rapporte pas la Lettre de *M. de la Beaumelle* en entier, dont le commencement, qu'il a prudemment re-tranché, auroit éclairci le fait & justifié M. de *Maupertuis* au sujet du reproche d'avoir manqué au secret qu'il devoit à ce qui se dit aux soupers particuliers du Roi. M. de *Maupertuis* n'alla chez M. de *la Beaumelle*, que parce que celui-ci lui avoit déjà fait une visite, & il ne lui raconta l'entretien du souper, qu'après que M. de *la Beaumelle* lui en eût parlé lui-même, car il en avoit été déja instruit par un Secrétaire du Roi de Prusse.

Œuvres de M. de *Voltaire*, nous croyons devoir la joindre à la précédente.

„ *Monsieur le Secrétaire Eternel*,

„ Je vous envoye l'arrêt de mort que le Préſi-
„ dent a prononcé contre moi, avec mon (*a*) ap-
„ pel au Public, & les témoignages de protection
„ que m'ont donné tous les Médecins & tous les
„ Apothicaires de Leipſick. Vous voyez que M.
„ le Préſident ne ſe borne pas aux expériences
„ qu'il projette dans les terres auſtrales, & qu'il
„ veut abſolument ſéparer dans le Nord mon ame
„ d'avec mon corps. C'eſt la premiere fois qu'un
„ Préſident a voulu tuer un de ſes Conſeillers.
„ Eſt-ce là le principe de la moindre action? Quel
„ terrible homme que ce Préſident! Il déclare
„ fauſſaire à gauche, il aſſaſſine à droite, & il
„ prouve Dieu par *a* plus *b* diviſé par *z*. Fran-
„ chement on n'a rien vu de pareil. J'ai fait,
„ Monſieur, une petite réflexion; c'eſt que quand
„ le Préſident m'aura tué, diſſéqué, & enterré,
„ il faudra faire mon éloge à l'Académie, ſelon
„ la louable coutume. Si c'eſt lui qui s'en charge,
„ il ne ſera pas peu embarraſſé. On ſait com-
„ me il a été avec feu M. le Maréchal de *Schmet-*
„ *tau*, auquel il avoit fait quelque peine pendant
„ ſa vie. Si c'eſt vous, Monſieur, qui faites mon
„ Oraiſon funebre, vous y ſerez tout auſſi em-
„ pêché qu'un autre. Vous êtes Prêtre, & moi
„ je ſuis Profane; vous êtes Calviniſte, & je
„ ſuis Papiſte; vous êtes Auteur, je le ſuis auſſi;
„ vous vous portez bien, & je ſuis Médecin. Ain-

(*a*) M. de *Voltaire* fait ici alluſion au jugement prononcé contre *Kœnig*, par l'Académie qui le déclara fauſſaire & le rayа du nombre de ſes Membres. *Kœnig* publia alors un Ouvrage ſous le titre d'*Appel au Public*.

» ſi, Monſieur, pour eſquiver l'Oraiſon funébre
» & pour mettre tout le monde à ſon aiſe, laiſſez-
» moi mourir de la main cruelle du Préſident, &
» rayez-moi du nombre de vos Elus. Vous ſen-
» tez bien, d'ailleurs, qu'étant condamné à mort
» par ſon Arrêt, je dois être probablement dé-
» gradé. Retranchez-moi donc, Monſieur, de
» votre liſte; mettez-moi avec le fauſſaire *Kœ-*
» *nig*, qui a eu le malheur d'avoir raiſon. J'at-
» tendrai patiemment la mort avec ce coupable;
» *pariterque cadentes ignovere diis.* Je ſuis méta-
» phyſiquement, Monſieur, votre, &c."

Depuis, M. de *Voltaire* n'a ceſſé de déclamer contre ſon ennemi; la mort de M. de *Maupertuis* n'a point appaiſé ſa haine. Il a fait réimprimer cet amas d'injures qu'il avoit vomies: & en dernier lieu dans ſon *Siècle de Louis XV*, il ne craint point d'attaquer les Obſervations de tant d'Académiciens ſur la figure de la terre, uniquement pour ravir à M. de *Maupertuis* la gloire de cette découverte qui lui appartenoit plus qu'à tout autre, puiſqu'il avoit été le principal Inſtigateur de l'entrepriſe.

CHAPITRE IV.

LA BEAUMELLE.

CET Auteur, après avoir quitté Coppenhague où il étoit Professeur Royal en Belles-Lettres Françaises, se rendit à Berlin dans l'intention de voir la Cour de Prusse, & peut-être de s'y établir à l'exemple de plusieurs autres Français. M. *de Voltaire* étoit un de ceux qui paroissoient y avoir le plus de crédit; c'est pourquoi M. de *la Beaumelle*, qui avoit été avec lui en correspondance de lettres, crut lui devoir une visite en arrivant. Cette premiére entrevue se passa d'une maniére assez honnête, à beaucoup de questions près que M. *de Voltaire* lui fit, pour savoir quels étoient ses projets d'établissement. Le nouveau débarqué ne jugea pas à propos de s'expliquer. On l'avoit déja prévenu sur le caractére de l'homme à qui il avoit affaire; on lui avoit sur-tout conseillé de ne pas trop s'y fier. Il se contenta donc de dire qu'il venoit pour voir trois grands hommes, le Roi, M. de *Voltaire*, & M. de *Maupertuis*. Cette réponse ne fut point une recommandation: il avoit nommé un homme de trop, & peut-être deux. L'estime qu'il témoignoit pour M. de *Maupertuis*, ne pouvoit que déplaire à quelqu'un qui n'étoit déja que trop jaloux du mérite de ce Philosophe, & de la considération dont il jouissoit. M. de *la Beaumelle* ne tarda pas à s'en appercevoir. Il avoit prêté à M. de *Voltaire*, qui le lui avoit demandé, un exemplaire de ses *Pensées*, où l'on trouve celle-ci:

Qu'on parcoure l'Hiſtoire ancienne & moderne, on ne trouvera point d'exemple de Prince qui ait donné 7000 écus de penſion à un Homme de Lettres, à titre d'Homme de Lettres. Il y a eu de plus grands Poëtes que Voltaire; il n'y en eut jamais de ſi bien récompenſés, parce que le goût ne met jamais de bornes à ſes récompenſes. Le Roi de Pruſſe comble de bienfaits les hommes à talens, préciſément par les mêmes raiſons qui engagent un petit Prince d'Allemagne à combler de bienfaits un boſſon ou un nain.

M. *de Voltaire* ne manqua pas de ſe ſervir de ce paſſage pour prévenir le Roi contre le Penſeur Français, ſuppoſé qu'il fût dans l'intention de ſe fixer à Berlin. Ce ne fut en apparence que par zele pour la gloire du Monarque, qu'il prétendoit y être offenſé; mais la vraie cauſe de ce mécontentement doit s'attribuer ſans doute à ces paroles: *il y a eu de plus grands Poëtes que Voltaire, il n'y en eut jamais de ſi bien récompenſés.* En effet, il n'en falloit pas davantage pour irriter un homme qui, dans la République des Lettres, comme *Céſar* dans la République Romaine, ne vouloit point avoir de ſupérieur; ou comme *Pompée*, ne vouloit point avoir d'égal.

Il diſſimula pourtant. Il ſe contenta, en rendant le livre à M. de *la Beaumelle*, de lui en faire une Critique judicieuſe & très-ſévere, & d'ajouter un petit mot de reproche au ſujet du paſſage que nous avons cité. Le jeune Auteur n'eut pas de peine à ſe juſtifier: M. *de Voltaire* parut content, & lui promit de le ſervir auprès du Roi.

Bien loin de lui tenir parole, M. de *la Beaumelle* apprit que ſon Ouvrage avoit fait la matiére de l'entretien des petits Soupers du Roi, & que ſon pro-

Protecteur prétendu avoit été le seul qui eût donné un mauvais sens à la Pensée en question.

Un semblable procédé ne pouvoit que révolter un Auteur qui convenoit à la vérité de la trop grande hardiesse & du peu de précision de quelques-unes de ses Pensées, mais qui protestoit n'avoir offensé personne dans celle qu'on cherchoit à envenimer. Il soutenoit au contraire qu'elle ne pouvoit tourner qu'à la gloire du Roi de Prusse & des Hommes de Lettres qu'il admettoit à sa familiarité; & qu'à moins de vouloir la défigurer, il etoit clair qu'elle signifioit, qu'autant que le Roi de Prusse est au-dessus des Princes qui font leurs délices des bouffons & des nains, autant les Savans de sa Cour sont au-dessus des nains & des bouffons. C'est du moins le sens que M. le Comte *Algarotti* & M. de *Maupertuis*, incapables de tremper dans d'indignes manœuvres & assez généreux pour dire leur sentiment en présence d'un Roi, donnerent à cette pensée, lorsque M. *de Voltaire* la cita comme un trait injurieux à la gloire du Prince & des Gens de Lettres qui l'environnoient.

Quelque irrité que fut M. de *la Beaumelle* de la duplicité de M. *de Voltaire*, il se contenta de lui en faire des reproches très-modérés, persuadé qu'il étoit dangereux de rompre avec lui. Celui-ci fit de son mieux pour lui cacher qu'il fût son ennemi; & cependant il continua toujours ses menées. Il ne cessa de lui rendre de mauvais offices auprès du petit nombre de personnes qu'il voyoit; il attaquoit à la fois son esprit & sa probité; il engagea même un (*a*) homme attaché au

(*a*) Cet homme étoit M. d'*Arget*.

ſervice du Roi, à lui écrire une lettre qui lui annonçoit mille choſes à craindre, s'il reſtoit plus long tems à Berlin.

M. de *la Beaumelle* ne fut point effrayé de cet avis qu'il jugeoit faux, ce qui lui fut confirmé par pluſieurs perſonnes qui lui dirent que le Monarque n'étoit point indiſpoſé contre lui. M. de *Maupertuis* fut un de ceux qui l'aſſurerent le plus qu'il n'avoit rien à craindre; il lui ménagea même l'occaſion de ſe juſtifier pleinement auprès du Prince Royal de Pruſſe & de la Reine mere, de quelques bruits calomnieux qu'on avoit répandus contre lui; & l'amitié qu'il lui témoigna dans cette circonſtance fut ce qui envenima le plus la haine de M. *de Voltaire*, qui ne ceſſa, dès ce moment, de le perſécuter de toutes les manières. Il pouſſa les choſes juſqu'à dire dans pluſieurs maiſons, qu'il n'étoit point Français; que s'il l'étoit, il avoit ſans doute été chaſſé de France; que s'il n'avoit pas été chaſſé de France, il l'avoit été de Dannemarck; que s'il ne l'avoit pas été de Dannemarck, il étoit du moins un mauvais ſujet. Quand on raiſonne ainſi, on trouve toujours des griefs à imputer aux gens. Enfin M. de *la Beaumelle* dégoûté d'un ſéjour qui lui offroit l'ennemi le plus artificieux, & par conſéquent le plus à craindre, prit la réſolution de quitter Berlin pour ſe rendre dans ſa Patrie; & en partit au mois de Mai 1752, en emportant l'eſtime & les regrets de ſes compatriotes, que ſon ennemi ne put lui enlever.

Arrivé à Francfort, il apprit que le Libraire *Eslinger* alloit faire une édition du *Siècle de Louis XIV*. Le cœur tout ulceré des mauvais traitemens qu'il avoit récemment éprouvés de la

part de l'Auteur de cet Ouvrage, il proposa au Libraire d'insérer dans cette édition des Notes critiques de sa façon. Il lui en fournit d'abord pour le premier volume; mais lassé de ce genre de travail, il l'abandonna. Ce fut M. le Chevalier de *Mainvilers*, qui commenta les deux autres volumes.

A peine cette édition eut-elle vu le jour, que M. de *Voltaire* entra en fureur; & sans s'informer si toutes les Notes étoient de la même main, ou du moins feignant d'ignorer qu'elles n'en étoient pas, il n'épargna rien pour soulever l'Autorité contre celui qui avoit osé le critiquer. Il écrivit vingt lettres à Paris contre lui. Madame *Denis*, sa nièce, fut députée à M. d'*Argenson*, pour se plaindre de l'injustice du Commentateur, pour prouver au Ministre que le Régent étoit attaqué dans une Note du troisieme volume, & lui protester en outre que M. le Duc d'Orléans en étoit fort irrité. M de *la Beaumelle* apprit cette scene par feu M. l'Abbé *Sallier*, un des spectateurs. Il resta tranquille, & se disposoit à prouver, par une lettre du Magistrat de Francfort & une autre du Libraire *Esslinger*, qu'il n'avoit commenté que le premier volume, quand il fut arrêté le 23 Avril 1753, & mené à la Bastille.

Le succès de cette manœuvre ne calma point l'Auteur du *Siècle de Louis XIV*. Il profita de la detention de son ennemi pour publier contre lui un Libelle intitulé *Supplément au Siècle de Louis XIV*., dans lequel il prodigue les personnalités & les injures les plus atroces.

M. de *la Beaumelle* n'eut pas plutôt recouvré sa liberté, qu'il trouva Paris inondé d'exemplaires de cette Satyre odieuse, où l'on s'efforçoit de le

noircir dans un tems où il ne pouvoit se défendre, où il ignoroit même qu'il fût attaqué. Il crut devoir y répondre; & ce fut alors que parurent ses *Lettres* (*a*) *à M. de Voltaire*, qui pourlors étoit à Colmar où il s'étoit retiré, après sa disgrace à la Cour de Prusse. On jugera par les morceaux que nous allons en citer, où nous réunirons l'attaque & la défense, quel est celui des deux qui mérite le plus l'indulgence du Public: nous disons l'indulgence; car rien n'est plus avilissant pour la Littérature que ces démêlés qui animent les Gens de Lettres, les uns contre les autres.

(*b*) „ Je viens de lire votre *Supplément au Siècle* „ *de Louis XIV*. C'est un tissu d'injures contre „ moi: j'en ai eu honte pour vous. Vous faites „ des fautes, on les reprend; vous répondez à la „ Critique par des invectives: & vous appellez „ cela faire des *Supplémens* à vos Livres? D'où „ vous vient cette haine, cette rage contre moi? „ Vous avez commencé les hostilités: comptez „ qu'elles ne finiront pas quand vous le voudrez. „ Que je vous rappelle les faits. Vous m'avez „ fait tout le mal qu'un homme peut faire à un „ homme. Je parus à peine à Berlin, que je fus „ persecuté par vous, &c.

(*c*) „ Je vais donc vous répondre, mais sans „ fiel, je n'en ai point: sans déclamation, j'ai la „ voix trop foible: sans invectives, je sais les „ bienseances: sans égard aux conseils timides &

(*a*) Ces Lettres au nombre, de vingt-quatre, parurent en 1753, en un vol. *in* 12, avec cette épigraphe: *An si quis atro dente me petiverit, inultus ut flebo puer?* Hor.

(*b*) *Lettre* 1. *page.* 7.

(*c*) Page 12.

„ fauſſement modérés: qui ſait mieux que moi ce
„ que je me dois ? Mais ſi par une méchanceté
„ qu'à peine je crois poſſible, des ennemis que je
„ ne connois pas, parce que je ne les ai pas méri-
„ tés, donnoient un mauvais ſens aux paroles les
„ plus meſurées; s'ils exigeoient que je connivaſſe
„ par mon ſilence à mon propre déshonneur, je
„ ſors d'un lieu où j'ai fait le ſouhait d'un Empe-
„ reur Romain : *plût à Dieu que je ne ſçuſſe pas*
„ *écrire!* & je n'heſite pas à faire celui d'un Phi-
„ loſophe Grec, *qu'on me ramene aux Carrières.*

(*a*) „ J'avois à me plaindre de vous quand je
„ commençai l'examen du *Siécle de Louis XIV*....
„ Un homme plus mûr ſe ſeroit défié de ſon reſ-
„ ſentiment; & ce fut en ce moment-là-même
„ que je pris la plume, *en jeune homme inconſidé-*
„ *ré*, comme vous le dites très-bien..... Je (*b*)
„ n'avois pas alors le droit que votre Libelle m'a
„ donné depuis, de vous traiter comme il me
„ plairoit. Reliſez cet affreux recueil d'inſultes,
„ & vous conviendrez qu'aujourd'hui vous ne
„ pouvez avoir auprès de moi d'autre Avocat
„ que moi-même..... Peut-être auſſi le chagrin
„ m'arracha quelques remarques injuſtes, & le
„ *Voltaire* qui m'avoit nui auprès du Roi de
„ Pruſſe, me gâta le *Voltaire* que je liſois. Je me
„ dégoûtai bien-tôt de ce genre de travail, non
„ que je ne trouvaſſe par tout des fautes, mais
„ je ne me trouvois pas la même humeur. Je ne
„ paſſai donc point le premier volume. C'en étoit
„ trop ſans doute. Je devois me dire qu'il étoit
„ fort au-deſſous de moi d'imprimer des apoſtil-

(*a*) *Lettre* 2. pag. 13.
(*b*) Pag. 14.

„ les sur un Livre plus aisé à refaire qu'il ne l'eſt „ d'en compter les erreurs. Mais à mon âge, on „ fait la faute, & enſuite on la voit. Cependant „ vous aſſurez que je ſuis l'Auteur de toutes „ les remarques.... De 3 à 400 Notes du premier „ tome, vous n'en combattez que cinq ou ſix. „ Mon Continuateur vous a fourni plus de matié- „ re. C'eſt à lui à ſe défendre.

(*a*) „ *Maupertuis a ſuſcité contre moi Jupiter & „ la Beaumelle.*

„ Ce n'eſt point à moi à relever l'indécence de „ l'aſſociation de ces deux noms. Mais M. de „ *Maupertuis* n'eſt point homme à *ſuſciter*, ni la „ *Beaumelle* homme à être *ſuſcité*; & pour *Jupi- „ ter*, *Jupiter* a écrit pluſieurs fois à Paris, qu'il „ n'avoit été ſuſcité contre M. *de Voltaire* que „ par les fautes de M. *de Voltaire*.

(*b*) „ Vous dites que je ſuis *élève de Geneve*. „ Je ſuis né à Valleraugue en Languedoc: j'ai été „ elevé au Collége de l'Enfance de Jéſus à Alais. „ C'eſt autant au Roi qu'à mon pére, que je ſuis „ redevable de mon éducation. Je ne ſuis donc „ point *élève de Geneve*: & quand je le ſerois! „ que ne l'avez-vous été vous-même: vous y „ auriez appris à être juſte & bienfaiſant, libre „ ſans licence, tolérant ſans impiété, philoſophe „ ſans bel eſprit, hiſtorien ſans partialité..... „ Puiſſiez-vous n'en être jamais l'habitant, vous „ qui me reprochez d'en être l'élève! Geneve ne „ mérite point d'avoir les reſtes de l'univers.

(*c*) „ *J'aurois dû*, dites-vous, *vous choiſir plu- „ tôt pour maître que pour ennemi.* Je ſerai votre

(*a*) Pag. 18.
(*b*) *Lettre* 3. p. 20.
(*c*) Pag. 23.

„ disciple en fait de pensées ingénieusement ver-
„ nissées : soyez le mien en fait de procédés hon-
„ nêtes. Apprenez-moi à avoir de l'esprit, je
„ vous apprendrai à reconnoître vos torts.... &c.

(*a*) „ Que nous sommes petits, vous & moi!
„ depuis un an, nous disputons sans pudeur sur
„ quelques syllabes d'un livre historique, & *Leib-*
„ *nitz* & *Newton* disputoient sans fiel de l'empire
„ du Monde Pensant. *Leibnitz* & *Newton* ne sont
„ qu'un trait dans le tableau de l'univers : que
„ serons-nous, vous & moi, dans cette foule d'E-
„ crivains polémiques, qui après avoir servi de ri-
„ sée à leurs contemporains, disparoissent aux
„ yeux de leurs descendans ?

(*b*) „ Vous dites qu'*au sortir de la Saxe, je mis*
„ *dans* mes Pensées *des choses sur la Saxe, que*
„ *vous ne pouvez lire sans frémir.* Je n'ai jamais
„ été en Saxe, & dans aucune édition de mon
„ Livre, il n'y a un mot sur la Saxe. Qui croi-
„ roit que vous citez des phrases de mon Livre
„ qui n'y sont point, & qui n'y ont jamais été ?

(*c*) „ Vous dites que *je gâte tout ce que je touche.*
„ Et moi je dis que votre unique talent est d'em-
„ bellir tout ce que vous *touchez* : aussi touchez-
„ vous sans cesse.

„ (*d*) *Le Fou du Roi* Jacques *s'étant un jour*
„ *assis sur le trône, on lui demanda : que fais tu-là,*
„ *Marcot* ? *Il répondit :* je regne. *L'Auteur de* mes
„ Pensées *fait plus, il fait regner.*

„ Ceci n'est point mal, quoique volé du *Roi de*
„ *Cocagne.* Si tout étoit écrit sur ce ton-là, vous

(*a*) *Lettre* 4. pag. 26.
(*b*) *Lettre* 6. pag. 35.
(*c*) Pag. 36.
(*d*) Pag. 38.

„ auriez agréablement péché contre les règles du
„ Libelle. Mais il vous eſt plus facile d'être a-
„ troce, que d'être plaiſant. Il vous l'eſt ſans
„ doute auſſi plus d'être injuſte que d'être vrai;
„ puiſque dans la page 15. vous oſez aſſurer que
„ je n'ai relevé aucune de vos fautes. Je n'en fe-
„ rai point ici l'énumeration: j'écris des Lettres
„ & non des Volumes. Mais dans l'*Introduction*
„ ſeule, qui n'eſt que de quinze pages, j'en ai re-
„ levé quinze, & dans tout le reſte à proportion.
„ Je n'ai *relevé* aucune de vos fautes! ingrat que
„ vous êtes! Pourquoi avez-vous donc ſi ſouvent
„ profité de mes remarques dans votre nouvelle
„ Edition, où vous annoncez des augmentations
„ que vous n'y avez pas miſes, & où vous avez
„ mis des corrections que vous n'annoncez pas?
„ Pourquoi ne répondez-vous en homme piqué de
„ ſes erreurs? Je n'ai relevé aucune de vos fau-
„ tes! J'en ai, ſans livres, ſans ſecours, en quel-
„ ques après-midi, relevé trois cens quarante
„ dans les deux tiers du premier volume. Que
„ ſeroit-ce ſi j'avois continué? . . . . .

„ (*a*) Vous apprenez au Public, *qu'on vous a*
„ *volé une Hiſtoire Univerſelle depuis* Charlemagne,
„ *& que ſi je ſais où elle eſt, vous m'en donnerez plus*
„ *de quinze ducats.* Je vous apprends, *gratis*, que
„ je l'ai vue reliée en parchemin, *in*-4°., entre
„ les mains de S. A. S. Madame la Ducheſſe de
„ *Saxe-Gotha*, à qui vous l'avez envoyée, dans
„ des eſpérances inſinuées, qui ne feroient point
„ honneur à votre déſintéreſſement. A quelle ré-
„ plique me réduiſez-vous? Ne dégradons point
„ les Lettres: c'eſt à nous à les ennoblir.

(*a*) *Lettre* 7. pag. 45.

„ (*a*) Vous aviez dit dans votre *Siècle*, du ton
„ d'un Charlatan qui annonce à la populace une
„ drogue nouvelle: aucun Hiſtorien n'a *parlé de*
„ *l'homme au maſque de fer.* On vous répondit
„ avec modeſtie: *les Mémoires ſecrets de Perſe en*
„ *ont parlé.* Aujourd'hui vous repliquez fougueu-
„ ſement, *que les Mémoires de Perſe ſont obſcurs*
„ *& auſſi mépriſables que* MES PENSÉES: comme ſi
„ l'obſcurité prouvoit le ſilence. Vous ajoutez
„ que votre *Siècle étoit fait en partie long-temps*
„ *avant les Mémoires de Perſe:* comme s'il étoit
„ moins vrai que les Mémoires de Perſe en ont
„ parlé avant le *Siècle.*

„ *On ennoblira l'humiliation où l'on deſcend de*
„ *parler d'un tel Critique; on ſe lavera de l'opprobre*
„ *de lui adreſſer la parole.* La modération me con-
„ ſeille le ſilence: mais par honneur je dois une
„ reponſe aux Eſprits foibles & à vous. Il eſt
„ mille gens que de pareils diſcours déterminent
„ dans leurs déciſions. Ils ne peuvent pas exa-
„ miner; ils ne ſont capables que d'être frappés:
„ & pour les réveiller il faut les frapper vive-
„ ment. Ils jugent d'après l'impreſſion du mot,
„ du ſon, qui affecte leurs yeux, leurs oreilles.
„ Qu'ils réfléchiſſent combien ce jugement eſt
„ injuſte.

„ L'homme le plus vertueux, le plus reſpec-
„ table pourroit donc être flétri gratuitement par
„ la plume ou le ton d'un Ecrivain qui auroit
„ trouvé un tour de phraſe mépriſant! La répu-
„ tation d'un homme dépendroit des inſolences
„ artificieuſes d'un autre homme! Voilà pour les
„ Eſprits foibles.

(*a*) *Lettre* 8. pag. 49.

» *Je demande pardon à M. le Préſident* Hénault » *de mêler ſon nom au nom d'un homme tel que* » *vous . . . . on ſe lavera de l'opprobre de vous adreſ-* » *ſer la parole.* Qu'eſt-ce que tout cela? des injures groſſières, des mots vuides de ſens: oui, » des mots vuides de ſens. Car, que peut on » me reprocher? De légeres imprudences à un » âge où les loix les préſument, puiſqu'elles ne » laiſſent pas aux hommes toute leur liberté; » quelques hardieſſes dans des écrits peu réfléchis; un abus de la façon de penſer indépendante, permiſe dans des pays étrangers où j'ai » vecu, & où l'eſprit n'a peut-être pas aſſez de » chaînes, comme, peut-être, il en a trop ailleurs. Peut-on m'objecter de ces traits contraires à l'honneur, à la probité, de ces traits qui » font que les gens ſcrupuleux répugnent à parler » d'un homme! Mon nom peut hardiment paroître a côté d'un nom reſpectable: il eſt ſans » tache, s'il eſt ſans gloire; & j'ai à vivre. *Vous* » *demandez pardon au Préſident Henault*: demandez » pardon à la verité & à la vertu qui vous crient » que M. le Préſident *Hénault*, ſous quelque » aſpect qu'il m'enviſage, ſoit du côté de l'extraction, ſoit du côté de l'eſprit, ſoit du côté » de la probité, ne ſera jamais fâché que vous » parliez de lui & de moi dans la même ligne. » Qui parle de moi n'a nulle expiation à faire: » mais fuſſé-je un monſtre, votre délicateſſe ſeroit encore mal placée, &c.

» (*a*) *On eſt malheureuſement obligé de revenir à* » *un objet bien dégoûtant pour le public, à la Beau-* » *melle.* Quoi! n'avez-vous pas craint la rétor-

(*a*) *Lettre* 9. pag. 53.

„ sion ! Vous n'avez pas craint que le public
„ vous dit par moi que si vous continuez à écrire
„ vous perdrez votre réputation, mais que votre
„ ignominie vous restera ? L'aimable, le délicieux
„ objet que *Voltaire!* Eh! il ne peut pas seule-
„ ment se supporter lui-même. Sans cesse il
„ cherche à s'étourdir sur les remords dont il est
„ déchiré, par un vain bruit qu'il excite ses aveu-
„ gles admirateurs à former autour de lui. Je suis
„ dégoûtant pour le public ; & qu'êtes-vous à ses
„ yeux ? Qu'est pour les Dévots, l'Auteur de *la*
„ *Pucelle d'Orléans ;* pour les Chrétiens, l'Auteur
„ du (*a*) *Sermon des Cinquante*; pour les Rois,
„ l'Auteur de ce mot à jamais odieux, *il n'y a*
„ *qu'un Dieu & qu'un Roi ;* pour ce Roi unique,
„ l'Auteur de sa *Vie privée ;* pour les Gens de
„ goût, l'Auteur de *Semiramis*, d'*Oreste*, du *Duc*
„ *de Foix*; &c. pour les Ames généreuses, l'im-
„ placable ennemi de *Desfontaines*, de *Rousseau ;*
„ &c. pour les Esprits vrais, l'infidèle Compila-
„ teur de l'*Histoire Universelle ;* pour les Cœurs
„ droits, le pâle Envieux de *Maupertuis*, de *Mon-*
„ *tesquieu*, de *Crébillon*; pour toutes les Nations,
„ l'homme qui a médit de toutes ; pour les Li-

(*a*) Comme les Lettres de M. de *la Beaumelle* furent composées en 1753, cet Auteur n'a pu citer des Ouvrages encore plus forts contre le Christianisme, que M. de *Voltaire* a publiés depuis ce tems-là, tels que sont *le Dictionnaire Philosophique*, les *Questions de Zapata*, le *Cathécumène*, l'*Histoire du Bannissement des Jésuites de la Chine*, les *Homélies* prétendues *prononcées à Londres*, les *Notes* sur le *Discours de l'Empereur Julien*, composé par M. le Marquis d'*Argens*. Quant à la liste de ses mauvais Ouvrages, elle est furieusement augmentée depuis 1753. On ne connoissoit pas alors le *Triumvirat*, les *Scythes*, les *Guebres*, le *Droit du Seigneur*, la *Princesse de Babylone*, la *Philosophie de l'Histoire*, la *Défense de mon Oncle*, l'*A*, *B*, *C*, les *Colimaçons*, &c. &c. &c.

„ braires, l'Ecrivain contre lequel tous les Libraires élevent leur voix; pour tous les honnêtes „ gens, le &c..... Après cela, lequel des deux, „ de *la Beaumelle* ou de *Voltaire*, eſt le plus dégoûtant pour le public? Vous me forcez à des „ repliques cruelles. Voilà ce que c'eſt d'écrire „ & de raiſonner d'après votre haine.

„ C'eſt à-peu-près avec la même logique, ou „ pour mieux dire, le même aveuglement, que „ vous me reprochez ma jeuneſſe. *Apprenez jeune homme*, me dites-vous en vingt endroits. Et „ vous, *vieillard!* apprenez une fois pour toutes, „ que la jeuneſſe n'eſt ni un crime, ni un défaut, ni un ridicule. Apprenez combien il eſt „ imprudent d'irriter par des inſultes, d'aguerrir „ par des attaques *un jeune homme* qui n'a pas encore toutes ſes forces, & à qui les combats peuvent les donner. Apprenez..... mais non! je „ ne veux pas me ſervir de tous mes avantages. „ Il faut donner quelque choſe à l'opinion publique. D'ailleurs je ne ſuis qu'un ſimple météore, & vous êtes un aſtre: il eſt vrai que vous „ avez paſſé votre méridien, & que le tems eſt „ bien couvert."

M. de *Voltaire* parut aſſommé du coup: ceux qui ont lu ces Lettres en entier, croiront facilement qu'il n'en reçut jamais de pareil. L'effet de ſon étourdiſſement fut de laiſſer M. de la *Beaumelle* tranquille pendant cinq ou ſix ans. Ce ne fut qu'en 1759 qu'il recommença les hoſtilités. Pour mettre le Public au fait de ce renouvellement de querelle, il eſt bon d'apprendre que M. *de Voltaire* eſt dans l'uſage de ſe faire relire, de tems en tems, les Ecrits qui ont paru contre lui. La Réponſe au prétendu *Supplément au Siècle de*

Louis XIV, revint apparemment à ſon tour; & les impreſſions qu'elle avoit faites ſur le Héros ſi complettement vaincu, ranimerent ſa bile, & le diſpoſerent à de nouvelles eſcarmouches. Il donnoit dans ce tems-là l'hiſtoire du Czar *Pierre le Grand*. Il profita de cette occaſion pour lancer dans la Préface du premier volume, quelques traits qui portent plutôt un caractére de crainte que de modération. Enſuite parurent les Contes de *Guillaume Vadé*, où ſe trouve le *Chant à ajouter au Poëme de la Pucelle*, digne en effet de figurer dans cet Ouvrage licentieux, comme l'Auteur de ce (*a*) Chant eſt digne de figurer, avec plus de juſtice, à la tête de ceux qu'il s'efforce d'y déshonorer. C'eſt ainſi qu'il fait parler un des perſonnages de ce Chant, ſur le compte de M. de *la Beaumelle*.

Pour le dernier de la noble Sequelle,
C'eſt mon ſoutien, c'eſt mon cher *la Beaumelle*,
De dix Gredins qui m'ont vendu leur voix,
C'eſt le plus bas, mais c'eſt le plus fidele;
Eſprit diſtrait, on prétend que par fois,
Tout occupé de ſes œuvres chrétiennes,
Il prend d'autrui les poches pour les ſiennes;
Il eſt d'ailleurs ſi ſage en ſes écrits!
Il ſait combien pour les foibles eſprits
La vérité ſouvent eſt dangereuſe,
Qu'aux yeux des Sots ſa lumiére eſt trompeuſe,
Qu'on en abuſe; & ce diſcret Auteur

(*a*) Pour l'intelligence de ceux qui ne connoiſſent pas ce Chant, il eſt bon de dire que M. *de Voltaire*, par une noble invention, introduit devant le Roi *Charles VII*, une troupe de Gens de Lettres de nos jours qu'il ſuppoſe condamnés aux galéres. Il fait dire au Chef de ces prétendus Galériens, toutes les ſottiſes qu'il ſait imaginer avec tant de fécondité.

Qui toujours d'elle eut une ſage peur,
A réſolu de ne la jamais dire.

Il faut excepter ce qu'il a dit contre M. de *Voltaire*, qui l'a bien ſenti lui-même, ou du moins le Public l'a ſenti pour lui.

Au reſte nous abandonnons aux réflexions de ceux qui aiment le bon ſens, la juſteſſe, l'honnêteté & la poéſie, cette tirade qui, s'il faut parler vrai, ſent la rame ou la mérite.

M. de *la Beaumelle* retiré à ſa Campagne, dans le pays de Foix, préféra, pour le moment, le ſilence à ce qu'il auroit pu répondre aux injures calomnieuſes répandues contre lui. Il ſe contenta de travailler à faire flétrir ces libelles par un Arrêt du Parlement de Toulouſe. C'eſt ainſi qu'auroient dû agir tous les Gens de Lettres dont M. de *Voltaire* a attaqué les mœurs: s'il appartient à la Critique de venger l'Auteur, c'eſt aux Loix à venger le Citoyen. Il preſenta donc au Parlement de Toulouſe une Requête en plainte, pour demander la ſuppreſſion des Imprimés qui le calomnioient. Cette Requête fut répondue d'un *Soit communiqué aux Gens du Roi.* L'affaire des *Calas* ſurvint dans cette rencontre: elle occupa tous les eſprits; & M. de *la Beaumelle*, qui y prit le plus vif (*a*) intérêt, oublia ces miſeres pour ne s'occuper que de la défenſe des Accuſés. Ce fut lui qui compoſa le premier Mémoire publié dans cette cauſe.

M. de *Voltaire* content d'avoir harcelé ſon ennemi dans les Ecrits dont nous avons parlé, parut ne plus ſonger à lui juſqu'en 1766. Alors il

(*a*) M. de *la Beaumelle* eſt beau-frére du jeune *Lavaiſſe*, qui étoit du nombre des Accuſés.

lui prit une révolution de bile, & cette révolution produisit une Lettre supposée écrite à un tiers, qu'il adressa par la poste à M. de *la Beaumelle:* elle formoit quatre pages d'impression; c'est d'après ce même exemplaire que nous allons la transcrire fidélement.

Lettre de M. de Voltaire.

Parmi un grand nombre de Lettres anonymes, j'en ai reçu une de Lyon, datée du 17 *Avril, commençant par ces mots :* J'ose risquer une 95e. lettre anonyme. Quelle apparence que M. de *Voltaire* ait en effet reçu ces quatre-vingt-quinze Lettres anonymes ? Quel est l'homme en Europe assez rempli de fiel, assez désœuvré, assez chimérique, pour écrire dans une année quatre-vingt-quinze Lettres à un autre homme ? Car M. de *Voltaire* qui en a formellement accusé M. de *la Beaumelle* auprès du Ministre, a dit que c'étoit dans cet espace qu'elles lui avoient été écrites: ce seroit imiter *Don Quichotte* & se battre pendant la nuit contre des Outres. *Je l'ai envoyée au Ministère, qui fait réprimer ces délits, & qui est persuadé que tout Ecrivain de Lettres anonymes est un lâche & un coquin; un lâche, parce qu'il se cache; & un coquin, parce qu'il trouble la Société.* D'accord ; mais on peut dire à M. de *Voltaire*: *Quam temerè in nosmet legem sancimus iniquam!* Cette Lettre-ci est anonyme, car en fait de personnalités une signature typographique est équivalente à nulle signature. Aussi M. de *la Beaumelle*, dès qu'il l'eût reçue, somma M. de *Voltaire* de la signer ; mais M. de *Voltaire* n'eut garde d'y mettre son nom.

Cet homme, entre autres sottises, me reproche d'a-

voir dit qu'un nommé la Beaumelle *eſt huguenot. Je ne me ſouviens point de l'avoir dit, & je ne ſais ſi on s'eſt ſervi de mon nom pour le dire.* Vous l'avez dit vingt fois, entre autres dans la lettre au Sénateur *Albergoti*, où vous accuſez, en autant de termes, M. de *la Beaumelle*, d'être l'Auteur de votre *Pucelle*, Poëme dont vous ſentiez que les traits agréables ne pouvoient faire pardonner les impiétés, les obſcénités choquantes & la cauſticité qui s'acharne ſur tout ce que les hommes révérent. *Et je ne ſais ſi on s'eſt ſervi de mon nom pour le dire.* Propos d'un homme qui à ſon ordinaire ſe ménage un deſaveu en cas de conviction. *Il m'importe fort peu que l'on ſoit huguenot. Il eſt aſſez public que je n'ai jamais regardé ce titre comme une injure.* Mais il importoit à M. de *Voltaire* de donner cette qualification à ſon ennemi, afin de le rendre odieux. *Et il n'eſt pas moins public que j'ai rendu des ſervices importans à des perſonnes de cette Communion.* Vous aviez l'une de ces deux raiſons, l'intérêt ou la gloire. *Mais ceux qui ont dit ou écrit que* la Beaumelle *étoit Proteſtant & Prédicant, ne ſe ſont certainement pas trompés.* Cette accuſation formée contre un Citoyen d'être Prédicant dans un Pays où les loix mettent les *Prédicans* ſous le joug de la mort, n'eſt point une plaiſanterie. On ne peut attribuer cette qualification qu'à des vues qui ne ſont certainement point du reſſort de la Littérature. *Et l'Auteur de la Lettre anonyme a menti quand il a écrit le contraire.* Ces expreſſions groſſiéres que M. de *Voltaire* ſe permet trop ſouvent, nous autoriſent ſans doute à ne pas ménager les nôtres, ſurtout quand il s'agit de défendre un honnête homme, un Ecrivain connu qu'il veut opprimer.

On

On trouve dans les regiſtres de la Compagnie des Miniſtres de Genève, que Laurent Anglivieux, dit la Beaumelle, natif du Languedoc, fut reçu Propoſant en Théologie le 12 *Octobre* 1745, *ſous le Rectorat de Monſieur Ami de la Rive.* Rien n'eſt plus odieux que cette imputation. Qui ne la croiroit véritable? Cependant les regiſtres de la Compagnie des Paſteurs de Genève ont été compulſés d'autorité du Magiſtrat, à la requête de M. de *la Beaumelle*, & ſon nom ne s'y eſt pas trouvé. Cette piéce ſera ſans doute une de celles que cet Auteur ſe propoſe de dépoſer en original (*a*) à la Bibliothéque du Roi. *Laurent Anglivieux.* Jamais M. de *la Beaumelle* ne s'eſt appellé *Anglivieux.* Son nom de famille eſt *Angliviel*, comme on le voit à la tête de ſon *Séneque* & dans l'Almanach des Gens de Lettres. Cette ſeule mépriſe ſuffiroit pour déceler l'impoſture. *Il prêcha à l'Hôpital & dans pluſieurs Egliſes pendant deux ans.* M. de *la Beaumelle* n'a paſſé que dix-huit mois à Genève: avant de prêcher les Proteſtans, il avoit ſans doute étudié leurs Dogmes pendant quelques mois: car on ſait, & il le dit lui-même dans ſa Réponſe au *Supplément de Louis XIV.*, qu'il avoit été élevé dans la Religion Catholique au Collége

(*a*) Voyez la *Lettre de M. de la Beaumelle à MM. Philibert & Chirol, Libraires à Genève.* Cet Auteur y annonce une Critique raiſonnée de tous les Ouvrages de M. de *Voltaire*, qu'il a, dit-il, entrepriſe dans l'intention d'attacher ſa juſtification à chaque calomnie, & de faire, par-là, paſſer à la poſtérité, l'antidote avec le poiſon. Il a, dit-il, raſſemblé les preuves les plus propres à démentir les faits que M. de *Voltaire* a articulés contre lui; & après en avoir dépoſé les Originaux dans la Bibliothéque du Roi, il en préſentera l'Extrait au Public dans cette nouvelle Edition des Oeuvres de M. de *Voltaire*.

de l'Enfance de Jesus à Alais: il est né en 1727, suivant l'Almanach des Gens de Lettres; il n'avoit donc, en 1745, que dix-huit ans. Or, qui pourra croire qu'un enfant soit, en arrivant, admis par le Corps des Pasteurs de Genève, à prêcher dans plusieurs Eglises? Il faut observer que M. de *Voltaire* a fait imprimer à Genève cette Lettre-ci, mais qu'il n'a osé l'y publier: tout le monde auroit élevé sa voix contre des faits aussi peu vraisemblables que faux. *Il fut Précepteur* [à Genève] *du fils de M. de Bude de Boissi.* M. de *Voltaire* a inventé ce fait qui semble d'abord indifférent. Mais dans quelle vue l'a-t-il fait? Pour avilir M. de *la Beaumelle* dans l'esprit de certaines gens: car on sait qu'il écrit pour tous les Lecteurs, & même pour les Sots. Quelle ineptie d'imaginer, pour décrier un homme, une fausseté qui ne le décrie point! C'est être méchant en pure perte. *Il alla ensuite à Coppenhague solliciter une place de Professeur.* Nous avons ouï-dire, & il nous l'a répété lui-même, qu'il y fut appellé. *Il fut ensuite chassé de Coppenhague.* C'est une vieille calomnie. Voici ce que M. de *la Beaumelle* y répondit en 1752, dans un petit Mémoire imprimé à Francfort: „ *Voltaire* se trompe quand „ il dit que j'ai été chassé de Dannemarck. Je „ demandai mon congé, & je l'obtins: je ne de„ mandai point de gratification, & le Roi de Dan„ nemarck m'en accorda une très-considérable. „ Il ne tient qu'à moi de retourner à Coppenha„ gue reprendre mon poste. J'ai des preuves de „ ces faits. A la vérité, je ne suis plus payé de „ ma pension, mais peut-être le serai-je un jour; „ du moins elle n'est pas supprimée. *Nil desperandum Teucro duce, & auspice Teucro.*"

Si cet homme s'étoit contenté de faire de mauvais Sermons, je me dispenserois de répondre à la Lettre anonyme, quoiqu'elle soit la quatre-vingt quinzième que j'aye reçue. De faire de mauvais Sermons..... Plaisanterie doublement fausse, en ce qu'elle n'a nul rapport à ce qui suit, & en ce qu'elle tombe sur une fausse imputation. C'est assez le sort de M. *de Voltaire*, quand il veut faire le plaisant; mais la plaisanterie n'aveugle pas sur le mensonge, & le mensonge indigne contre la plaisanterie. *Mais la Beaumelle est le même homme qui, ayant falsifié l'Histoire de Louis XIV., la fit imprimer avec des Notes à Francfort, chez Esslinger en* 1752. M. de *la Beaumelle* ne fit point cette édition, c'est le Libraire *Esslinger*. D'ailleurs, on défie M. *de Voltaire* d'en citer un seul endroit qui ne soit fidelement copié de l'édition de Berlin, qu'il donna lui-même sous le nom de *Francheville*. *Il dit dans ces Notes, en parlant de Louis XIV. & de Louis XV., qu'un Roi qui veut le bien est un être de raison.* M. de *la Beaumelle* ne parle que d'un Roi absolu. Il ne falloit pas supprimer le mot *absolu*. Il ne parle ni de *Louis XIV.* ni de *Louis XV.* dans cette Note que l'Auteur de la Lettre défigure. *Il osé soupçonner Louis XIV. d'avoir empoisonné le Marquis de Louvois.* Il refute au contraire cet indigne soupçon dans ses *Mémoires de Madame de Maintenon*. *Il insulte la mémoire du Maréchal de Villars, de M. le Marquis de la Vrillière, de M. le Marquis de Torcy, de M. de Chamillard.* Il n'est point du tout question du Marquis de *la Vrillière* dans cette édition du *Siècle de Louis XIV.*, & M. *de Voltaire* ne le produit ici que pour exciter contre son ennemi un homme de plus. Sans convenir que les autres personnes soient insultées, nous dirons qu'il

n'en eſt parlé que dans le ſecond & troiſiéme volumes, & M. de *la Beaumelle* ne répond que du premier. *Il pouſſe la démence juſqu'à faire entendre que le Duc d'Orléans Regent empoiſonna la famille Royale.* La Note dont il s'agit ſe trouve dans le ſecond volume, & M. de *la Beaumelle*, comme nous l'avons déja dit, n'eſt garant que des Notes du premier. *Son infâme Ouvrage, écrit du ſtyle d'un Laquais inſolent, ſe débite, graces à l'excès même de cette inſolence. Ecrit du ſtyle d'un Laquais.....* Si cela étoit, M. *de Voltaire* témoigneroit-il tant de chagrin de ce qu'encore aujourd'hui cette édition eſt ſi recherchée? Auroit-il dit dans le tems, qu'il falloit ſavoir que ces Notes étoient d'un jeune homme, pour ne pas les croire d'un homme conſommé dans notre Hiſtoire. *C'eſt le ſort paſſager de tous les libelles écrits contre les Gouvernemens & contre les Citoyens; ils inondent & inonderont toujours l'Europe, tant qu'il y aura des fous ſans éducation, ſans fortune & ſans honneur, qui ſachant barbouiller quelques phraſes, feront, pour avoir du pain, ce métier auſſi facile qu'infâme.* Si on ne ménageoit pas plus les termes que ne le fait M. *de Voltaire*, on lui diroit, en retranchant le mot de *fortune*, ſur lequel il y auroit cependant bien des choſes à dire, *Mutato nomine, de te fabula narratur.* Il repréſente par-tout ſon ennemi comme un *fou furieux*, qui, niché dans *ſon galetas*, barbouille du papier pour avoir de quoi vivre. Cependant il ne peut ignorer que ce *fou furieux* a ſouffert ſes hoſtilités pendant dix ans, ſans ſe plaindre, & qu'il n'a publié aucun Ouvrage dans cet eſpace de tems.

Le Prédicant la Beaumelle, qui oſa retourner en France, ne fut puni que par quelques mois de Bicêtre.

Il n'a jamais été à Bicêtre, qui eſt une priſon deſtinée à l'opprobre, au crime ou à la folie; mais à la Baſtille, où l'on enferme les Auteurs imprudens; & M. *de Voltaire* ſait combien il eut beſoin d'employer de manéges pour lui attirer cette punition. *Mais ſon châtiment étant peu connu, & ſon crime étant public, mon devoir eſt de prévenir, dans toutes les occaſions, les ſuites de ce crime, & de faire connoître aux Français & aux Etrangers, quel eſt l'homme qui a falſifié.....* L'admirable maniére de *faire connoître* un homme que de le maſquer, de le défigurer, d'avancer contre lui des faits démentis, & de ſe *faire connoître* ainſi ſoi-même pour un inſigne calomniateur! *Qui a falſifié l'Hiſtoire du Siécle de Louis XIV., & qui a tourné en un indigne Libelle un monument ſi juſtement élevé à l'honneur de ma Patrie.* Il paroît que M. *de Voltaire* ſe connoît bien en gloire. La Patrie a reprouvé ce *monument*: la vérité & le bon ſens confirment tous les jours la Sentence.

Comme il a fait contre moi pluſieurs autres Libelles calomnieux, je dois demander quelle foi on doit ajouter à un homme qui, dans un autre Libelle intitulé MES PENSÉES, *a inſulté les plus illuſtres Magiſtrats de Berne, en les nommant par leur nom.* M. de *la Beaumelle* n'a rien écrit contre M. *de Voltaire* depuis l'année 1752, que parut ſa Réfutation du *Supplément au Siécle de Louis XIV*, & cette Réfutation n'eſt point un Libelle, mais une Réponſe vigoureuſe aux injures de M. *de Voltaire*. *Qui, dans un autre Libelle intitulé* MES PENSÉES. Juſqu'ici on n'avoit pas regardé comme un Libelle cet Ouvrage de politique que nous ſommes bien éloignés d'adopter dans tous ſes points. *A inſulté les plus illuſtres Magiſtrats de Berne, en les nommant par*

leur nom, & Monſeigneur le Duc de Saxe-Gotha, à qui je ſuis attaché depuis très-long tems. M. *de Voltaire* répéte cette accuſation dans les Notes du *Siècle de Louis XV.*; il veut ſoulever la Nation Suiſſe contre ſon ennemi. Voici le paſſage fidélement copié; c'eſt le ſeul que l'Auteur de la Lettre puiſſe avoir en vue, puiſque c'eſt le ſeul dans le Livre en queſtion, où il ſoit parlé des Bernois:

„ Le Gouvernement de Berne eſt démocratique
„ de droit, & ariſtocratique de fait. Un jour il
„ s'élevera, dans cette République, un homme
„ de tête, qui réunira en ſa perſonne toute la
„ puiſſance Souveraine, en délivrant le pays de
„ Vaud de la tyrannie des Baillifs, en humiliant
„ les ſix familles regnantes, en aſſociant aux pre-
„ miers emplois ce qu'on appelle à Berne les pe-
„ tits Bourgeois, en pillant cet immenſe tréſor,
„ fruit de la parcimonie de pluſieurs ſiécles.

„ Les forces du Canton de Berne réunies ſous
„ un Chef habile, peuvent tenir tête à tous les
„ autres Cantons. Tous les Cantons ſont donc
„ intéreſſés à faire rentrer cette République dans
„ ſa conſtitution primitive, comme la plus pro-
„ pre à les garantir des entrepriſes de l'ambition.

„ La Suiſſe n'a rien à craindre que de Ber-
„ ne, mais Berne a tout à craindre de ſon Ariſ-
„ tocratie.

„ La France, l'Autriche, la Savoye, ſont,
„ dit-on, intéreſſées à maintenir la liberté de cet-
„ te République fœdérative: cela eſt vrai: mais
„ l'Europe peut ſe trouver dans mille circonſtan-
„ ces qui, en occupant ces Puiſſances, permet-
„ tront aux Suiſſes de perdre leur liberté de la
„ même maniére qu'ils l'ont acquiſe. "

Ces réflexions ſur la conſtitution de Berne,

ſont-elles une inſulte faite aux Magiſtrats de cette République? L'Auteur de *mes Penſées* les nomme-t-il par leur nom, comme le prétend M. *de Voltaire*? Ce qui eſt véritablement une inſulte faite aux Suiſſes, ce ſont ces deux vers de la *Henriade*:

Barbares, dont la Guerre eſt l'unique métier,
Et qui vendent leur ſang à qui veut le payer.

Et Monſeigneur le Duc de Saxe-Gotha. Cette accuſation n'eſt pas tout-à-fait dépourvue de vérité. Voici le paſſage que M. *de Voltaire* a eu en vue. „ Je voudrois bien ſavoir, dit M. de *la Beaumelle*, „ de quel droit les petits Princes, un *Duc de Saxe-* „ *Gotha*, par exemple, vendent aux Grands le „ ſang de leurs Sujets, pour des querelles où ils „ n'ont rien à voir. On s'eſt donné à eux pour „ être défendu & non pour être vendu ". Cette réflexion regarde autant les autres petits Princes d'Allemagne que le *Duc de Gotha*. *J'atteſte ce Prince*, continue l'Auteur de la lettre, & *Madame la Ducheſſe de Saxe-Gotha, qu'il s'enfuit de leur ville capitale, avec une Servante, après un vol fait à la Maîtreſſe de cette Servante.* Beau ſujet pour atteſter des perſonnes de ce rang! M. *de Voltaire* eſt peut-être le ſeul qui oſe décrier, par de telles voyes, ceux qui lui déplaiſent. Penſe-t-il donc que des Princes ſoutiendront avec lui un perſonnage que le plus mince Bourgeois, pour peu qu'il fût honnête homme, rejetteroit avec horreur? C'eſt donc lui qui inſulte véritablement le Duc & la feue Ducheſſe de *Saxe-Gotha*. Quant au fonds de l'accuſation, nous dirons que nous ſavons de bonne part que M. de *la Beaumelle* ne s'eſt point enfui de Gotha; qu'il en partit ſeul, qu'il fut longtems en correſpondance, après ſon départ, avec

un Miniſtre de cette Cour, & qu'il doit dépoſer à la Bibliothéque du Roi les lettres de ce Miniſtre. *Je ne releverois point cette turpitude criminelle, ſi je n'y étois pas forcé par la lettre inſolente qu'on m'écrit.* Il faut peu de choſe pour forcer M. *de Voltaire* à relever des turpitudes. Combien n'en a-t-il pas relevées ſans qu'on lui ait écrit des lettres inſolentes! Quand bien même la lettre anonyme dont il ſe plaint, ſeroit de M. de *la Beaumelle*, le vrai Sage inſulte-t-il publiquement ceux qui ont la modération de ne l'inſulter qu'à l'oreille? *Je déclare publiquement que je garantis la vérité de tout ce que j'énonce.* Il y a longtems que M. *de Voltaire* n'eſt plus reçu pour garant de la vérité. *Voilà ma réponſe à tous ces Libelles écrits par le plus vil des hommes, mépriſés à la fin de la canaille même pour laquelle ils ont été faits.* Si ce devoit être-là votre réponſe, vous pouviez-vous diſpenſer de tant d'injures qui vous déshonorent dans l'eſprit des perſonnes qui penſent. *Je ſuis indulgent.* Il y paroît! *Je ſuis tolérant, on le ſçait.* Qu'avez-vous toléré juſqu'à préſent? Vos Ouvrages ſe réduiroient à bien peu de choſe, ſi l'on en retranchoit tous les morceaux d'intolérance que vous y avez répandus. On eſt à-peu près auſſi tenté de rire, en vous entendant parler de la tolérance, qu'on le ſeroit en voyant un Gaſcon vanter ſon courage en prenant la fuite. *Et j'ai fait du bien à des coupables qui ſe ſont répentis*: quels pouvoient être ces coupables à qui vous avez fait du bien? Il eſt tant de Gens de Lettres qui ne l'ont pas été, & dont néanmoins vous avez dit ſi ſouvent du mal! *Mais je ne pardonne jamais aux Calomniateurs.* Si quelqu'un étoit intéreſſé à obtenir ce pardon, ce ſeroit vous; mais il y a long-

tems qu'on ne vous croit plus; vos calomnies ſont par conſéquent très-pardonnables. *Fait au Château de Ferney*, 24 *Avril* 1767, Voltaire.

Lorſque cette Lettre arriva, M. de *la Beaumelle* étoit dans un état de langueur qui faiſoit craindre pour ſa vie. Sa femme ouvrit le paquet, & dans le premier moment de ſon indignation, elle écrivit d'une maniére très-forte à M. *de Voltaire*, pour l'engager à déſavouer ces atrocités. Nous voudrions pouvoir donner cette Lettre qu'on dit être pleine de chaleur, de ſentiment & de raiſon; mais elle ne nous a pas été communiquée.

Quinze jours après, le Curé & le Juge de Mazéres, petite ville du Comté de Foix, où M. de *la Beaumelle* avoit choiſi ſa retraite, reçurent, par la poſte, des paquets d'injures, entr'autres un Mémoire où le malade étoit accuſé de crime de Leze-Majeſté. Ce Mémoire parut bientôt après dans le *Journal Encyclopédique*, ſous ce titre à jamais flétriſſant pour l'Auteur: *Mémoire préſenté au Miniſtére par M. de Voltaire, contre M. de la Beaumelle.* Le pays de Foix & tout le Languedoc furent inondés de ce Libelle.

Cependant M. *de Voltaire* devoit une réponſe à Madame de la *Beaumelle.* Il la lui fit, mais pleine d'abſinthe & de fiel. Loin de déſavouer ſes calomnies, il renchériſſoit, & paroiſſoit ſe flatter de venir à bout d'inſpirer à la Dame, qu'il flattoit avec adreſſe, de la haine & du mépris pour ſon mari. Il en envoya en même tems une copie à M. *Lavayſſe* ſon pere, ajoutant que s'il n'engageoit ſon gendre à retracter ſes abſurdes fureurs [& depuis 1753 ce gendre n'avoit pas écrit une ſyllabe contre lui], il l'accuſeroit de crime de Leze-Majeſté divine & humaine.

Peu de jours après, ayant appris que le malade, qui s'étoit un peu rétabli, avoit acquis la Seigneurie du Carlat, petite ville que la naissance de *Bayle* a rendue célèbre, il envoya aux Consuls & au Curé du lieu de nouveaux Libelles imprimés, composés contre le nouveau Seigneur, & accompagnés d'un billet manuscrit encore plus violent, s'il eût été possible, que les Libelles mêmes.

M. de *la Beaumelle* n'y répondit point. Il se contenta du témoignage avantageux des personnes qu'on vouloit soulever contre lui. Mais ayant appris que son ennemi l'avoit réellement accusé auprès du Ministre de lui avoir écrit quatre-vingt-quinze Lettres anonymes dans l'espace d'une année, sans en avoir donné d'autre preuve que la copie ou l'original d'une, datée & scellée de Lyon, qui commençoit ainsi : *Je hazarde cette quatre-vingt-quinzième Lettre anonyme*, il crut devoir se justifier en écrivant au Ministre lui-même, & en lui faisant remarquer qu'ayant écrit, en 1753, des Lettres très-rigoureuses & très-publiques à M. *de Voltaire*, il n'étoit pas croyable qu'en 1766 il eut pris le masque, pour donner de petites surprises à quelqu'un qu'il avoit battu à coups de massue douze ans auparavant, aux yeux de l'Europe Littéraire; il le prioit, en finissant, d'être désormais en garde contre les imputations de son ennemi, qui apparemment lui attribueroit bientôt aussi les *Questions de Zapata*, *le Dîné du Comte de Boulainvilliers*, *l'Histoire du bannissement des Jésuites de la Chine*, & tant d'autres Ecrits où il se déchaîne contre le Législateur des Juifs & celui des Chrétiens.

La précaution n'étoit pas inutile; car peu de tems après M. *de Voltaire* essaya d'engager M. le Marquis de *B.* Membre de l'Académie des Sciences de Toulouse, à accuser, auprès du Ministre, M. de la *Beaumelle* d'être l'Auteur d'un Ouvrage qui lui pouvoit susciter des affaires. Voici les Lettres que M. *de Voltaire* écrivit à ce sujet à M. le Marquis de *B.*; elles prouveront que nous n'avançons rien qui ne soit conforme à la vérité.

Ferney, 15 *Octobre* 1768. „ Vous n'ignorez „ pas sans doute, Monsieur, qu'on vend publi- „ quement, sous votre nom, à Genève & dans „ tous les pays voisins, un *Examen de l'Histoire* „ *de Henri IV. du sieur Buri.* L'Examen est as- „ surément beaucoup plus lu que l'Histoire. Ose- „ rois-je vous demander dans quelle source est „ puisée l'anecdote singuliere qu'on trouve à la „ page 31, que les Etats de Blois dresserent une „ Instruction, par laquelle il est dit, *que les Cours* „ *de Parlement sont des Etats Généraux au petit* „ *pied.* Cette anecdote est si importante pour „ l'Histoire, que vous me pardonnerez sans dou- „ te la liberté que je prends. Si vous n'êtes pas „ l'Auteur de cet *Examen* imprimé sous votre „ nom, souffrez que je vous supplie de me dire à „ qui je dois m'adresser pour être instruit d'un „ fait si unique & si peu connu. ”

M. de *Voltaire* qui, en écrivant cette Lettre, n'avoit sans doute pas encore remarqué un (*a*)

„ (*a*) Nous sommes malheureux en Historiens, dit l'Auteur „ de l'Examen. Nous avons d'excellentes Tragédies, des Co- „ médies parfaites, des Fables charmantes, des Odes sublimes, un Poëme épique dont la France *daigne* s'honorer, „ un *Roman encore plus épique & plus poétique que ce Poëme.....*

paſſage contre la Henriade, en fut ſi mécontent lorſqu'il s'en fût apperçu, que ſans attendre la réponſe de l'Académicien, il lui écrivit, deux jours après, en ces termes:

„ *Ferney* 17 *Octobre* 1768. Quoique je ſois très-
„ malade, Monſieur, l'envie de ſervir & l'impor-
„ tance des choſes dont il s'agit, me forcent de
„ vous écrire encore dans l'incertitude ſi ma pre-
„ miére Lettre vous parviendra. J'ai déja eu
„ l'honneur de vous dire qu'on débite à Genève,
„ ſous votre nom, un petit livre dont voici le ti-
„ tre: *Examen de la nouvelle Hiſtoire de Henri IV.*
„ *de M. de Buri, par M. le Marquis de B. . . . .*
„ *lu dans une ſéance d'Académie. . . . . .*

„ On trouve à la page 24 le paſſage que je fais
„ copier, & que je vous envoye. On ſent aiſément
„ l'alluſion coupable qui regne dans ce paſſage. Le
„ Préſident *Hénault* eſt d'ailleurs cruellement ou-
„ tragé dans une autre page de ce (*a*) Libelle.

„ & nous n'avons pas en notre langue un bon Hiſtorien." On
„ voit bien qu'il eſt ici queſtion de *la Henriade* & du *Téléma-*
„ *que* de M. de *Fénélon*.

(*a*) L'examen de l'Hiſtoire de Henri IV n'eſt rien moins qu'un libelle, mais une critique judicieuſe, inſtructive, honnête, quoique ſévere, faite pour ſervir de modéle à ceux qui s'exercent dans ce genre. M. *de Voltaire* en a donné lui-même une Edition avec des Remarques, qu'on a inſérées dans le Recueil qui a pour titre: *Evangile du Jour*. Voici le paſſage qui regarde M. le Préſident *Hénault*. „ Du reſte, M. de *Buri*
„ a copié cette faute de M. le Préſident *Hénault*, Guide peu
„ ſûr, Abréviateur infidele, hazardeux dans ſes anecdotes, trop
„ court ſur les grands événemens pour être lu avec utilité,
„ trop long ſur des minuties pour être lues ſans ennui, trop
„ attentif à ramaſſer tout ce qui eſt étranger à ſon ſujet, tout
„ ce qui l'éloigne de ſon but, pour obtenir grace ſur les reti-
„ cences affectées, ſur les négligences de ſon ſtyle, ſur les
„ omiſſions dans des faits importans, ſur la confuſion qui
„ regne dans ſes dates; Auteur eſtimable pourtant, ſinon par
„ l'exécution, du moins par le projet, mais fort inférieur à
„ *Marcel*, quoiqu'il l'ait fait oublier." Cette critique de *l'A-*

„ Il y en a plusieurs exemplaires à Paris; mais il
„ passe pour être de vous; cette calomnie peut
„ vous faire des ennemis puissans, & vous nuire le
„ reste de votre vie. Le nommé *la Beaumelle* est
„ noté chez les Ministres; il lui est défendu de
„ venir à Paris; & en dernier lieu, M. le Comte
„ de *Gudane*, Commandant du pays de Foix où ce
„ malheureux habite, lui a intimé les défenses du
„ Roi de ne rien imprimer. C'est à vous, Mon-
„ sieur, à consulter vos amis & vos parens sur cet-
„ te avanture, & à voir si vous devez écrire à M.
„ le Comte de *Saint-Florentin*, pour vous justifier,
„ & pour faire connoître que ce n'est pas vous,
„ mais *la Beaumelle*, qui a composé & imprimé cet
„ écrit. J'ai cru devoir à votre mérite & à l'esti-
„ me que vous m'avez inspirée, les informations
„ que je vous donne, & desquelles vous ferez
„ l'usage le plus convenable."

Nous laissons à nos Lecteurs le soin de faire des réflexions sur cette dernière Lettre. Nous dirons seulement que l'homme de qualité à qui elle fut adressée, eut horreur de la proposition & de celui qui la faisoit.

Si l'on est étonné, après cela, du silence de M. de *la Beaumelle*, nous dirons qu'il se propose, [comme nous l'avons déjà annoncé] de donner une nouvelle édition des Œuvres de M. *de Voltaire*, avec des remarques critiques, auxquelles il joindra la réfutation la plus complette de toutes les calomnies que cet Ecrivain a publiées contre lui. Il annonce cette édition dans une Lettre à MM. *Philibert* & *Chirol*, Libraires à Genève, insérée dans plusieurs Ouvrages périodiques.

---

brégé Chronologique de l'Histoire de France nous paroît injuste à bien des égards, mais point *outrageante* pour l'Auteur, comme l'assure pourtant M. *de Voltaire*.

CHAPITRE V.

SAINT-HYACINTHE.

Il y auroit de l'injuſtice à rejetter tout le blâme de ce démêlé ſur M. de *Voltaire*: il n'a point été Agreſſeur; mais on peut dire que ſi l'on eſt coupable d'attaquer par de mauvaiſes voies, on ne l'eſt pas moins de ſe défendre par des voies plus indignes. M. de *Saint Hyacinthe* avoit joint à la ſuite de ſon Ouvrage intitulé, *Chef-d'Œuvre d'un Inconnu*, une Piéce qui portoit pour titre *Diſſication du Docteur Ariſtarchus Maſſo.* Dans cette Piéce il ſe permet un badinage au ſujet d'une ſcene fâcheuſe qui s'étoit paſſée entre un Officier & M. de *Voltaire*; mais ce dernier n'y étoit pas nommé.

On ne ſait pourquoi ce Poëte fut ſi ſenſible à cette Plaiſanterie. La mal-adreſſe nous décele. Ce petit Ouvrage n'auroit eu qu'une alluſion vague, ſans le bruit que fit M. de *Voltaire* lui-même. Qu'il eut été heureux, s'il eût appris, par ſa propre ſenſibilité, à ménager celle des autres, & s'il n'eût pas perdu, par ſes excès, le droit que tout honnête homme, & ſur-tout un Ecrivain de ſon mérite, ont aux égards & aux ménagemens!

Nous n'entrerons dans aucune diſcuſſion ſur ce qui regarde M. de *Saint-Hyacinthe.* Nous ne preſenterons que les piéces qui font connoître que M. de *Voltaire* auroit pû ſe diſpenſer de ſe ſervir des armes qu'il mit en uſage contre ſon Adverſaire. Voici ce dont il eſt queſtion. Nous ne garan-

tissons pas l'Historique; mais nous le donnons comme une preuve du talent que M. de *Voltaire* a eu de se faire des ennemis, aussi-tôt qu'il a commencé à briller dans le Monde Littéraire.

EXTRAIT *de l'Ouvrage intitulé*: Déification du Docteur Aristarchus Masso.

» UN Officier Français nommé B. s'entretenoit » avec quelques personnes que la curiosité avoit, » comme moi, attirées au pied de la double » Montagne. Un Poëte de la même Nation, » portant le nez au vent, comme un cheval hou- » zard, vint effrontément se mettre de la conver- » sation; & parlant à tort & à travers, s'aban- » donna a quelques saillies insultantes que l'Offi- » cier desapprouva. Le Poëte s'en mit peu en » peine, & continua. L'Officier s'éloignant alors, » alla dans un detour, par où il savoit que ce » Poëte devoit passer pour aller parler à un Co- » médien. Il y vint en effet, accompagné d'un » homme à qui il récitoit des vers, & qu'il ne » croyoit pas devoir être le témoin de ses infor- » tunes; car l'Officier arrêtant le Poëte par le » bras: *J'ai toujours ouï-dire que les impudens* » *étoient lâches*, lui dit-il; *j'en veux faire l'epreuve*, » *& ne puis mieux m'adresser qu'à vous. Voyons*, » *Monsieur le Bel-Esprit, si vous vous servirez bien* » *de cette épée que vous portez, je ne sais pourquoi;* » *ou préparez-vous à recevoir de cette canne le châti-* » *ment de votre insolence.* Telle qu'une C. pâlit & » s'effraye aux éclats redoublés du tonnerre, tel le » Poëte pâlit aux discours de l'Officier; & la » frayeur lui inspirant avec le repentir des senti- » mens d'humilité & de prudence:

J'ai péché, lui dit-il, & je ne prétends pas
Employer ma valeur à défendre mes fautes ;
J'offre mon échine & mes côtes
Au juſte châtiment que prépare ton bras.
Frappe, ne me crains point ; frappe, je te pardonne ;
Ma vie eſt peu de choſe, & je te l'abandonne.
Tu vois en ce moment un Poëte éperdu,
Digne d'être puni, content d'être battu,
N'oppoſer nul effort à ta valeur ſuprême.
B. n'aura point de vainqueur que lui-même.

„ *Ces beaux diſcours ne ſervent ici de rien*, dit l'Offi-
„ cier, *défendez-vous*, *ou prenez garde à vos épau-*
„ *les*. Le Poëte n'ayant pas la hardieſſe de ſe
„ défendre, l'Officier le chargea de quantité de
„ coups de bâton, dans l'eſpérance que l'outrage
„ & la douleur lui inſpireroient du courage ; mais
„ la prudence du Poëte redoubla, à proportion
„ des coups qu'il reçut ; ce qui fit que l'homme
„ qui l'avoit accompagné, s'écria, en s'adreſſant
„ à l'Officier :

Arrêtez, arrêtez l'ardeur de votre bras :
Battre un homme à jeu ſûr n'eſt pas d'une belle ame,
Et le cœur eſt digne de blâme
Contre les Gens qui n'en ont pas.

„ L'Officier alors, après avoir ainſi diſpoſé le
„ Poëte à ſes remontrances : *Sectateur des Muſes*,
„ lui dit-il, *apprenez qu'il eſt plus important d'être*
„ *ſage*, *qu'il n'eſt néceſſaire d'être Poëte*..... En di-
„ ſant ces mots, il jetta dans un champ le bâton
„ qu'il avoit en main. Mais ô prodige ! ce bâton
„ devint dans l'inſtant un arbre, &c."

Le trait eſt ſanglant, & nous nous garderons bien de le juſtifier, quoique M. de *Voltaire* n'y ſoit

soit point nommé ni désigné en aucune manière; mais de la modération, du mépris, une plaisanterie, ou le silence même auroient pû le faire tomber. Ce ne fut point le parti que prit le Poëte qui s'y croyoit offensé. Il perdit la tête dès que la Pièce fut parvenue jusqu'a lui. Aussi-tôt, bien loin de dissimuler, il écrivit à M. *Berger* la Lettre qui suit:

„ Mon cher ami, voulez-vous me rendre un si-
„ gnalé service? Il faut voir *Saint-Hyacinthe*. Je
„ ne le connois pas, direz-vous, il faut le connoî-
„ tre; on connoît tout le monde quand il s'agit
„ d'un ami. Mais *Saint-Hyacinthe* est un homme
„ décrié; & qu'importe! voici de quoi il s'agit. Il
„ est cité dans le Livre infame de *Desfontaines*,
„ pour avoir écrit contre moi un Libelle intitulé,
„ *Déification d'Aristarchus Masso*. Or, je ne l'ai
„ jamais offensé, ce *Saint-Hyacinthe*. Pourquoi
„ donc imprimer contre moi des impostures si af-
„ freuses? Veut-il les soutenir? je ne le crois pas.
„ Que lui coûtera-t-il de signer qu'il n'en est pas
„ l'Auteur? ou qu'il les déteste, ou qu'il ne m'a
„ point en vue? Exigez de lui un mot qui lave
„ cet outrage, & qui prévienne les suites d'une
„ querelle cruelle. Faites-lui écrire un petit mot
„ dont il résulte la paix & l'honneur, je vous en
„ conjure. Courez, rendez-moi ce service. Je ne
„ demande que le repos, procurez-le à votre ami.
„ *A Cirey*, 8 *Janvier* 1739.

Jusques-là on voit un homme très-mortifié qui sent toute la pesanteur du coup qu'on lui a porté, & qui ne trouve dans son courage aucune ressource pour y répondre. Apparemment que M. de *Voltaire* n'avoit pas alors ces rares talens qui se sont développés dans la suite: talens intarissables

lorſqu'il s'agit de plaiſanter les gens qu'il ſait bien n'être pas en état ou n'avoir pas la volonté de plaiſanter comme lui. Quoi qu'il en ſoit, on n'auroit rien à lui reprocher, s'il s'en fût tenu-là; mais il écrivit une ſeconde Lettre, & cette ſeconde Lettre fait voir qu'il ne ſait pas conſerver longtems le bon droit, quand il eſt de ſon côté.

„ Il s'en faut bien que je ſois content de *Saint-*
„ *Hyacinthe*, dit-il au même M. *Berger*; il n'a pas
„ plus reparé l'infame outrage qu'il m'a fait, qu'il
„ n'eſt l'Auteur du *Mathanaſius.*" Cependant la plaiſanterie d'*Ariſtarchus Maſſo* eſt une preuve aſſez claire que le même eſprit de plaiſanterie qui a produit l'un, a pu auſſi produire l'autre. D'ailleurs, quand bien même M. de *Saint-Hyacinthe* n'auroit pas fait le *Chef-d'Œuvre d'un Inconnu*, s'enſuivroit-il de-là qu'il auroit eu tort de faire la *Déification*? „ N'y reconnoiſſez-vous pas, conti-
„ nue M. de *Voltaire*, la différence des ſtyles?"
On y trouve le même ſtyle, plus plaiſant dans l'un, plus piquant dans l'autre, mais toujours la même plume. „ C'eſt *Salengre* & *Sgravezende* qui
„ ont fait le *Mathanaſius*. *Saint-Hyacinthe* n'a
„ fourni que la chanſon. Il eſt bien loin, ce mi-
„ ſérable, de faire de bonnes plaiſanteries." Si ſes plaiſanteries ne ſont pas bonnes, elles ont eu du moins l'effet des bonnes plaiſanteries, de piquer ceux qui en ſont l'objet. „ Il a exercoqué la répu-
„ tation d'Auteur de ce petit livre, comme il a
„ volé Madame *Lambert.*" A quoi tout cela ſert-il? Ce n'eſt pas répondre à la *Déification*. „ Infa-
„ me Eſcroc & ſot Plagiaire; voilà l'hiſtoire de ſes
„ mœurs & de ſon eſprit." Qu'eſt-ce que cela fait à la Déification? „ Il a été Moine, Soldat, Li-
„ braire, Marchand de Café, & vit aujourd'hui

„ du profit du Biribi." Cela répond-il à la Déification? „ Il y a vingt ans qu'il écrit contre moi „ des Libelles." C'eſt pourtant votre premiere plainte. „ Il m'a toujours ſuivi comme un roquet „ qui aboye après un homme qui paſſe ſans le re„ garder." Il falloit encore paſſer ſans le regarder. „ Je ne lui ai jamais donné le moindre coup „ de fouet; mais enfin je ſuis las de tant d'hor„ reurs, & je me ferai juſtice d'une façon qui le „ mettra hors d'état d'écrire." Voilà un homme qui s'anime: qu'on ne craigne rien néanmoins; il ne fera pas uſage de ſes forces. C'eſt le *quos ego*.... Il en reſta-là en effet: *car il avoit l'ame trop bonne.*

„ Si vous voulez prévenir les ſuites funeſtes „ d'une affaire très-ſérieuſe." Il eſt a croire que ce n'eſt pas d'un combat dont il s'agit: M. de *Voltaire* a toujours eu le caractére bilieux, mais jamais ſanguinaire; il peut même vanter ſa tolérance ſur cet article. C'eſt apparemment d'après ce témoignage de ſon humeur pacifique, qu'il dit dans ſa Lettre contre M. de *la Beaumelle*: *je ſuis tolérant, on le ſait.* „ Parlez-lui de façon à obtenir „ qu'il ſigne au moins un déſaveu, par lequel il „ proteſte qu'il ne m'a jamais eu en vue, & que „ ce qui eſt rapporté dans l'Abbé *Deſfontaines*, eſt „ une calomnie horrible." M. de *Voltaire* étoit dès-lors très familier avec les déſaveux; mais cet *Eſcroc de Saint-Hyacinthe* ne voulut jamais ſe familiariſer avec une telle propoſition. „ Je ne l'ai „ jamais offenſé. Je le défie de citer un mot que „ j'aie jamais dit de lui. Faites lui parler par M. „ *Remond de Saint-Marc*. Il y a à Paris une Ma„ dame *Chambonin*, qui demeure à l'Hôtel de „ Modene; elle eſt ma parente; c'eſt une femme „ ſerviable, active, capable de tout faire réuſſir.

„ Voudriez-vous l'aller trouver, & agir de con-
„ cert? Comptez sur moi, mon cher *Berger*,
„ comme sur votre meilleur ami. *A Cirey*, 16
„ *Février* 1739."

Dans une autre Lettre au même, il dit: „ Est-
„ il vrai que vous ayez vu *Saint-Hyacinthe*? Ce
„ malheureux n'en vaut pas la peine. C'est un
„ de ceux qui déshonorent le plus les Lettres &
„ l'humanité. Il n'a guére vécu à Londres que
„ de mes aumônes & de ses Libelles. Il m'a vo-
„ lé, & il a osé m'outrager. Escroc public, Pla-
„ giaire qui s'est attribué le *Mathanasius* de *Sa-*
„ *lengre* & de *Sgravezende*, fait pour mourir par
„ le bâton ou par la corde; je ne dis rien de trop.
„ Dieu merci, je n'ai que des ennemis de cette
„ espéce, & des amis de la vôtre. Comptez sur
„ moi pour jamais."

Ce malheureux n'en vaut pas la peine. Pourquoi donc aviez-vous pressé si fort ce même ami de le voir, de le prier, de le faire prier? Pourquoi proposiez-vous tant de négociations avec lui?

C'est un de ceux qui déshonorent le plus les Lettres & l'humanité. Honorez les unes par le silence, honorez l'autre par des sentimens d'indulgence ou de magnanimité.

Il n'a guére vécu que de mes aumônes. Qui ne prendroit M. de *Voltaire* pour le plus grand aumônier de France, à en juger par tous ceux qui ont éprouvé les effets de sa charité?

Il m'a volé, & il a osé m'outrager. Qui ne croiroit qu'il ne reste plus rien à M. de *Voltaire*, depuis le tems qu'on le vole? Qui ne le croiroit apprivoisé avec les injures, depuis le tems qu'on l'outrage?

Fait pour mourir par le bâton ou la corde. Com-

plimens pleins d'indulgence & d'honnêteté. *Je ne dis rien de trop.* Il n'eſt mort cependant ni de l'un ni de l'autre.

M. de *Voltaire* eut été pardonnable encore, s'il n'eût pas pouſſé les choſes plus loin. Son dépit, ſes déclamations, ſes invectives, ſes calomnies, n'étoient répandues que dans le ſein de ſes amis; mais il ne s'en tint pas là. Le cœur bouſſi de reſſentiment, il prit une tournure indirecte pour ſe venger publiquement de ſon ennemi. Il s'efforça d'enlever à M. de *Saint-Hyacinthe* la gloire d'être l'Auteur du *Chef-d'Œuvre d'un Inconnu.* Il compoſa des *Conſeils à un Journaliſte*, qu'il fit imprimer dans pluſieurs Journaux, & qu'on trouve dans toutes les éditions de ſes Œuvres. Dans ces *Conſeils*, qu'il auroit dû prendre pour lui-même, il s'exprime ainſi à l'article des *Anecdotes.*

„ Il y a des Anecdotes Littéraires, ſur leſquelles „ il eſt toujours bon d'inſtruire le Public, afin de „ rendre à chacun ce qui lui appartient. Appre- „ nez, par exemple, au Public, que le *Chef* „ *d'Œuvre d'un Inconnu*, ou *Mathanaſius*, eſt de „ feu M. de *Salengre* & d'un illuſtre Mathémati- „ cien, conſommé dans tout genre de Littérature, „ qui joint l'eſprit à l'érudition, enfin de tous „ ceux qui travailloient à la Haye au *Journal* „ *Littéraire*, & que M. de *Saint-Hyacinthe* fournit „ la Chanſon avec beaucoup de remarques. Mais „ ſi l'on ajoute à cette Plaiſanterie une infame „ brochure, digne de la plus vile canaille, & „ faite ſans doute par un de ces mauvais Français „ qui vont dans les pays étrangers déshonorer „ les Belles-Lettres & leur Patrie, faites ſentir „ l'horreur & le ridicule de cet aſſemblage mon- „ ſtrueux."

M. de *Voltaire* auroit dû le faire par lui-même; & pour le faire avec ſuccès, il n'auroit pas dû ſe ſervir des termes qu'il employe.

M. de *Saint-Hyacinthe* ne tarda pas à être inſtruit de l'imputation de Plagiat hazardée contre lui ſans en donner aucune preuve. Il prit auſſitôt la plume, & écrivit à l'Auteur des *Conſeils* d'un ſtyle propre à lui faire connoître qu'il ſavoit encore mieux ſe défendre qu'il ne ſavoit attaquer. Les extraits de ſa Lettre que nous allons préſenter, décideront la queſtion en ſa faveur.

„ Monſieur de *Voltaire*. Un de mes amis vient „ de m'envoyer l'extrait de ce que vous dites de „ deux de mes Ouvrages, dans le ſixiéme volume „ des vôtres. Je trouve que vous y parlez d'une „ maniére digne de vous; mais qu'il ne convenoit „ pas de faire imprimer. C'eſt ainſi que mon ami „ en juge auſſi. Voilà ſes propres termes": *C'eſt une plaiſante choſe que Voltaire ſe mêle de donner des avis à un Journaliſte, & qu'il l'exhorte à publier des fauſſetés & des calomnies.*

„ Quelle eſt votre imprudence, Monſieur, „ d'aller dire que je n'ai pas fait un Livre dont, „ depuis plus de trente ans, il eſt de notoriété „ publique que je ſuis l'Auteur?... Ignorez-„ vous que M. *Pierre Goſſe*, Libraire de la Haye, „ qui a fait la premiére édition du *Chef-d'Œuvre* „ *d'un Inconnu*, vit encore; qu'il étoit l'ami par-„ ticulier de M. de *Salengre*; qu'il connoiſſoit „ tous ceux qui ont commencé avec moi le *Jour-„ nal Littéraire*; que ſi le Commentaire ſur la „ Chanſon, *l'autre jour Colin malade*, avoit été „ l'ouvrage de la petite Société qui travailloit à ce „ Journal, M. *Johnſon*, qui en étoit un des Au-

„ teurs, en même tems qu'il en étoit le Libraire, „ auroit sans doute imprimé ce Commentaire?

„ Pouvez-vous douter que M. *Huffon*, Libraire „ à la Haye, dont le pere acquit le droit de réim- „ primer le *Chef-d'Œuvre*, ne déclare pas que feu „ son pere n'en avoit jamais reconnu d'autre Au- „ teur que moi; que c'est avec mes corrections ou „ mes additions que les éditions qu'il en a don- „ nées, ont été faites?

„ Enfin, Monsieur, êtes-vous sûr qu'il n'y a „ plus au monde personne de ceux qui m'y ont „ vu travailler, & pouvez-vous douter que c'est „ de la propre bouche de ceux qui m'y ont vu „ travailler, que le Public a sçu que j'en étois „ l'Auteur?

„ Vous pourriez trouver des personnes à Paris „ qui vous diroient, que j'entendois parler de „ cet Ouvrage, que je le voyois attribuer à M. „ de *Fontenelle*, à M. de *Crouzas*, à M. de *la* „ *Monnoye*, sans que je fisse connoître de qui il „ étoit; quoique rien ne pût flatter davantage un „ jeune homme, dont ce livre étoit un coup „ d'essai, que l'éclaircissement d'une mépriſe qui „ lui faisoit tant d'honneur. On n'a sçu qu'il „ étoit de moi que longtems après que le succès „ de ce Livre avoit excité la curiosité de celui „ qui l'avoit fait. Si un autre que moi en eût „ été l'Auteur, il avoit le tems de se faire con- „ noître. L'applaudissement qu'on donnoit à cet „ Ouvrage y invitoit. Croyez-vous en bonne „ foi qu'un succès aussi heureux eût trouvé un „ Auteur assez indifférent pour souffrir qu'un „ imposteur se le fût attribué; & que l'anecdote „ vous en eût été confiée pour ne la divulguer

„ qu'au bout de trente ans? En vérité cela eſt
„ riſible. Que ſi dans la ſuite je m'en ſuis avoué
„ l'Auteur ſans aucune façon, c'eſt qu'il étoit
„ inutile de le diſſimuler: cela étoit déja trop
„ connu; que d'ailleurs le Livre ne me faiſoit
„ qu'honneur, & que j'ai toujours cru qu'un
„ honnête homme pouvoit bien ne point publier
„ ſon nom en publiant ſes Ouvrages, mais qu'il
„ ne devoit jamais ſe faire une peine de les
„ avouer, parce qu'il n'en faiſoit jamais qu'il dût
„ déſavouer; c'eſt pourquoi je n'ai mis mon nom
„ à aucun de mes Ouvrages, qu'à un ſeul, en-
„ core n'eſt-ce qu'au bas d'une Epître Dédicatoire
„ où j'ai cru qu'il étoit plus reſpectueux de le
„ mettre que de le ſupprimer; c'eſt ainſi d'ailleurs
„ que je n'ai fait nulle difficulté de dire que j'é-
„ tois l'Auteur des Livres que j'ai faits, lorſqu'on
„ me l'a demandé; mais que j'en ai entendu
„ quelquefois parler favorablement à gens qui ne
„ ſavoient pas que j'en étois l'Auteur, ſans leur
„ avoir appris que celui-là-même, devant qui ils
„ en parloient, les avoit écrits.

„ Quand même on ne ſauroit pas auſſi parfaite-
„ ment qu'on le ſait, que j'ai fait le Commen-
„ taire ſur lequel vous donnez de ſi belles inſtruc-
„ tions à vos Journaliſtes, j'oſe aſſurer que nuls
„ de ceux qui le liront & qui ſauront lire, ne
„ croiront votre anecdote vraie. Il n'y a perſonne
„ qui ne ſente qu'un Ouvrage dont le ton très-
„ difficile à ſoutenir eſt néanmoins auſſi égale-
„ ment ſoutenu, où la même ironie, qui com-
„ mence dès le premier mot du titre, continue
„ juſqu'à la fin avec le même ſérieux & le même
„ badinage, ſans aucune diſcordance, ne peut
„ être l'ouvrage de pluſieurs. Il ne faut pas être

„ fort habile pour ſentir que celui qui a fait le
„ Commentaire d'une demi-ſtrophe, eſt le même
„ que celui qui a commenté toute la Chanſon.
„ Quoique votre *Temple du Goût*, ſur-tout, m'ait
„ convaincu que vous aviez ſouvent le goût dé-
„ pravé, je ne puis croire que vous l'ayez au
„ point de méconnoître ce qui eſt l'ouvrage d'un
„ ſeul, d'avec ce qui eſt l'ouvrage de plu-
„ ſieurs. . . . . Comment oſez-vous dire
„ que la *Déification d'Ariſtarchus Maſſo*, eſt une
„ *infame* Brochure? Que ſignifie *infâme*, je vous
„ prie, à l'égard d'une Piéce où on ne prêche
„ aſſurément pas la débauche, & où il ne s'agit de
„ rien qui en approche? La *Déification d'Ariſ-*
„ *tarchus Maſſo* eſt un Ouvrage d'imagination.
„ C'eſt une fiction inventée pour repréſenter les
„ défauts auxquels des Gens de Lettres ſe laiſſent
„ aller. On y voit la préſomption & les extra-
„ vagances, dont l'excès & le ridicule devroient
„ corriger ceux qui prétendent s'élever au deſſus
„ des autres par leur ſavoir, & qui ſe mettent
„ au-deſſous par leur déraiſon . . . . . Quand vous
„ ajoutez qu'elle eſt digne de la plus vile canaille,
„ faites-vous réflexion que vous dites groſſiére-
„ ment une injure à tous ceux qui ne jugeant
„ pas comme vous de cette Déïfication, peuvent
„ trouver du plaiſir à la lire? car les goûts ſont
„ différens. J'ai vu des perſonnes que vous n'oſe-
„ riez aſſurément traiter de *canaille* qu'à quelques
„ lieues de diſtance, qui croyoient qu'il y avoit
„ dans cette piéce autant de gaieté, plus d'art &
„ plus de ſavoir que dans le Commentaire ſur le
„ *Chef-d'Œuvre*, & qu'elle avoit dû coûter beau-
„ coup plus a ſon Auteur....

„ *Vous dites enſuite que cette infame Brochure,*
„ *digne de la plus vile canaille, eſt faite ſans doute*
„ *par un de ces mauvais Français qui vont dans les*
„ *pays étrangers déshonorer les Belles-Lettres & leur*
„ *Patrie.* Ceci me regarde perſonnellement; car
„ vous ſavez très-bien, Monſieur, que je ſuis
„ l'Auteur de la Déïfication. Vous le ſavez, dis-
„ je; & comment avez-vous l'imprudence d'en
„ parler, & d'en parler en des termes qui ſeroient
„ injurieux, s'ils ne venoient pas d'un homme
„ comme vous, & qu'ils ne s'adreſſaſſent pas à
„ un homme comme moi. Ne ſavez-vous pas
„ que celui qui ne peut être injurié ne peut in-
„ jurier perſonne? Cette réflexion devroit vous
„ guérir du plaiſir que vous avez à dire des cho-
„ ſes offenſantes, de même que de celui que vous
„ avez à en inventer. . . . . .

„ Je ne ſuis pas aſſez heureux pour faire hon-
„ neur à ma Patrie, ni aux Belles-Lettres; mais
„ je puis dire que s'il ſuffiſoit de les aimer beau-
„ coup pour leur faire beaucoup d'honneur, per-
„ ſonne aſſurément ne leur en feroit plus que
„ moi. . . . Si les progrès que j'ai fait dans les
„ Sciences ne ſont pas conſidérables, c'eſt faute
„ de talens & non pas faute d'application. En ce-
„ la plus louable, quoique moins heureux, que
„ ceux qui y ſont de grands progrès ſans beau-
„ coup de peine. . . . . Si je ne fais pas honneur
„ à ma Patrie ni aux Lettres, il eſt ſûr que je
„ ne les déshonore pas. Je ne ſuis pas ſorti de
„ France par la crainte que quelque décret m'em-
„ pêchât de me promener aux Thuilleries. . . . . .
„ Je n'ai jamais eu la baſſeſſe de louer les Nations
„ étrangeres aux dépens de la mienne; de prodi-
„ guer à leurs grands hommes des louanges, en

„ déprimant ceux qui font honneur à la France.
„ Je n'ai jamais fait de vers pour m'écrier en les
„ finiſſant:

Dieux, pourquoi mon pays n'eſt-il plus la patrie
Et de la gloire & des talens!

„ . . . . . Ah! M. de *Voltaire*, ſi je voulois
„ faire le portrait *d'un mauvais Français qui déshonore les Lettres & ſa Patrie*, [& en cela d'autant
„ plus coupable qu'il auroit pû leur faire hon-
„ neur,] que cela me ſeroit facile! Je ſçais où en
„ trouver l'original. Vous le connoiſſez, &c."

CHAPITRE VI.

M. VERNET.

CET Auteur, qui profeſſe depuis long-tems la Théologie à Genève, entra en liaiſon avec M. de *Voltaire* dès l'année 1733. Le ton de celui-ci eſt de recevoir toujours bien les nouveaux venus: l'eſpérance de captiver un ſuffrage de plus, de faire adopter ſes idées & de les répandre par le ſecours des autres, rend le premier accueil aſſez honnête. Mais le ſanctuaire de ſon amitié eſt ſemblable à la grotte du lion de la Fable; on ſçait bien comme on y entre, on ne ſçait pas comme on en ſort.

M. *Vernet* eut lieu d'être content du commerce qu'il avoit établi entre cet Ecrivain & lui. On lui répondoit avec politeſſe: „ je vous ſerai encore plus obligé, lui marquoit-on, ſi vous „ voulez bien m'écrire quelquefois; vous m'avez „ fait aimer votre perſonne & vos Lettres." 14 „ *Septembre* 1733.

Ce commerce fut interrompu pendant près de dix ans; il recommença en 1744 pour ſouffrir encore une interruption de quelques années. Au mois de Mai 1755, M. de *Voltaire* alla fixer ſon ſéjour aux portes de Genève, près d'une maiſon de Campagne de M. *Vernet*. L'amitié qui régnoit entre eux ſe reſſerra, par la facilité qu'ils avoient de ſe voir l'un & l'autre. Cette amitié dureroit encore, ſi M. de *Voltaire* n'eût fait un crime à ſon ami d'avoir de la religion, & de n'être pas de ſon avis dans les converſations qu'ils avoient en-

ſemble à ce ſujet. Le Profeſſeur de Théologie qui s'étoit promis peut-être de ramener a la vérité le Philoſophe des *Délices*, ſe vit, avec peine, privé du ſuccès qu'il avoit eſperé. Convaincu par ſon expérience que toutes ſes tentatives ſeroient inutiles, il exigea de ſon ami qu'il s'interdiroit déſormais dans ſes entretiens avec lui, toute eſpece de railleric ſur la Religion; & voyant qu'il continuoit toujours à la combattre, quoiqu'il eût promis de ne la plus mêler dans ſes diſcours, dès 1757 il prit le parti de ceſſer (*a*) de le voir. Alors rendu en quelque ſorte à lui-même, & diſpenſé des ménagemens que la ſociété impoſe, M. *Vernet* ne ſe fit point de ſcrupule de relever les erreurs dans leſquelles l'Auteur de l'*Eſſai ſur l'Hiſtoire Univerſelle* étoit tombé ſur l'article de *Calvin* & de la ville de *Genève*. L'Hiſtorien avoit pouſſé les choſes trop loin, & le Profeſſeur Proteſtant crut ſe devoir à lui-même de défendre ſa Secte & ſa Patrie. Il adreſſa, pour cet effet, à M. *Formey*, une Lettre qu'il le prioit d'inſérer dans ſa *Bibliothéque Germanique*.

M. de *Voltaire* en fut inſtruit; & comme il ne manque jamais de tournures contre ceux qui l'attaquent, ſans répondre directement aux fautes & aux injuſtices qu'on lui reprochoit, il ſe borna, pour faire diverſion, à blâmer M. *Vernet* d'avoir critiqué un Ouvrage, dont il avoit, diſoit-il, ſollicité la gloire d'être l'Editeur. Celui-ci ſe recria contre l'imputation. Il déclara nettement qu'il n'avoit jamais penſé à *ſolliciter* une pareille commiſſion; que ſi M. de *Voltaire* avoit voulu ſe contenir dans les bornes de la circonſpection

(*a*) *Opitulandum amicis, ſed uſque ad aras.* Propert.

qu'on lui avoit si fort recommandée, il n'auroit jamais pris la plume contre lui; il ajouta de plus, qu'il étoit prêt à garder le silence, si M. de *Voltaire* vouloit retracter ou corriger ce qui blessoit les Genevois dans le Chapitre *Genève & Calvin*, de son *Essai sur l'Histoire Universelle;* il convint, à la vérité, qu'il avoit *consenti*, quelques années auparavant, à être (*a*) l'Editeur de cet Ouvrage; mais il n'étoit pas alors tel qu'on venoit de le publier; & il permit à M. de *Voltaire* de produire ses Lettres, bien assuré qu'elles ne contenoient rien qui pût tourner contre lui.

Malgré cela, il parut un Libelle dans lequel M. *Vernet* étoit fort maltraité. On y avançoit des faits défigurés, tels que celui qu'on vient d'exposer, & un grand nombre d'autres inventés pour donner atteinte à sa réputation. Le Professeur n'eut pas de peine à se justifier de ces imputations. Il le fit dans une *Lettre* adressée au premier Magistrat de la République de Genève. Il y poussa l'honnêteté jusqu'à feindre d'ignorer d'où étoit parti le coup qu'on lui avoit porté. M. de *Voltaire* toutefois ne put se résoudre à renoncer aux hostilités.

(*a*) Vers l'an 1753, on fit à Genève une Edition de l'*Essai sur l'Histoire Universelle*, en 2 vol. *in*-12. M. de *Voltaire* en ayant été instruit, pria M. *Vernet* de vouloir bien présider à cette Edition, & de rectifier les fautes qui s'étoient glissées dans la précédente. M. *Vernet* voulut bien se charger de ce travail, parce que, comme il le dit lui-même dans son *Mémoire adressé au premier Syndic en 1766:* „ L'Ouvrage ne rouloit que „ sur six Siécles du moyen âge, où rien ne blessoit ni le Chris- „ tianisme ni la Réformation: au lieu que dans la derniére „ Edition augmentée d'un triple, on a ajouté à la tête & à la „ queue quantité de choses répréhensibles & injurieuses, soit „ au Christianisme, soit à nos Réformateurs. Quoique l'Ou- „ vrage porte le même titre, ce sont réellement deux Ouvrages „ qui n'ont de conformité que dans la partie du milieu."

M. *Vernet* publia, en 1766, un Ouvrage en deux volumes, qui a pour titre: *Lettres critiques d'un Voyageur Anglois.* Ces Lettres ſont pleines de zele, de décence & de raiſon: on y défend la Religion contre les nouveaux Philoſophes, & l'on y refute l'article *Genève* de l'Encyclopédie.

A peine cet Ouvrage eut-il vu le jour, que M. de *Voltaire* répandit dans Genève un nouveau Libelle intitulé: *Lettre curieuſe de M. Robert Covelle, célébre Citoyen de Genève, à la louange de M. Vernet, Profeſſeur en Théologie dans la dite ville.* Cette Lettre a 14 pages *in* 8°. d'impreſſion: on s'y permet le badinage, la plaiſanterie, le menſonge; c'eſt-à-dire qu'elle eſt dans ce ſtyle ſi familier depuis long-tems à M. de *Voltaire*, pour faire oublier l'état de la queſtion & donner du ridicule à ſes ennemis. Ce Libelle fut bien-tôt ſuivi d'une petite piéce de Poëſie intitulée: *Eloge de l'Hypocriſie, dédié à M. Vernet*, où il fait le portrait le plus odieux de ce Genevois. Nous ne citerons aucun trait de ces deux Libelles: il eſt aiſé d'imaginer que c'eſt preſque toujours la même tournure, les mêmes épithetes, les mêmes ſarcaſmes, les mêmes calomnies. Nous nous contenterons de rapporter quelques morceaux de la (*a*) réponſe de M. *Vernet* à la prétendue *Lettre de Robert Covelle.* Ils ſuffiront pour faire connoître que M. de *Voltaire* a toujours cédé à ſes Antagoniſtes les honneurs & l'avantage de l'honnêteté.

(*a*) Cette Réponſe, imprimée en 1766, a pour titre: *Mémoire préſenté à M. le premier Syndic, par Jacob Vernet, Paſteur & Profeſſeur en Théologie à Genève, ſur un Libelle qui le concerne.* Ce Mémoire a 63 pages d'impreſſion.

„ Il eſt dit, page 11 du Libelle, que mon *dé-*
„ *chaînement vient du petit dépit de n'avoir pu obtenir*
„ *de M. de* Voltaire *d'être ſon Editeur & ſon Correc-*
„ *teur d'Imprimerie.* Là où il n'y a point de *de-*
„ *mande*, il n'y a point de *refus*. . . . . M. de
„ *Voltaire* ne m'a certainement pas refuſé d'être
„ l'*Editeur* & l'Inſpecteur de l'édition de *Philibert*;
„ car il prouve lui-même que je l'ai été, & je
„ prouve qu'il l'a déſiré & m'en a remercié.....
„ Quant au métier de *Correcteur d'Imprimerie*, il
„ eſt aſſurément fort honnête; mais M. de *Voltai-*
„ *re* ſait bien que ce n'eſt pas le mien. . . . . J'ai
„ bien pris quelquefois la liberté de *corriger* ſes
„ penſées & de redreſſer ſes erreurs; c'eſt l'uni-
„ que maniére dont je puiſſe être ſon Correc-
„ teur. Peut-être lui rendrai-je encore le même
„ ſervice.

„ Quand je relis ſes Lettres, & que je me rap-
„ pelle les ſentimens qu'il me témoignoit autre-
„ fois, j'apprends le cas qu'on doit faire de ſes
„ louanges comme de ſes ſatyres. Puiſqu'il eſt
„ auſſi prodigue des unes que des autres, on doit
„ auſſi peu ſe glorifier des unes, qu'être piqué
„ des autres. Ce n'eſt pourtant pas moi qui ai
„ changé d'état ni de caractére. La variation
„ vient de lui. Il a changé de rôle dans ſes écrits,
„ en ne reſpectant plus ce que tout le monde doit
„ reſpecter. Il a bien fallu que je tinſſe auſſi un
„ autre langage, non ſur ſa perſonne & ſes talens,
„ à qui j'ai toujours rendu juſtice; mais ſur l'a-
„ bus qu'il eſt venu faire ici de nos preſſes . . . .
„ Il n'a pas dû compter que lorſqu'il s'émancipe-
„ roit dans ſes Livres, il trouveroit en moi l'in-
„ dulgence d'un Prévaricateur.

„ En

» En effet, dès que j'appris, au mois de Fé-
» vrier 1755, qu'il alloit s'approcher de nous, je
» lui envoyai au Château de Prangin, où il pas-
» soit l'hiver, mon *Traité de la vérité de la Reli-*
» *gion Chrétienne*, pour tâcher de lui donner des
» idées saines du Christianisme ; & je pris la li-
» berté d'y joindre une Lettre raisonnée pour
» l'engager à garder sur ces matiéres une sage cir-
» conspection, tant dans ses discours que dans ses
» Ecrits, s'il vouloit être vu de bon œil de tout
» le monde.

» Il me répondit, *que ce que j'écrivois sur la Reli-*
» *gion étoit fort raisonnable, qu'il adoroit la Religion,*
» *qu'il détestoit seulement l'intolérance & le fanatisme;*
» *qu'il respectoit nos Loix religieuses; qu'il aimoit &*
» *respectoit notre République ; qu'il étoit trop vieux,*
» *trop malade & un peu trop severe pour les jeunes*
» *gens. Vous me ferez plaisir*, ajoutoit-il, *de com-*
» *muniquer à vos amis les sentimens qui m'attachent*
» *tendrement à vous.*

» Son premier langage, en arrivant ici, fut as-
» sorti à ce qu'il m'avoit écrit. *Il ne cherchoit*,
» disoit-il, *que le repos; il avoit besoin de s'appro-*
» *cher d'un grand Médecin. M. Tronchin devoit*
» *prendre soin de son corps, & moi de son ame.*

» . . . . Quand je vis qu'il manquoit à ses en-
» gagemens, je compris dès la fin de l'an 1756,
» que la bienséance ne me permettoit plus d'aller
» chez lui, & que mon devoir m'appelloit à lui
» résister. Il essaya de m'en détourner..... Je ré-
» pondis d'un ton ferme; j'allai mon chemin, &
» je commençai par donner une Lettre sur le cha-
» pitre intitulé, *Genève & Calvin*, où, sans sortir

„ des bornes d'une honnête critique, je prouvai
„ que ce chapitre eſt plein d'erreurs. . . . . .
„ Quelques perſonnes jugeront peut-être qu'a-
„ près les liaiſons que j'avois eues avec lui, j'au-
„ rois dû laiſſer à d'autres le ſoin de le contredi-
„ re. Sans doute pluſieurs de mes Collegues pou-
„ voient s'en acquitter mieux que moi; mais on
„ me faiſoit généralement l'honneur de jetter les
„ yeux ſur moi, moins à cauſe de la place que
„ j'occupe, qu'à cauſe de mes précédens Ouvra-
„ ges, tous deſtinés à la défenſe de la Religion.
„ L'on ſavoit auſſi que mon long ſéjour à Paris
„ m'avoit aſſez fait connoître le tour d'eſprit de
„ ces Philoſophiſtes. Et le motif de mes ancien-
„ nes liaiſons avec M. de *Voltaire*, loin de de-
„ voir m'arrêter, m'impoſoit à cet égard une obli-
„ gation particuliére. Plus il m'avoit prodigué de
„ careſſes, plus il m'importoit de montrer que ſes
„ careſſes ne m'avoient pas ſéduit. . . . . J'ai
„ découvert les légéretés de quelques Encyclopé-
„ diſtes; j'ai dévoilé leurs ruſes, en m'en tenant
„ toujours à combattre l'écrit ſans toucher à l'É-
„ crivain. Je me ſuis appuyé de raiſons & de
„ faits. Je crois avoir dit des choſes vraies, for-
„ tes & utiles, aſſorties au tems où nous ſommes,
„ & bien convenables à l'état préſent de notre
„ Egliſe & même de toute la Chrétienté. M. de
„ *Voltaire* en peut juger comme il lui plaira, qu'il
„ diſe que *c'eſt un fatras, un tas d'inutilités, un vo-*
„ *lume d'injures contre des perſonnes eſtimables de qui*
„ *je ne devrois pas oſer parler* . . . On ne s'y mé-
„ prendra pas; c'eſt de la colére & non du
„ mépris.
„ Il aſſure qu'il n'a *jamais attaqué perſonne.* Je
„ voudrois bien, pour ſon honneur, que perſon-

„ ne ne s'en plaignît. Il m'avertit en même tems „ *qu'il eſt dangereux quand on l'attaque.* Je le crois „ d'autant mieux, que je crois qu'il eſt dangereux „ lors-même qu'on ne l'attaque pas.

„ J'ai bien cru que mon Livre lui déplairoit: il „ contient des vérités & des réflexions qui ne ſont „ ni honorables ni agréables pour nos modernes „ Philoſophes, & qui par conſéquent ne pou- „ voient que déplaire à leur Coriphée; je pou- „ vois donc m'attendre à une Critique peut-être „ piquante, mais du moins raiſonnée. Mais qu'un „ homme de la réputation de M. de *Voltaire* em- „ ploye contre moi des invectives & des turlupi- „ nades ſi indécentes; qu'il compoſe un vrai Li- „ belle diffamatoire, où il oſe attaquer ma probi- „ té, & faire un uſage auſſi malin qu'abſurde de „ quelques-unes de mes Lettres; où il cherche „ même artificieuſement à me ſuſciter diverſes ſor- „ tes d'ennemis, &c. c'eſt, je l'avoue, un degré „ d'abaiſſement où je ne l'attendois pas; quoiqu'à „ dire vrai, on peut tout attendre de lui, après „ la maniére dont il a déchiré depuis peu M. *Needham*, homme auſſi eſtimable par ſon bon caractére, que par ſon ſavoir. Cela vérifie une re- „ marque du *Spectateur Anglais*, qui eſt, que par „ une longue habitude de profanation, le ſens „ moral s'émouſſe, le génie même s'abâtardit."

Dans *la Guerre de Genève*, M. de *Voltaire* n'a point oublié M. *Vernet*. On en jugera par les vers ſuivans, auxquels il eſt inutile de joindre aucune réflexion:

Du noir Sénat le grave Directeur,
Eſt *Jean Vernet* de maint volume Auteur;
Le vieux *Vernet* ignoré du Lecteur,

Mais trop connu des malheureux Libraires!
Dans ſa jeuneſſe il a lu les Saints Peres,
Se croit ſavant, affecte un air dévôt,
Broun (*a*) eſt moins ſat, & *Nedham* eſt moins ſot, &c.

„ (*a*) *Broun*, Prédicant Eccſſais, qui a écrit des ſottiſes „ avec des injures, de Compagnie avec *Vernet*. Ce Prédi- „ cant Ecoſſais venoit ſouvent manger chez l'Auteur ſans être „ prié, & c'eſt ainſi qu'il témoigna ſa reconnoiſſance. *Ned-* „ *ham* eſt un Jéſuite Irlandois, imbécille, qui a cru faire des „ anguilles avec de la farine. On a donné quelque tems dans „ ſa chimere : & quelques Philoſophes ont bâti un ſiſtême „ ſur cette prétendue expérience auſſi fauſſe que ridicule ". Il eſt, je penſe, inutile d'avertir que cette Note eſt de M. de *Voltaire* : quel autre Ecrivain oſeroit en faire de pareilles ?

CHAPITRE VII.

M. LE FRANC DE POMPIGNAN.

S'ATTENDROIT-ON qu'un homme en place, connu par ſes talens & par le bon uſage qu'il en fait, ſe fût attiré la haine d'un autre homme qui s'annonce pour le Zélateur de l'humanité ? S'attendroit-on que cette haine ſe ſervît des plus miſérables reſſources pour jetter de l'opprobre & du ridicule ſur un Adverſaire irréprochable ?

A en juger par la maniére dont M. de *Voltaire* traite M. de *Pompignan*, pour s'être élevé contre les excès de la fauſſe Philoſophie, & en avoir fait connoître les travers, dans ſon Diſcours de Réception à l'Académie Françoiſe, ne croiroit-on pas qu'il ſuffit d'être bon Citoyen & ſage Littérateur, pour s'attirer une nuée d'injures de la part du prétendu Héros de la Littérature ? Telle a été cependant l'origine des turlupinades dont M. de *Voltaire* a accablé un des hommes de Lettres les plus reſpectables. Ne prendroit-on pas ce même homme de Lettres pour un fou, pour un extravagant, ſi on s'en rapportoit aux Libelles de ſon ennemi. On a ri des *Quand*, des *Si*, des *Pourquoi*; &c. mais l'indignation de toute ame honnête, n'en a pas moins été émue par l'acharnement & l'indécence qui s'y font ſentir. C'eſt ainſi que l'*Aretin* des Alpes préfere le ſuccès paſſager de ſes bouffonneries aux droits de la juſtice, de ſa propre réputation & le plus ſouvent de ſon eſprit. Voici comment il veut s'égayer aux dépens de cet Auteur, ou plutôt à ſes propres dépens.

„ (*a*) Les parens de M. le *Franc de Pompignan* „ qui demeuroit pour-lors à Paris, lui députerent „ en poſte un Avocat de Montauban, & lui en- „ joignirent de s'informer exactement de ſa ſante, „ & d'en faire un rapport juridique. Le dit A- „ vocat, accompagné d'un temoin irréprochable, „ alla à Paris & ſe tranſporta chez le malade: il „ le trouva debout à la verité, mais les yeux un „ peu égarés & le pouls élevé. Le patient cria „ d'abord devant les deux Deputés, *Jeovah*, *Ju-* „ *piter*, *Seigneur!*

„ Je ne ſuis qu'un Avocat, répondit le Voya- „ geur; je ne m'appelle point *Jeovah*. Avez-vous „ vu le Roi? dit le malade. Non, Monſieur, je „ viens vous voir. Allez dire au Roi de ma part, „ reprit le ſieur Malade, qu'il reliſe mon Mémoi- „ re, & portez-lui le catalogue de ma Bibliothé- „ que. L'Avocat lui (*b*) conſeilla de manger de „ bons potages, de ſe baigner & de ſe coucher de „ bonne heure. A ces mots le Patient eut des „ convulſions, & dans l'accès il s'écria:

(*c*) Créateur de tous les Etres,
Dans ton amour paternel,
Pour nous former tu pénetres
Dans l'ombre du ſein maternel.

„ Eh! Monſieur, dit l'Avocat, pourquoi me ci- „ tez-vous ces deteſtables vers, quand je vous

(*a*) Cette gentillesse se trouve dans la troiſiéme Partie des *Nouveaux Mélanges*, pag. 20, ſous le titre d'*Extrait des Nouvelles à la main de la ville de Montauban, en Quercy, ce premier Juillet 1760.*

(*b*) M. de *Voltaire* ſe plaît à conſeiller aux autres, ce qui ne convient qu'à lui-même. C'eſt bien ici le cas de lui dire: *Medice, cura te ipſum.*

(*c*) *Poëſies ſacrées*, page 61.

» parle raiſon? Le malade écuma à ce propos, &
» grinçant les dents, il dit:

(a) Le cruel *Amalec* tombe
Sous le fer de *Joſué*;
L'orgueilleux *Fabin* ſuccombe
Sous le fer d'*Abinoé*;
Iſſacar a pris les armes,
Zabulon court aux allarmes.

» L'Avocat verſa des larmes en voyant l'état la-
» mentable du patient. Il retourna à Montau-
» ban; & la famille étant certaine que le malade
» étoit *mentis non compos*, fit interdire le ſieur le
» Franc de Pompignan juſqu'a ce qu'un bon ré-
» gime pût rétablir la ſante d'icelui."

Pour vous, Monſieur de *Voltaire*, on n'a pas beſoin de vous envoyer des Députés pour s'informer de l'état de votre bon ſens: vous nous en dépêchez continuellement qui atteſtent ce qu'on en doit penſer. Le Notaire *Raſſo* lui-même, dépoſitaire de vos dernieres volontés (b), dépoſitaire de votre profeſſion de foi, de vos abjurations, de vos proteſtations, dépoſitaire de vos indulgences & pardons, le tout accompagné d'atteſtations, a bien de la peine à être cru malgré les témoignages dont ſes (c) actes ſont munis. Le Public eſt accoutumé à voir périr ces lueurs de raiſon & de repentir auſſi-tôt que la fiévre vous quitte, & par

(a) Ibid. pag. 87.

(b) Qui n'ont pas certainement été les derniéres, comme on le verra quand on ſçaura quelles étoient ces volontés.

(c) Ces Actes dreſſés par M. *Raſſo*, Notaire Royal au Pays de Gex, ſont très-curieux. On les trouvera dans le dernier Chapitre de notre Ouvrage.

malheur la fiévre ne vous quitte que pour vous reprendre.

Que diriez-vous si nous répondions à l'extrait des Nouvelles à la main de la ville de Montauban, en Quercy, par un autre *Extrait des Nouvelles de Ferney, dans le pays de Gex* ? Le voici. Osez après cela faire le plaisant sur les autres.

„ Les Savans de France justement allarmés du tort que M. de *Voltaire* faisoit à l'érudition par ses bévues, ses anachronismes, ses fausses citations, ses fausses interprétations, comme il appert par plusieurs de ses Ouvrages & notamment par sa *Philosophie de l'Histoire*, s'assemblerent à Paris pour trouver moyen de remédier à ce désordre. La matiére mise en délibération, ils convinrent qu'on lui députeroit en poste un d'entr'eux pour l'interroger juridiquement, & juger s'il avoit les qualités nécessaires pour former un bon Historien, mais principalement pour s'éclaircir s'il savoit le Grec. M. *Larcher* fut choisi pour cette importante commission. Il part accompagné d'un témoin irréprochable, arrive dans le pays de Gex, & se transporte au domicile du sieur de *Voltaire*. Il le trouve occupé au Grec, à la vérité, mais à du Grec à côté duquel étoit une mauvaise traduction; il lisoit les anciens Auteurs, mais c'étoit dans des extraits infideles qu'on lui avoit fourni des pays étrangers. Vous venez sans doute, Messieurs, dit-il aux deux Députés, pour rendre hommage à mes lumiéres & à mes talens; est-ce par hazard de la part de quelque Puissance que vous venez? C'est de la part du Monde savant, répond M. *Larcher*. L'hommage du Monde savant vaut bien celui d'un Prince, reprit modestement M. de *Voltaire*. Oui, sans doute, continue

le Député; mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit. Le Monde ſavant, ajoute-t-il, eſt fort étonné que vous uſurpiez ſur ſes droits, ſans que vous ayez les connoiſſances requiſes. Vous parlez des Ecrivains Grecs que vous n'entendez pas; vous employez le mot barbare de *Baſiloi* qui n'eſt point Grec, au lieu de *Baſileis*; vous vous ſervez du mot de *Deſpotes* ſans en ſavoir la ſignification; vous avez ſouvent le mot de *Demiourgos* à la bouche, & vous ignorez ce qu'il veut dire; vous prenez le nom de *Dynaſtie* pour celui d'une Province ou Contrée; vous appellez les Prêtres Egyptiens des *Bouteilles*; car c'eſt ce que ſignifie le mot *choas* que vous leur appliquez; vous faites paſſer à *Hercule* le détroit de Calpé & d'Abila dans ſon gobelet, au lieu de dire qu'il le paſſa dans un navire appellé *Scyphus*; enfin vous êtes véhementement ſoupçonné par pluſieurs de vos citations, de ne pas entendre ce dont vous voulez parler.

Le Savant du pays de Gex étonné, ſe mit auſſitôt à crier: *Je ſuis Seigneur de Ferney, Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, & Membre de cent Académies.* Ce n'eſt pas ce dont il eſt queſtion, reprit M. *Larcher*: nous parlons de Grec. Alors l'Interrogé entra en fureur, & ſe met à crier: *Cuiſtre, Fauſſaire* (*a*), *Paillard.* Ce n'eſt pas du méchant Français, c'eſt du Grec qu'on vous demande. L'Interrogé répond: *Bouc, Craſſeux, Sodomite.* Ceci eſt encore du Français & non du Grec, ajouta le Député; mais puiſque vous ne voulez pas répondre ſur le Grec, voyons

(*a*) Telles ſont les graves raiſons que M. de *Voltaire* apporte contre les ſavantes réfutations de M. *Larcher*; tout ce qui eſt en italique eſt exactement de lui.

ſur les Auteurs. Pourquoi vous êtes-vous aviſé de dire que *Ninive* n'étoit éloignée de *Babylone* que de quarante lieues, tandis qu'il y en avoit cent de diſtance de l'une à l'autre? Pourquoi faites vous de 180 ſtades, huit de nos grandes lieues, tandis que 180 ſtades ne ſont qu'environ trois & demi de nos petites lieues? Pourquoi établiſſez-vous des Temples à *Eleuſine*, où il n'y en eut jamais? Pourquoi faites-vous d'*Eleuſine* une Divinité particuliere, tandis qu'*Eleuſine* n'eſt qu'un ſur-nom de *Cérès*? Pourquoi faites-vous flageller par des Prêtres d'*Eleuſine*, les Pénitens & les Initiés, tandis qu'il ne s'agit dans le paſſage de *Pauſanias*, que vous avez cité pour preuve, que de petites baguettes avec leſquelles les Prêtres frappoient dans les cérémonies, non les Initiés & les Pénitens, mais les Images des Dieux des Enfers, parce que ces Dieux retenoient *Proſerpine*? Le Grec moderne eſt interdit par toutes ces queſtions; ſes accès le reprennent, & ſe met à crier dans ſon délire: *Janſéniſte qu'on a vu donner des ſcènes au cimetière de Saint Medard, vil & ancien Répétiteur du Collège Mazarin....* Je le vois bien, dit M. *Larcher* à ſon Compagnon, l'étude du Grec vient de renverſer dès le commencement la cervelle à ce pauvre homme. Il dit que j'ai donné des ſcènes au cimetière de Saint Medard, moi qui ſuis né en 1726, & les convulſions en 1729; il me fait Répétiteur au College Mazarin, moi dont la fortune a permis que j'euſſe un Répétiteur. Ne nous en étonnons pas; c'eſt ainſi qu'il renverſe tous les faits, qu'il les ſuppoſe, qu'il les défigure. Voilà où l'ont conduit ſes lectures d'*Hérodote*, ſa rage pour le *Sanchoniaton* forgé par *Porphyre*, ſa fureur de vouloir ſe perdre dans l'antiquité pour perdre enſuite le ſiécle préſent dans ſes rêveries.

Pendant qu'il parloit ainſi, le Philoſophe hiſtorien étoit tombé en foibleſſe, ſes petits yeux de feu s'étoient fermés, & ſa grande bouche reſtoit ouverte. Les Députés ſe retirerent, & le laiſſerent dans cet état, en prenant la précaution d'avertir qu'on allât lui jetter de l'eau ſur la tête, & lui faire prendre de l'ellebore pour purger ſon cerveau. Ils retournerent à Paris faire leur rapport juridique, & le Monde ſavant convaincu que M. de *Voltaire* étoit *mentis & græcæ linguæ non compos*, il fut délibéré, d'une voix unanime, de lui envoyer un Rudiment Grec, un Répétiteur du College Mazarin, & un *Prêtre d'Eleuſine* pour le *feſſer*, d'après ſon ſyſtême, en qualité de *Pénitent* ou d'*Initié*. En attendant, ordre à lui de n'écrire que très peu en Français, & défenſe de parler jamais de Grec."

Après le ridicule, M. de *Voltaire* a recours à l'odieux.

Qu'as-tu, petit Bourgeois d'une petite Ville?
Quel accident étrange en allumant ta bile,
A ſur ton large front répandu la rougeur?
D'où vient que tes gros yeux pétillent de fureur?
Réponds-moi . . . . . , *La vanité.*

Que de folies! que de puérilités! Je dis d'abord que de folies! Eſt-ce à *François-Marie Arouet* à traiter de Bourgeois un homme dont on connoit l'origine auſſi-bien que la ſienne? Eſt-ce à un Philoſophe à faire une injure de la naiſſance, ſurtout en employant le menſonge? M. de *Pompignan* n'a pas eu beſoin d'acheter des Terres en Suiſſe pour être Seigneur de Paroiſſe: & le Seigneur *Voltaire* a beſoin de répéter ſans ceſſe qu'il eſt *Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi*, *ancien*

Chambellan du Roi de Pruſſe, *Baron de Ferney*, *Seigneur de Tournay*, pour être quelque choſe dans la Société ; il a beſoin de parler ſouvent de ſes Vaſſaux qu'il nourrit, pour étouffer les cris des Libraires qu'il a ruinés; il a beſoin de parler de l'Egliſe de campagne qu'il a fait bâtir, pour adoucir l'indignation de l'Egliſe univerſelle qu'il déchire ; il a beſoin enfin d'annoncer à grand bruit tout ce qu'il fait, pour faire oublier tout ce qu'il écrit.

Je dis enſuite, que de puérilités! s'attacher à des bagatelles ou recourir au *large front*, aux *gros yeux* pour remplir des vers ſatyriques ; c'eſt annoncer un eſprit qui ſe place, ſans s'en appercevoir, au deſſous des petiteſſes qui le mettent en fermentation. Autre miſere:

(*a*) *Le Franc de Pompignan*, par ſes divins Ecrits,
Plus que *Paliſſot* même occupe nos eſprits.
Nous quittons & la Foire & l'Opéra-comique,
Pour juger de *le Franc* le ſtyle académique.
Le Franc de Pompignan dit à tout l'Univers
Que le Roi lit ſa proſe, & même encor ſes vers.
. . . . . .
Car chacun vend ſa drogue & croit ſur ſon pallier,
Fixer, comme *le Franc*, les yeux du monde entier.

Eſt-ce ainſi que l'Aigle prétendu de la Poëſie Françaiſe ne rougit pas de becqueter plus foiblement qu'un Roitelet!

Enfin, voici ce que le *Pauvre Diable* ajoute encore pour ſa conſolation:

(*b*) Manquant de tout, dans mon chagrin poignant;
J'allai trouver *le Franc de Pompignan*,

(*a*) *Le Ruſſe à Paris.*
(*b*) *Le Pauvre Diable.*

Ainſi que moi natif de Montauban,
Lequel jadis a brodé quelque phraſe,
Sur la *Didon* qui fut de *Métaſtaſe*.

Le Pauvre Diable! il ſuffiſoit d'avoir débité de tels vers pour mériter ce nom.

Il faut être pire pour oſer accuſer, dans un autre endroit, à la face de toute la France, un Magiſtrat connu & eſtimé, d'avoir été privé ſix mois de ſa Charge, pour une imprudence déſavouée, & ſur laquelle il avoit fait d'amples réparations à la Religion & à la vérité. C'eſt ainſi que s'explique l'Auteur des *Quand:* „ Quand on a „ traduit & outré même la priere du Déiſte, „ compoſée par *Pope*; quand on a été privé ſix „ mois entiers de ſa Charge en Province pour „ avoir traduit & envenimé cette formule du „ Déiſme; quand enfin on a été redevable à des „ Philoſophes de la jouiſſance de ſa Charge, c'eſt „ manquer à la fois à la reconnoiſſance, à la vé„ rité, à la juſtice, que d'accuſer les Philoſophes „ d'impiété, & c'eſt inſulter à toutes les bien„ ſéances de ſe donner les airs de parler de Reli„ gion dans un diſcours public, devant une Aca„ démie qui a pour maxime & pour loi de n'en „ jamais parler dans ſes Aſſemblées."

M. de *Pompignan* répondit dans le tems à ces accuſations. Voici quelques extraits de ſa réponſe:

„ Il y a vingt-deux ans [à préſent trente-deux] „ que je traduiſis en Français la Priere univerſelle „ de *Pope*. J'avois appris, depuis quelque tems „ la langue Angloiſe, & je vivois beaucoup avec „ pluſieurs Anglois, Gens de Lettres & de mes „ amis, que leur goût pour nos Provinces méri-

„ dionales, avoit attirés à Montauban, où je
„ remplissois alors une Charge d'Avocat Général
„ à la Cour des Aydes.

„ Cette Traduction fut un jeu de Société. J'a-
„ vois soutenu que je ferois une Traduction
„ exacte & fidele de la Priere universelle, ...
„ en suivant pas à pas les quatrains de l'original,
„ & sans y employer un seul vers de plus. J'en
„ vins à bout au gré de mes Anglois. Je leur
„ en donnai une copie, & ils l'emporterent à
„ Londres.

„ Au bout de deux ans ou environ, je reçus
„ une Lettre de M. le Chancelier d'*Agueſſeau*,
„ accompagnée d'un exemplaire de ma Traduc-
„ tion, imprimé *in* 4°. à Londres, chez les freres
„ *Vaillant*. Ce fut le premier avis que j'eus de
„ la publication de ce Poëme. Le Chef de la
„ Justice me faisoit des reproches très-vifs d'avoir
„ traduit cet Ouvrage. Mes sentimens sur la Re-
„ ligion, qui n'ont varié dans aucun tems de
„ ma vie, me firent abandonner sans peine tout
„ ce que j'eusse pu alléguer pour justifier *Pope* à
„ certains égards. . . . . D'ailleurs, les motifs qui
„ m'avoient fait traduire la Priere universelle,
„ étoient si simples, si innocens, que je ne pou-
„ vois m'avouer coupable pour avoir composé
„ cette version. J'exposai naïvement à M. le
„ Chancelier ce qui s'étoit passé. Ce grand Ma-
„ gistrat en fut si satisfait, qu'il m'écrivit une se-
„ conde Lettre remplie de politesse & de bonté,
„ &c. Ainsi finit cette affaire, aussi agréable pour
„ moi dans le dénouement, qu'elle m'avoit paru
„ affligeante dans le début."

M. de *Pompignan*, après avoir fait voir qu'il ne fut point privé de sa Charge d'Avocat Général

qu'il exerçoit lorsque M. d'*Aguesseau* lui écrivit, ni de celle de Premier Président de la même Cour, qu'il obtint après la mort de son pere & de son oncle qui l'avoient successivement occupée, continue de cette sorte: „ Voilà comme on „ ose blesser la vérité dans les choses capitales, „ attaquer ma réputation, calomnier le Chef „ d'une Compagnie souveraine: étrange satisfac- „ tion d'un méchant homme, qui après avoir „ exhalé tout ce que l'envie & l'imposture ont „ de plus noir, ne se décrote à de justes châti- „ mens qu'à la faveur des ténebres dont il est en- „ vironné! Mais par où & comment me suis-je „ attiré l'insulte violente qu'on me fait? Quel „ Savant, quel Homme de Lettres ai-je offensé „ dans mes Ecrits? . . . . . C'est mon Discours à „ l'Academie Française qui m'a valu ce tissu de „ calomnies & ce debordement d'injures. On me „ fait un crime d'avoir élevé ma voix pour la „ Religion dans une Compagnie Littéraire. Des „ Catholiques seroient-ils plus gênés sur ce point „ que les Protestans? Le premier reglement de la „ Société Royale de Berlin portoit qu'une de ses „ Classes devoit s'appliquer *à l'étude de la Religion, & à la conversion des Infideles.* . . . . . Mais où „ l'Anonyme a t il appris qu'il soit défendu de „ parler de Religion dans l'Académie Française? „ Il n'est pas permis, sans doute, & il ne seroit „ pas convenable d'y discuter des matieres Théo- „ logiques. Les matieres d'Etat n'y doivent pas „ être traitées non plus. S'ensuit-il de-là que dans „ l'éloge d'un Ministre ou d'un Négociateur, ce „ fut manquer au Gouvernement que de louer „ & de circonstancier des operations déja consom- „ mées, des négociations finies, des traités exé-

„ cutés & publics? Enfin, où l'Anonyme a-t-il
„ trouvé que venger la Religion contre les Eſprits
„ Forts, ce fût traiter des matiéres de Religion?
„ Cette derniére expreſſion ſignifie les diſcuſſions
„ Dogmatiques, les Diſputes de l'Ecole, les con-
„ troverſes entre les Théologiens de même Com-
„ munion ou de Communion différente, & j'a-
„ voue que rien de tout cela ne peut être, dans
„ quelque occaſion que ce ſoit, du reſſort d'un
„ diſcours Académique: auſſi ne ſuis-je pas tombé
„ dans cet inconvénient. . . . . Du reſte, je n'ai
„ point déféré au Trône ni à l'Académie les In-
„ crédules & les Eſprits Forts. Je ne ſuis l'enne-
„ mi de perſonne; je ferois du bien à ceux-mêmes
„ qui me font du mal, & je hais autant la perſé-
„ cution & le trouble, que j'aime la ſoumiſſion
„ & la paix."

Après cela, n'eſt-on pas en droit de faire des *Quand* contre l'Auteur des *Quand;* & ne peut-on pas lui dire? „ Quand pour décrier ſes ennemis
„ on a recours au menſonge & à l'impoſture;
„ quand on invente des faits & qu'on envenime
„ ceux qu'il eût été plus facile d'excuſer; quand
„ on a produit ſoi-même tant d'impiétés auſſi
„ claires, & qu'on oſe en reprocher d'auſſi déſa-
„ vouées; quand on ſe montre auſſi peu Philo-
„ ſophe en prétendant venger la Philoſophie, n'eſt-
„ ce pas manquer de pudeur, de bonne foi, de
„ raiſon, d'adreſſe; & ne ſeroit-on pas mieux de
„ ſe taire, que de défendre une cauſe qu'on dé-
„ crédite ſi complettement?"

CHA-

CHAPITRE VIII.

M. LE FRANC,

Évêque du Puy en Velai.

Du Magiſtrat & de l'Homme de Lettres, M. de *Voltaire* paſſe à M. ſon Frere, auſſi digne d'admiration par ſes talens, que digne de reſpect par ſes vertus Apoſtoliques: mais l'Ecrivain atrabilaire ne reſpecte rien. Nous ne rapporterons point les deux (*a*) Quakeries qu'il a adreſſées à ce Prelat; nous remarquerons ſeulement qu'il n'eſt pas étonnant que l'Auteur, aſſez Quakre d'humeur, ait ſi bien le ſtyle des Quakres. Ce qui paroîtra plus ſurprenant, c'eſt de trouver dans une troiſiéme Lettre qu'il a publiée ſous le titre d'*Inſtruction paſtorale de l'humble Evêque d'Aletopolis, à l'occaſion de l'Inſtruction Paſtorale de Jean-George, humble Evêque du Puy*, un ſtyle qu'on ne peut comparer à rien, parce qu'il nous paroît au-deſſous de tout. Voici cette ingenieuſe production, à laquelle nous joindrons quelques réflexions.

Mes chers Frères,

Mon Confrère Jean-George du Puy a voulu vous inſtruire par un gros volume. Vous ſavez que la vérité eſt au fond du Puy: [c'eſt ſans doute *Rabelais* qui parle.] *Mais vous ne ſavez pas encore ſi Jean-*

(*a*) Ce ſont deux longues Lettres pleines de fiel & d'injures que M. de *Voltaire*, ſous le nom de Quakre, a adreſſées à M. l'Evêque du Puy, au ſujet de ſon Inſtruction Paſtorale contre les Incrédules.

George l'en a tirée. Vous vous êtes recriés d'abord en voyant les armoiries de Jean George, en taille rude à la tête de son Ouvrage. [Cela a moins étonné que le ſtyle doux de cette Lettre.] *Cet écuſſon repréſente un homme monté ſur un quadrupède; vous doutez ſi ces animal eſt la monture de Balaam ou celle du Chevalier que Cervantes a rendu fameux.* [Ceci eſt de *Panurge* ou de *Pantagruel.*] *L'un étoit Prophète, & l'autre un Redreſſeur des torts; vous ignorez qui des deux eſt le Patron de mon Confrère.* [Ce galimathias ſera de qui l'on voudra]. *Vous êtes étonnés que ſon humilité ne l'empêche pas de s'intituler* MONSEIGNEUR; *mais il n'a pas craint que ſa vertu ſe démentît dans ſon cœur par ce titre faſtueux.* [Voilà du d'Aſſoucy.]

Les Pères de l'Egliſe ne mettoient point ces enſeignes de la vanité à la tête de leurs Ouvrages; nous ne voyons pas même que les Evangiles aient été écrits par Monſeigneur Matthieu & par Monſeigneur Luc. [Homere & Virgile n'ont pas plus changé de nom, ni affecté de ſe faire appeller Barons de Ferney, Comtes de Tournay, Seigneurs de Pregny & Chambeiſi, Gentilshommes ordinaires, &c.] *Mais auſſi, mes chers Frères, conſidérez que les Ouvrages de Monſeigneur Jean-George ne ſont pas paroles d'Evangile.* [Ce ſtyle ne reſſemble-t-il pas à celui de l'Auteur du *Moyen de parvenir*?]

Il a ſoin de nous avertir que de plus il s'appelle Pompignan; *nous avons vu à ce grand nom les fronts les plus ſévères ſe dérider & la joie répandue ſur tous les viſages, juſqu'au moment où la lecture des premières pages a changé abſolument toutes les phyſionomies,* [& la ſienne ſur-tout] *& plongé les eſprits,* [ce n'eſt pas le ſien] *dans un doux repos. Et bientôt on a demandé dans la petite ville du Puy, s'il étoit vrai que* Monſeigneur *étoit Auteur à Paris; & on a demandé*

dans Paris si cet Evêque avoit imprimé au Puy un Ouvrage? [Froide repetition d'une Epigramme de M. Piron.]

J'avoue que tous mes Confrères ont trouvé mauvais qu'on prostituât ainsi la dignité du saint Ministere; [& nous, nous trouvons très-mauvais qu'on prostitue ainsi la liberté d'écrire & la manie du bel esprit.] *Que sous prétexte de faire un Mandement dans un petit Diocèse, on imprime en effet un livre qui n'est pas pour ce Diocèse;* [il n'y a que M. de *Voltaire* qui puisse écrire pour tout le monde, aussi tout le monde le juge, & même dans la petite ville du Puy. Voilà ce que c'est que de se mettre à la portée de tout le monde.] *& qu'on affectât de parler de Locke & de Newton aux Habitans du Puy en Velai. Nous en sommes d'autant plus surpris, que les Ouvrages de ces Anglois ne sont pas plus connus des Habitans de Velai que de Monseigneur.* [Les Ouvrages de *Monseigneur* sont très-connus de M. de *Voltaire*, & l'on sait depuis long-tems que M. de *Voltaire* n'a pas connu ou du moins entendu ceux de *Newton*. Le voilà donc lui-même tombé dans le (*a*) Puy.] *Enfin nous avouons qu'après le péché mortel, ce qu'un Evêque doit le plus éviter, c'est le ridicule.* [L'humble Evêque d'Aletopolis n'évite ni l'un ni l'autre.]

Comme notre Diocèse est extrêmement éloigné du sien, nous nous servons, à son exemple, de la voie de l'impression pour lui faire une correction fraternelle, que tous les bons Chrétiens se doivent les uns les autres; devoir dont ils se sont fidélement acquittés dans tous les tems. [Il y a long-tems que les bons & les mauvais Chrétiens font des corrections à M. de

(*a*) Nous réprouvons cette plaisanterie, pour donner un bon exemple à M. de *Voltaire*, & lui faire connoître combien on se rend ridicule en l'imitant.

Voltaire; cependant nous ne voyons pas qu'il se corrige.

Ce n'est pas que nous voulions contester à Jean-George *ses prétentions Epiſcopales au Bel-Eſprit* [Ce ne seroit pas du moins par des plaisanteries aussi froides qu'il faudroit les lui contester.] *Ce n'eſt pas que nous ne sachions estimer son zele ardent qui, dans la crainte d'omettre les choses utiles, se répand presque toujours sur celles qui ne le sont pas.* [M. de *Voltaire* doit s'y connoître.] *Nous convenons de son éloquence abondante, qui n'est jamais étouffée sous ses penſées.* [Les pensées de M. de *Voltaire* ont souvent étouffé son eloquence, & la colére étouffé ses pensées.] *Nous admirons sa charité chrétienne, qui devine les plus secrets sentimens de tous ses contemporains, & qui les empoisonne de peur que leurs sentimens n'empoisonnent leur siécle.* [Tout ce que la charité chrétienne peut faire, c'est de donner du contrepoison ou de faire connoître les Empoisonneurs, afin qu'on s'en garantisse].

Mais en rendant justice à toutes les grandes qualités de Jean-George, nous tremblons, mes Fréres, qu'il n'ait fait une bévue dans son Inſtruction Paſtorale. [S'il y a des bévues, ce n'est pas à l'égard de M. de *Voltaire;* il a trop fait connoître qu'on a visé juste.] *Laquelle pluſieurs malins d'entre vous disent n'être ni d'un homme inſtruit, ni d'un Paſteur. Cette bévue conſiſte à regarder les plus grands génies comme des Incrédules.* [Ce n'est pas un titre pour être incrédule, que d'être grand génie. Il y a long-tems qu'on est convaincu que ce ne sont que les petits ou du moins les mauvais génies, qui soient exposés à cette tentation.] *Il met dans cette claſſe Montagne, Charron, Fontenelle, & tous les Auteurs de nos jours.* [L'humble Evêque d'Aletopolis vou-

droit ici nous en impoſer; mais n'en déplaiſe à ſon humilité, nous ne ſommes pas la dupe de ſon menſonge]. *Sans parler de la Priere du Déiſte de M. ſon frere aîné.* [Si M. ſon frere a traduit dans ſa jeuneſſe la Priere univerſelle, il l'a retractée en bon Chrétien, & n'a pas fait depuis, comme M. de *Voltaire*, vingt Ouvrages contre la Religion.]

C'eſt une entrepriſe un peu forte d'écrire contre tout un ſiecle, & ce n'eſt peut-être pas avoir un zele ſelon la ſcience, que de dire: mes Freres, tous les Gens d'eſprit & tous les Savans penſent autrement que moi, tous ſe moquent de moi. [Il faut diſtinguer ces Gens d'eſprit & ces Savans; on peut dire que ceux qui ſe moquent ne ſont ni l'un ni l'autre. C'eſt du devoir d'un Paſteur de s'oppoſer, autant qu'il eſt en lui, aux progrès de l'irréligion: il n'y a-là rien de riſible.] *Croyez donc ce que je vais vous dire.* [Ce tour ne nous a pas paru aſſez habile.]

On dit qu'il y a dans l'in 4°. de mon Confrère Jean-George, un long chapitre contre la Tolérance, malgré la parole de Jéſus Chriſt & des Apôtres, qui nous ordonne de nous ſupporter les uns les autres. [La Tolérance vous convient ſans doute; mais en vérité eſt-ce celle que *Jéſus-Chriſt* & les Apôtres recommandent?] *Mes Freres, je vous exhorte ſur cette parole à ſupporter Jean-George.* [On ſupporte auſſi depuis long-tems M. de *Voltaire*, qui ne ſupporte perſonne: il conviendra donc qu'il y a de la tolérance.] *Vous avez beau dire que ſon Livre eſt inſupportable; ce n'eſt pas une raiſon pour rompre les liens de la charité.* [Qu'il ſoit inſupportable pour M. de *Voltaire*, on n'a pas de peine à le croire: un Livre contre les Incrédules ne ſauroit plaire au Chef des Incrédules.] *Si ſon Ouvrage vous a paru trop gros, je dois vous dire, pour vous raſſurer, que*

mon Relieur m'a promis qu'il ſeroit fort plat quand il auroit été battu. [Ceci eſt une plaiſanterie de Relieur, & M. de *Voltaire* eſt ſouvent le Relieur des plaiſanteries des autres.]

Nous demeurons donc unis à Jean George & même à Jean-Jacques, quoique nous penſions différemment ſur quelques articles. [*Jean-George* & *Jean-Jacques* ne veulent point du tout être unis à M. de *Voltaire*: ils ont chacun leurs motifs, & le Public ne les ignore pas.] *Ce qui nous conſole, c'eſt qu'on nous aſſure de tous côtés que l'Œuvre de notre Confrère du Puy, eſt comme l'Arche du Seigneur; elle eſt ſainte; elle eſt expoſée au Public, & perſonne n'approche d'elle.* [Froide répétition d'un vers heureux, mais injuſte: M. de *Voltaire* ſe pille ici lui-même, après avoir tant pillé les autres. D'ailleurs, cette Arche n'a point été ſacrée pour lui; il s'en eſt approché comme *Oſa*, il en a été renverſé, & il paroît s'être ébranlé le cerveau dans ſa chûte: auſſi on nous aſſure de tous côtés que c'eſt depuis ce tems qu'il a compoſé cette Lettre, l'Homme aux quarante écus, l'A. B. C., les Colimaçons, la Canoniſation de Cucufin, l'Epitre aux Romains, ... & tant d'autres ſottiſes, ſans préjudice de celles qui ſuivront.]

Bon ſoir, mes Freres. [Salut & paix, M. de *Voltaire.*]

L'humble Evêque d'Aletopolis. [L'Auteur du Tableau Philoſophique de votre Eſprit.]

CHAPITRE IX.

M. L'ABBE' NONOTE.

Il n'eſt pas ſurprenant que M. de *Voltaire* ſe ſoit élevé avec tant d'acharnement contre M. l'Abbé *Nonote*. Cet Auteur publia en 1762, une excellente (*a*) Critique de l'*Hiſtoire Générale*; & tout ce qui bleſſe l'amour-propre de M. de *Voltaire*, ne manque jamais d'échauffer ſa bile. Mais ce qui doit éclairer le Public dans cette querelle, c'eſt de voir un Philoſophe parler le langage des halles, à l'égard d'un homme qui n'a employé contre lui que celui de la vérité, de la raiſon & de l'honnêteté; d'où l'on peut conclure que s'il en coûte peu à l'Auteur de l'*Hiſtoire Générale* & de pluſieurs autres Ouvrages hiſtoriques, d'établir de fauſſes maximes, de tronquer des textes, de haſarder des conjectures abſurdes, de citer des anecdotes puériles, d'avancer des faits évidemment faux, de s'appuyer ſur des témoignages équivoques, ou, pour mieux dire, de ſe former des témoignages: il ne lui en coûte pas plus de ſe déshonorer par des injures, d'exciter l'indignation par des calomnies, de s'avilir par un ton que le plus mince Ecrivain rougiroit d'avoir employé. Qu'a fait contre lui M. l'Abbe *Nonote*? Il a découvert dans l'*Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale* des erreurs; il les a démontrées; il y a vu de la mauvaiſe foi, & il l'a miſe en évidence; il y a trouvé des impiétés, & il les a réfutées: il a fait

(*a*) Cet Ouvrage qui a eu pluſieurs Editions, eſt intitulé *les Erreurs de M. de Voltaire*, 2 vol. *in*-12.

ce que tout Critique ſage doit faire. M. de *Voltaire* lui a repondu (*a*) avec âcreté, avec indécence, avec baſſeſſe ; & c'eſt ce que lui ſeul eſt capable de faire.

Nous ne citerons point cette Réponſe; il nous ſuffira de dire que les termes d'*Ignorant*, d'*Oiſon*, de *Téméraire*, d'*Audacieux*, d'*Inſolent*, d'*Impudent*, de *Libelliſte*, d'*Energumène*, de *Frippon*, de *Monſtre*, de *plus vil des Hommes*, de *petit Monſieur*, de *petit Nonote*, voltigent, non pas ſur le bec de ce *Vert-Vert* endoctriné au batteau, mais ſous la plume du Chantre de *Henri IV*, du Précepteur (*b*) des Rois, du Zélateur de la vertu, du Chef de nos Philoſophes. Nous ajouterons ſeulement que la baſſeſſe avec laquelle il inſulte, dans cette même Réponſe, aux malheurs d'un homme enveloppé dans une diſgrace commune, ne fait ni l'éloge de ſon ame, ni celui de ſon eſprit. On a de la peine à comprendre comment il a pu ſortir tout-à-la-fois du même homme, & tant de choſes que le goût peut admirer, & tant d'ordures que la ſimple humanité doit avoir en horreur. Mais il eſt facile de le concevoir: ſon eſprit eſt une machine aſſujettie aux digeſtions de

(*a*) Notez qu'il dit dans ſes Lettres ſur *Oedipe*: ceux qui „ daigneront me critiquer, me feront toujours beaucoup d'hon„ neur & de plaiſir; je ne leur répondrai point, mais je met„ trai leurs remarques à profit." Et dans la Préface d'*Alzire*: „ un homme qui n'eſt attaqué que dans ſes Ecrits, ne doit „ jamais répondre aux Critiques; car ſi elles ſont bonnes, il „ n'a autre choſe à faire qu'à ſe corriger; & ſi elles ſont mau„ vaiſes, elles meurent en naiſſant."

(*b*) M. de *Voltaire* dit, dans une Lettre au ſujet des *Mémoires de Brandebourg*, qu'il a été le Grammairien de S. M. le Roi de Pruſſe. Sans doute qu'il ne lui enſeignoit point une pareille Grammaire.

ſon eſtomac; & ſon cœur ouvert à toutes les paſſions, les exhale ſans aucun diſcernement & comme par inſtinct. On peut dire que cet homme eſt ſemblable à une orgue qui va comme on la touche. S'il étoit véritablement Philoſophe, il eût fait comme *Jean Jacques Rouſſeau*, qui n'aime pas les Jéſuites, à ce qu'il dit lui-même, mais qui a refuſé d'écrire contre eux, parce qu'ils étoient malheureux.

„ Un de ces miſérables Jéſuites, dit (*a*) M. „ de *Voltaire*, ne s'eſt pas contenté d'écrire con„ tre tous les Parlemens du Royaume, du ſtyle „ dont *Guignard* écrivit contre *Henri IV*; ce „ fou vient de faire imprimer un Ouvrage con„ tre preſque tous les Gens de Lettres illuſtres, „ & toujours dans le deſſein de venger Dieu, „ qui pourtant ſemble un peu abandonner les „ Jéſuites. Il intitule ſa Rapſodie (*b*) *Anti-Philoſophique*; elle l'eſt bien en effet, mais il pou„ voit l'intituler auſſi *Anti-Humaine*, *Anti-Chré„ tienne.*"

Après de telles phraſes eſt-on embarraſſé de décider à qui le titre de *Calomniateur* convient, auſſi-bien que celui de *Fou*? Il eſt vrai que dans le *Dictionnaire Anti-Philoſophique*, on attaque des Ecrivains célebres; mais on les attaque avec un ménagement qui auroit dû ſervir d'exemple à l'Ecrivain qui s'y croit maltraité. Cet Ouvrage eſt conſacré à la défenſe de la Religion; il falloit donc

(*a*) *Pyrrhoniſme de l'Hiſtoire*, Chap. 38.

(*b*) M. de *Voltaire* veut parler du *Dictionnaire Anti-Philoſophique, pour ſervir de Commentaire & de Correctif au Dictionnaire philoſophique, & aux autres Livres qui ont paru de nos jours contre le Chriſtianiſme*; 2 volumes in-octavo.

néceſſairement repouſſer les coups qu'on lui a portés dans les Ecrits des nouveaux Philoſophes.

C'eſt au Dictionnaire de M. de *Voltaire* qu'on pourroit donner, avec juſte raiſon, le titre d'Anti-Philoſophique, d'Anti-Chrétien, d'Anti-Humain. L'Ouvrage qui le réfute, eſt en poſſeſſion du nom qu'il mérite; peu de livres en ce genre ont eu plus de ſuccès. Pourſuivons.

„ Croiroit-on bien que cet Energuméne à „ l'article *Fanatiſme*, fait l'éloge de cette fureur „ diabolique! Il ſemble qu'il ait trempé ſa plu„ me dans l'encrier de *Ravaillac*. Du moins *Né„ ron* ne fit point l'éloge du Parricide (*a*); *A„ lexandre VI* ne vanta point l'empoiſonnement „ & l'aſſaſſinat."

Non, ... il n'eſt pas vrai que l'Auteur du *Dictionnaire Anti-Philoſophique* faſſe l'éloge du *Fanatiſme*. Cet article eſt tiré mot à mot des Œuvres de *J. J. Rouſſeau*. Nous allons le tranſcrire en entier, afin que ceux de nos Lecteurs qui n'ont pas cet Ouvrage, puiſſent eux-mêmes en décider.

FANATISME.

„ LES Philoſophes modernes s'élevent beau„ coup contre le Fanatiſme, & ils ont raiſon; „ mais ce qu'ils n'ont garde de dire, & ce qui „ n'eſt pas moins vrai, dit M. *Rouſſeau*, c'eſt „ que le Fanatiſme, quoique ſanguinaire & cruel, „ eſt pourtant une paſſion grande & forte qui

(*a*) Nous remarquerons en paſſant que M. de *Voltaire* traite ici *Alexandre VI.* d'Empoiſonneur, tandis qu'il le juſtifie de ce crime dans le Chapitre 35 du *Pyrrhoniſme de l'Hiſtoire*, d'où ſont tirés les paſſages que nous copions.

„ éleve le cœur de l'homme, qui lui fait mépri-
„ ſer la mort, qui lui donne un reſſort prodi-
„ gieux, & qu'il ne faut que mieux diriger pour
„ en tirer les plus ſublimes vertus ; au lieu que
„ l'irréligion, & en général l'eſprit raiſonneur
„ & philoſophique attache à la vie, efféminé,
„ avilit les ames, concentre toutes les paſſions
„ dans la foibleſſe de l'intérêt particulier, dans
„ l'abjection du moi humain, & ſappe ainſi, à
„ petit bruit, les fondemens de toute ſociété;
„ car ce que les intérêts particuliers ont de
„ commun eſt ſi peu de choſe, qu'il ne balan-
„ cera jamais ce qu'ils ont d'oppoſé. Si l'Athéiſ-
„ me ne fait pas verſer le ſang des hommes,
„ c'eſt moins par amour pour la paix que par
„ indifférence pour le bien: comme que tout ail-
„ le, peu importe au prétendu Sage, pourvu
„ qu'il reſte en repos dans ſon cabinet. Ses prin-
„ cipes ne font point tuer les hommes, mais ils
„ les empêchent de naître, en détruiſant les
„ mœurs qui les multiplient, en les détachant de
„ leur eſpéce, en réduiſant toutes leurs affections
„ à un ſecret égoïſme auſſi funeſte à la population
„ qu'à la vertu. L'indifférence philoſophique reſ-
„ ſemble à la tranquillité de l'état ſous le deſpo-
„ tiſme; c'eſt la tranquillité de la mort; elle eſt
„ plus deſtructive que la guerre même."

Voilà l'article *Fanatiſme* du *Dictionnaire Anti-Philoſophique* fidélement copié: c'eſt au Lecteur à décider maintenant à qui l'on doit appliquer le *Mentiris impudentiſſime* que M. de *Voltaire* a ſans ceſſe à la bouche, & qu'il a plus d'une fois adreſſé à M. l'Abbé *Nonote.*

Le Fanatiſme eſt dangereux ſans doute, puiſqu'il eſt l'effet d'une fauſſe conſcience qui abuſe

des choſes ſacrées & qui aſſervit la Religion aux caprices d'une folle imagination; mais il faut convenir qu'il en eſt un autre qui n'eſt pas moins à craindre & à reprimer, c'eſt le Fanatiſme philoſophique; Fanatiſme qui offuſque tout, attaque tout, brouille tout, renverſe tout; Fanatiſme qui prend ſa ſource dans l'illuſion de l'eſprit & dans l'enflure du cœur; Fanatiſme raiſonneur, qui parle de tout & décide de tout; Fanatiſme turbulent, qui veut tout changer, tout réformer; Fanatiſme ambitieux, qui s'arroge tout & qui veut triompher de tout; Fanatiſme artificieux, qui employe tous les moyens, qui ſe ſert de toutes les reſſources pour s'accréditer & ſe faire valoir; Fanatiſme téméraire & licentieux, qui ne reſpecte rien, qui ſappe le Trône & l'Autel, altére la vérité & défigure la vertu; Fanatiſme intolérant, qui s'eſt permis plus d'invectives, qui a préconiſé plus d'injuſtices, qui a exhalé plus de fureurs & d'abominations, que les Fanatiques les plus outrés de la Religion n'en ont propoſées & exécutées contre les Philoſophes: ajoutons, Fanatiſme ridicule & heureuſement ſtérile; car enfin, depuis que les Incrédules s'érigent en Prédicateurs, les loix ſont-elles mieux obſervées, les ſentimens plus épurés, les devoirs mieux remplis, les mœurs plus exactes, l'humanité plus heureuſe? La Religion a produit autrefois ce ſpectacle, & le produira toujours quand on pratiquera ſes préceptes. Que les Philoſophes ne diſent pas que ſi tout va mal, malgré leurs doctes ſermons, c'eſt que l'autorité ne ſeconde pas leur zele. Qu'on leur confie donc l'autorité: qu'en arrivera-t-il?... Ils ne ſeront plus Philoſophes.

Ecoutons encore l'Oracle de la Philoſophie. On ſera édifié de la ſageſſe de ſes diſcours: „ Le Monſtre, dit-il (*a*) en parlant toujours de M. l'Abbé *Nonote*, le Monſtre crie ſans ceſſe, *Dieu*, „ *Dieu*, *Dieu*! Excrément de la Nature humaine, dans la bouche de qui le nom de Dieu eſt „ un ſacrilége, vous qui ne l'atteſtez que pour „ l'offenſer, & qui vous rendez encore plus coupable par vos calomnies, que ridicule par vos „ abſurdités, vous, le mépris & l'horreur de tous „ les hommes, vous prononcez le nom de Dieu „ dans vos Libelles, comme des Soldats qui s'enfuient en criant: *vive le Roi!*

Qu'on mette le nom de *vertu* ou d'*humanité* à la place de celui de *Dieu*, *Dieu*, *Dieu!* & cette violente déclamation conviendra parfaitement à celui qui l'adreſſe aux autres.

Le nom de Dieu eſt un ſacrilége dans la bouche de celui qui ne le réclame, que quand il a beſoin d'employer ce ſaint nom pour ſe tirer d'embarras, pour éviter une mauvaiſe affaire qui le menace, ou pour garder encore quelque bienſéance à l'égard du Public indigné: il eſt un hommage dans la bouche de celui qui démaſque l'erreur, & fait triompher la vérité; le nom de Dieu eſt un ſacrilége dans la bouche de celui qui attaque la Religion de toutes les manieres: il eſt un hommage dans la bouche de celui qui la défend de toutes ſes forces; le nom de Dieu eſt un ſacrilége dans la bouche de celui qui parle ainſi au Créateur: „ (*b*) Vraiment vous avez bien opéré;

(*a*) *Ibid. Ut ſuprà.*

(*b*) Quoique M. de *Voltaire* donne ces ſarcaſmes contre le Créateur, dont nous ne rapportons que la moindre partie, pour un des Songes de *Platon*, qui, à ce qu'il prétend, ré-

„ vous avez séparé votre monde en deux, & vous
„ avez mis un grand espace d'eau entre les deux
„ hémisphéres, afin qu'il n'y eût point de com-
„ munication de l'un à l'autre. On gelera de
„ froid sous vos deux poles; on mourra de chaud
„ sous votre ligne équinoxiale. . . . . Je suis
„ assez content de vos moutons, de vos vaches
„ & de vos poules; mais franchement je ne le suis
„ pas trop de vos serpens & de vos araignées. Vos
„ oignons & vos artichaux sont de très-bonnes
„ choses; mais je ne vois pas quelle a été votre
„ idée en couvrant la terre de tant de plantes vé-
„ nimeuses, à moins que vous n'aiez eu le des-
„ sein d'empoisonner ses Habitans, (*a*) &c."
Oui, le nom de Dieu est un sacrilege dans la bouche de celui qui tient un pareil langage à la Divinité: il est un tribut d'hommage dans la bouche de celui qui consacre ses talens à la gloire de ce même Dieu, & a venger sa Majesté outragée.

„ Vous prononcez le nom de Dieu dans vos
„ Libelles, comme des Soldats qui s'enfuient en
„ criant: *vive le Roi!*"

Les Soldats qui crient, *vive le Roi!* ne sont pas ceux qui prennent la fuite; M. de *Voltaire* n'a jamais vu cela: mais il sait bien qu'en criant *vive le Roi*, il a dit souvent du mal des (*b*) Rois, &

---

voit beaucoup, on sait bien que *Platon* n'a jamais rêvé de cette maniére, & personne ne se méprendra sur le nom du Rêveur.

(*a*) *Oeuvres de M. de Voltaire*, tome III.

(*b*) Il ne parle de *Clovis* qu'avec la plus grande indécence; on diroit qu'il a pris à tâche de le rendre odieux: il le traite de Brigand dans vingt endroits & le place en enfer dans la *Pucelle*, qui semble en effet en être sortie. Cet acharnement

répandu dans ſes Ouvrages maintes maximes qui attaquent leur Puiſſance.

Autres menſonges, autres politeſſes. „ Vous „ êtes aſſez lâche pour remuer les cendres de M. „ de *Montesquieu*, afin d'avoir occaſion de parler

---

vient ſans doute de ce que ce Prince a été le premier de nos Rois qui ait embraſſé le Chriſtianiſme.

Il dit que *Louis XI. étoit un Tyran*, & *qu'il y a même peu de Tyrans qui aient fait périr autant de Citoyens que lui, par la main des Bourreaux, & par des ſupplices plus recherchés.*

Dans le *pyrrhoniſme de l'Hiſtoire*, chap. 33, il fait le portrait le plus horrible de *François I*, qu'il termine par ces mots: *Il a fondé le Collége Royal. Oui; mais eſt-on Grand pour cela, & un Collége répare-t'il tant d'horreurs & tant de bleſſures?* Comme ſi ce Prince n'avoit eu, pour tout mérite, que d'avoir fondé un Collége.

Dans le *Siécle de Louis XIV*, il dit que *Louis XIII. étoit un Prince cruel qui commença à ſeize ans par faire aſſaſſiner ſon premier Miniſtre, & qui permit que le Cardinal de Richelieu, plus cruel que lui, fît couler le ſang ſur les échafauds.* En revanche, il fait l'apologie des plus mauvais Princes que l'Hiſtoire nous préſente.

Il dit dans ſon *Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale*, que *la Nation Angloiſe eſt la ſeule de la terre qui ſoit parvenue à régler le pouvoir des Rois en leur réſiſtant*; & dans une Epitre où il reproche à Dieu d'avoir *mis la fièvre en nos Climats, & le remède en Amérique*:

On prétend que de Dieu les Rois ſont les images.
Les Anglois penſent autrement,
Ils vous ſoutiendront hardiment
Qu'un Roi n'eſt pas plus Dieu qu'un Pape eſt infaillible.

Il dit dans une autre Epitre adreſſée au Roi de Pruſſe:

Ceux qui ſont nés ſous un Monarque
Font tous ſemblant de l'adorer;
Sa Majeſté qui le remarque
Fait ſemblant de les honorer.

C'eſt pour louer ce même Prince qu'il a dit ce mot offenſant pour les autres Princes: *Il n'y a qu'un Dieu & qu'un Roi*, &c. &c. &c.

„ de je ne ſais quel brouillon de Jéſuite Irlandois,
„ nommé *Routh*, qu'on fut obligé de chaſſer de
„ ſa chambre, où cet intrus s'établiſſoit en dé-
„ puté de la ſuperſtition, & pour ſe faire de fête,
„ tandis que *Monteſquieu* environné de Sages mou-
„ roit en Sage. Jéſuite, vous inſultez un mort,
„ après qu'un Jéſuite a oſé troubler la derniere
„ heure du mourant, & vous voulez que la poſ-
„ térité vous déteſte comme le ſiécle préſent vous
„ abhorre, depuis le Mexique juſqu'en Corſe."

Il n'eſt pas vrai que l'Auteur du *Dictionnaire Anti-Philoſophique* ait inſulté M. de *Monteſquieu*, parce que ce n'eſt pas inſulter un Ecrivain, que de dire qu'il *mourut en Philoſophe Chrétien, après avoir reçu les derniers ſacremens qu'il avoit demandés;* il n'eſt pas vrai que le Pere *Routh* ait été un *Brouillon*, parce que tous ceux qui l'ont connu, s'accordent à dire, qu'il étoit un bon Religieux & un très-honnête homme; il n'eſt pas vrai qu'il ait été chaſſé de la chambre de M. de *Monteſquieu* qui ne l'auroit pas ſouffert: il eſt certain que les Philoſophes firent tous leurs efforts pour l'éloigner; mais il eſt plus certain encore qu'ils ne purent y réuſſir.

Oui, M. de *Monteſquieu* mourut en Sage, comme vous dites; mais en Sage qui ſçait profiter de ſes derniers momens; qui retracte les égaremens de ſa plume; qui ſe propoſe, en cas d'une plus longue vie, de rendre à la (*a*) Religion ce qui lui eſt dû. Nous ſouhaitons à M. de *Voltaire* que le reſte de ſa vie ſoit celle d'un vrai Sage, & ſa mort

(*a*) M. de *Monteſquieu* dit, quelques jours avant ſa mort, à Madame la Ducheſſe d'*Aiguillon*, que *la Révélation étoit le plus beau préſent que Dieu pût faire aux hommes.*

mort auſſi. Si cela arrive, il rectifiera le jugement qu'il a porté des Ouvrages de M. de *Montesquieu*, dont il a troublé (*a*) les cendres plus que perſonne; il retractera les calomnies qu'il a debitées contre M. l'Abbé *Nonote*, & rougira de les avoir ainſi exprimées dans ſa *Lettre*, ſous le nom d'*un Avocat de Beſançon*: „ comment peux-„ tu te plaindre que j'aye révelé que ton cher „ pére étoit Crocheteur, quand ton ſtyle prouve „ ſi évidemment la profeſſion de ton cher pére? „ *Loquela tua manifeſtum te facit.*" Que croira-t-on qu'ait été le pere de M. de *Voltaire*, ſi l'on en juge par le ſtyle de ſon fils?

„ Je n'ai pas voulu t'outrager en diſant qu'on „ a vu ton cher pere ſcier du bois à la porte des „ Jéſuites; c'eſt un metier très honnête, & plus „ utile au Public que le tien, ſur-tout en hiver „ où il faut ſe chauffer." Ne vaudroit-il pas mieux ſe taire, que de s'égayer par des menſonges auſſi plats?

„ Tu me diras, peut-être, qu'on ſe chauffe „ auſſi avec tes ouvrages; mais il y a bien de la

(*a*) Nous pourrions en citer mille preuves: nous nous contenterons de rapporter les paſſages ſuivans: ils ſont tirés du premier Dialogue de l'*A*, *B*, *C*. „ Je ſuis fâché que ce Li-„ vre, dit-il, en parlant de l'*Eſprit des Loix*, ſoit un laby-„ rinthe ſans fil & qu'il n'y ait aucune méthode..... Il eſt „ étrange que ce Livre ſoit un recueil de ſaillies. C'eſt *Michel* „ *Montagne*, Légiſlateur; auſſi l'Auteur étoit-il du pays de *Mi-„ chel Montagne*..... Il ſemble qu'il ait voulu toujours jouer „ avec ſon Lecteur dans la matiére la plus grave..... Il „ mêle continuellement le faux avec le vrai, en Phyſique, en „ Morale, en Hiſtoire..... Ce qui eſt encore révoltant, „ c'eſt que preſque partout les citations ſont fauſſes..... Il „ ſautille plus qu'il ne marche; il amuſe plus qu'il n'éclaire; „ il ſatyriſe plus qu'il ne juge, &c." M. de *Voltaire* ne parle gueres mieux des autres Ouvrages de l'illuſtre *Monteſquieu*.

„ différence: deux ou trois buches font un meil-
„ leur feu que tes écrits." M. de *Voltaire* a prouvé du moins que les Ouvrages de M. l'Abbé *Nonnote* ont échauffé & rechauffé maintefois fa bile.

„ Tu nous étales quelques quartiers de terre
„ que tes parens ont poſſedes auprès de Beſançon.
„ Ah! mon cher ami, où eſt l'humilité chré-
„ tienne? L'humilité ſi néceſſaire aux douceurs
„ de la ſociété? L'humilité que *Platon* & *Epictète*
„ appellent *Tapeina*, & qu'ils recommandent ſi
„ ſouvent aux Sages?" On comprend bien le mot grec, mais on entend avec peine le françois. C'eſt être trop humble que d'avoir le courage d'écrire de pareilles choſes. Si *Garaſſe* venoit au monde, il triompheroit de ſe voir ainſi ſurpaſſé.

„ Tu tiens toujours aux grandeurs du monde
„ en qualité de Jéſuite, mais en cela tu n'es pas
„ chrétien." Il ſied bien à M. de *Voltaire* de faire ce reproche, quand il fait naître ſi ſouvent l'occaſion d'ennuyer le Public de ſes pretendues relations avec tant de grands perſonnages; quand il ne parle que de Princes, de Miniſtres, de Généraux d'Armee, de qui il tient telle anecdote, avec leſquels il s'eſt trouvé dans une telle rencontre; & ſurtout quand dans une circonſtance où l'on ne lui faiſoit pas grand (*a*) tort, il s'exprimoit ainſi: *Je ne dois pas reſter muet, lorſqu'on m'attaque ſur ma naiſſance..... Il y a de la lâcheté,*

(*a*) On diſoit que M. de *Voltaire* étoit fils d'un Porte-clef au Parlement de Paris. Il n'y a point de tel emploi au Parlement. M. de *Voltaire* eſt fils de *François Arouet*, *Conſeiller du Roi*, *ancien Notaire au Châtelet*, *& de Marguerite d'Aumart*, comme il eſt dit ſur ſon acte de Baptême. M. de *Caſtagner de Château-Neuf* fut ſon Parrain.

ajoutoit-il, *de fouiller dans les affaires des familles, pour critiquer un Ouvrage.* Continuons.

„ Songe que *S. Pierre* étoit un Pêcheur de Ga-
„ lilée, ce qui n'eſt pas une dignité fort au deſſus
„ de celle dont tu rougis. *S. Matthieu* fut Commis
„ aux portes, emploi maudit par Dieu même.
„ Les autres Apôtres n'étoient gueres plus illuſ-
„ tres; ils ne ſe vantoient pas d'avoir des armoi-
„ ries, comme s'en vante *Nonote.*" Tout a changé depuis l'Apoſtolat de M. de *Voltaire*; il eſt ſi content quand il parle de ſes Châteaux, de ſes Vaſſaux, de ſes Protégés, qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'un ſi bel exemple ait fait des imitateurs.

„ Tu apprends à l'Univers que tu loges au
„ ſecond étage dans une belle maiſon nouvelle-
„ ment bâtie: quel excès d'orgueil! Souviens-toi
„ que les Apôtres logeoient dans des galetas." Et vous, ſouvenez-vous que très-ſouvent & très-longtems vous n'avez pas logé dans un magnifique château.

„ *Il y a trois ſortes d'orgueil*, Meſſieurs, diſoit
„ le Docteur *Swift* dans un de ſes Sermons: *l'or-*
„ *gueil de la naiſſance, celui des richeſſes, celui de*
„ *l'eſprit; je ne vous parlerai pas du dernier, il n'y*
„ *a perſonne parmi vous à qui l'on puiſſe reprocher un*
„ *vice ſi condamnable.* Je ne te le reprocherai pas
„ non plus, mon pauvre *Nonote.*" De ces trois orgueils qui ne ſçait que M. de *Voltaire* a les deux derniers, & qu'il voudroit être dans le cas d'avoir le premier.

„ Mais je prierai Dieu qu'il te rende plus ſa-
„ vant, plus honnête & plus humble." Sa priere a été exaucée. M. l'Abbé *Nonote* eſt plus ſavant, puiſqu'il a démontré plus d'un millier d'erreurs dans l'*Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale*; il eſt plus hon-

nête, puiſqu'il ne dit point d'injures ; il eſt plus humble, puiſqu'il pardonne celles qu'on lui dit.

„ Je ſuis fâché de te voir ſi ignorant & ſi impu-
„ dent. Tu viens de faire imprimer ſous le nom
„ d'*Avignon*, un nouveau Libelle de ta façon, in-
„ titulé : *Lettre d'un Ami à un Ami.* Quel titre
„ romaneſque ! *Nonote* avoir un ami ! Peut-on
„ écrire de pareilles chimeres ! C'eſt bien là un
„ menſonge imprimé." Conſolez-vous ; M. *No-note* n'eſt ni ſi ignorant, ni ſi impudent que vous le croyez, ou que vous voudriez le faire croïre. *Quel titre romaneſque* ! Il le ſeroit bien davantage ſi vous l'euſſiez employé vous-même, vous à qui on a appliqué ſi juſtement ce vers d'une de vos Tragédies :

J'ai des Adorateurs, & n'ai pas un Ami.

„ Conſidére un peu, Nonote, quelle eſt l'in-
„ famie de tes procedés. Tu fais d'abord un Li-
„ belle anonyme contre M. de *Voltaire* que tu ne
„ connois pas, [*cui non notus Ulyſſes*,] qui ne t'a
„ jamais offenſé, [mais qui a tant offenſé la Reli-
„ gion, la Vérité, la Juſtice.] Tu le fais impri-
„ mer clandeſtinement à Avignon chez le Libraire
„ *Fez*, contre les Loix du Royaume." [Où M. de *Voltaire* fait-il imprimer ſes Ouvrages ſelon les Loix ?] „ Tu offres enſuite de le vendre à M. de
„ *Voltaire* lui-même pour mille écus ; & quand ta
„ lâche turpitude eſt découverte, tu oſes dire
„ dans un autre Libelle (*a*), que le Libraire *Fez*
„ eſt un coquin." [Menſonge imprimé, réimpri-

(*a*) Ces deux prétendus Libelles ſont les *Erreurs de M. de Voltaire*, & la *Lettre d'un Ami à un Ami.*

mé, & toujours menſonge.] Quand il ſeroit vrai que le Libraire *Jore* auroit écrit à M. de *Voltaire* la Lettre que celui-ci rapporte dans ſes *Honnêtetés Littéraires*, le plus *malhonnête* de tous les Ouvrages qui ſoit ſorti de ſa plume, cela ne prouveroit point que M. l'Abbé *Nonote* lui eût fait une pareille propoſition, puiſqu'il n'eſt nullement queſtion, dans cette Lettre, ni de M. *Nonote*, ni de l'auteur du Livre dont on offre tous les exemplaires à M. de *Voltaire*, pour la ſomme de mille écus.]

„ Il t'appartient bien à toi, Ex-Jéſuite, de ca-
„ lomnier un Officier de la Chambre du Roi, qui
„ a la bonté de garder dans ſon Château un Jé-
„ ſuite, depuis que le bras de la Juſtice s'eſt appe-
„ ſanti ſur eux." Ce trait eſt digne de *Pourceaugnac*, & *Molière* n'eut pas manqué d'en faire uſage.

Ce n'eſt point ſur le ſervice de la Chambre du Roi, car on ſçait bien que M. de *Voltaire* ne le fait pas, c'eſt ſur ſes mauvais Ouvrages qu'on l'attaque avec juſtice.

Voilà du Château, voilà un Protégé : voici maintenant un Penſionnaire.

„ Il te ſied bien de prononcer le nom du Li-
„ braire *Jore*, à qui M. de *Voltaire* daigne faire
„ une penſion!"

J'aime aſſez qu'on donne pour penſion gratuite ce qui n'eſt que l'effet d'un (*a*) accommodement.

(*a*) Ce *Jore*, autrefois établi à Rouen, eſt devenu célèbre par le procès qu'il intenta en 1735, à M. de *Voltaire*, qui avoit cauſé ſa ruine & la perte de ſa maîtriſe, & qui refuſoit de lui payer, après l'avoir réduit dans la plus affreuſe miſère, cent quarante piſtoles que cet Auteur lui devoit. Le Mémoire que

„ Si tu avois été répentant & ſage, peut-être „ aurois-tu pû obtenir auſſi une penſion de lui,“ [Sur le produit ſans doute de quelque Edition, comme on a marié la Niéce du grand *Corneille*: mais les Editions des *Erreurs de M. de Voltaire* ont amplement dédommagé M. l'Abbé *Nonote*.]

„ Mais ce n'eſt pas là ce que tu mérites.“ [Le Roi de Pruſſe en dit autant a M. de *Voltaire*, en lui retirant la penſion de ſept mille ecus qu'il lui faiſoit.]

Qui ne croiroit, après tout ce que nous venons de préſenter, que le torrent des injures eſt épuiſé? Non, c'eſt ſurtout en ce genre que M. de *Voltaire* eſt inépuiſable. Il revient à la charge, toujours armé de ſa marote. Il faut croire que ce M. *Nonote* eſt un terrible Adverſaire pour l'Hiſtorien des *Mœurs & de l'Eſprit des Nations*. Cet Ecrivain Philoſophe ne craint pas de ſe porter des coups reels à lui-même, pourvu qu'il ait le plaiſir d'en porter à ſon ennemi.

„ Je reviens à toi, dit-il dans ſes *Honnêtetés littéraires*, mon très-cher *Nonote*, & Ex-Compa„ gnon de Jeſus.....“

[M. de *Voltaire* eſt *Ex* par bien des endroits, Ex-Chambellan, Ex-Penſionnaire d'un grand Roi, Ex de Pruſſe, Ex de France, Ex de vingt autres Pays, Ex-Honnête, Ex-Chrétien, Ex-Philoſophe, Ex-bon-Poëte, &c.]

„ Il faut montrer avec quel zele tu te joins à „ un tas de Gredins qui jettent de loin leurs or„ dures à ceux qui cultivent les Lettres avec

---

Jore publia, montroit M. de *Voltaire* ſous des couleurs ſi odieuſes, que celui-ci s'empreſſa de le faire ſupprimer; & il y réuſſit après s'être arrangé toute-fois avec le dit *Jore* qu'il penſionne depuis cet accommodement.

„ ſuccès." On eſt toujours *Gredin* quand on attaque les Ecrits de M. de *Voltaire*; mais je ne ſçais pourquoi ces *Gredins* parlent juſtice, vérité, raiſon, honnêteté; & pourquoi le Héros qu'ils prennent la liberté de redreſſer, ne leur répond jamais qu'en employant l'aigreur, le menſonge & l'indécence la plus effrenée? *Qui jettent de loin leurs ordures ſur ceux qui cultivent les Lettres avec ſuccès;* M. de *Voltaire* jette t'il ici des roſes? Peut-il ſe flatter, depuis quelques années, de cultiver les Lettres avec ſuccès? Si cela eſt, chacun doit dire, comme *Neron: Je voudrois ne pas ſavoir écrire!*]

„ As-tu gagné, par tes deux volumes, les „ mille écus que tu voulois eſcamoter à M. de „ *Voltaire* par ton Libraire *Tez?* Je t'en fais „ mon compliment." [Feu M. l'Abbé *Trublet*, ſelon M. de *Voltaire*, *compiloit*, *compiloit*, *compiloit;* & M. de *Voltaire* répéte, répéte, répéte.]

„ Tu creves de vanité, *Nonote.*" [On peut au moins en avoir un peu de s'entendre répondre ſi mal.] „ On t'a fait l'honneur de te répondre, „ mais pour t'inſpirer un peu de modeſtie; ſache „ que l'illuſtre *Monteſquieu* daigna répondre à „ l'Auteur des Nouvelles Eccléſiaſtiques, à-peu-„ près comme le Maréchal de *la Feuillade* battit „ une fois un Fiacre qui lui barroit le chemin „ quand il alloit en bonne fortune." [Le Maréchal de la *Feuillade* auroit bien battu davantage un Fiacre qui lui auroit parlé comme parle ici l'Oracle de la Philoſophie, le Précepteur du Genre-humain.]

„ . . . . . Après l'expoſé des bévues, des in-„ ſolences & des injures atroces prodiguées par

„ *Nonote* & par ſes Aides, quelques Lecteurs ſe-
„ ront bien aiſes de ſavoir quel eſt l'Auteur de ce
„ Libelle." [*Les Erreurs de M. de Voltaire*]
„ *Jacques Nonote*, âgé de 54 ans, eſt né à Beſan-
„ çon, d'un pauvre homme qui étoit fendeur de
„ bois & crocheteur. Il paroît à ſon ſtyle & à
„ ſes injures qu'il n'a pas dégénéré. Sa mére
„ étoit blanchiſſeuſe. Le petit *Jacques* ayant fait
„ le métier de ſon pere à la porte des Jéſuites, &
„ ayant montré quelque diſpoſition pour l'étude,
„ [en ſciant du bois ſans doute] fut recueilli par
„ eux & fut Jéſuite à l'âge de vingt ans. Il étoit
„ placé à Avignon en 1759. Ce fut là qu'il com-
„ mença à compiler avec quelques-uns de ſes
„ confréres, ſon Libelle contre *l'Hiſtoire Gé-*
„ *nérale.*"

[Ceci, comme on voit, eſt encore répété, ré-
pété, répété. Nous, ſans nous répéter, ne pour-
rions-nous pas faire ainſi connoître l'Auteur de ce
morceau ſublime? *François-Marie Arouet de Vol-
taire*, né à Paris le 19 Novembre 1694, de *Fran-
çois Arouet*, ancien Notaire au Châtelet, fit con-
noître de très-bonne heure, &c. . . . . Nous
ne continuerons pas cet article, qui pourroit bien
n'être pas trop honnête : ce que nous voulons
éviter.]

Encore des répétitions, encore des choſes hon-
nêtes. „ Le pere de *Nonote* étoit un brave &
„ renommé Crocheteur de Beſançon. Ne vau-
„ droit-il pas mieux pour ſon fils, ſcier du bois
„ honnêtement, que d'aller de Libraire en Li-
„ braire, chercher quelque dupe qui imprime ſes
„ Libelles? On avoit beſoin de *Nonote* pére, &
„ point du tout de *Nonote* fils." *Honnêt. Littér.*
Et dans un autre Ouvrage: „ Je veux & je dois

„ apprendre au Public, qu'un nommé *Nonote*, „ ci-devant Jéſuite, fils d'un brave Crocheteur, „ a, depuis peu, dans le ſtyle de ſon pére, ſoutenu (*a*) . . . Nous commençons a eſperer que „ *Nonote* ſe décraſſera. Un Magiſtrat de Beſançon „ le trouva ces jours paſſés, danſant en veſte & „ en culote déchirée, avec deux filles de quinze „ ans. Le voilà dans le bon chemin. „ On a „ réprimandé les deux filles; elles ont répondu „ qu'elles l'avoient pris pour un ſinge (*b*) ".

[Sur tout ceci, point de réflexion; l'eſprit du Lecteur y ſuppléera.]

(*a*) *Guerre de Genève*, Chant. 3.

(*b*) *Epilogue* imprimé à la ſuite de la *Guerre de Genève*.

CHAPITRE X.

M. SCIPION MAFFEI.

Il n'eſt point ici queſtion d'injures, mais de procédés cent fois plus indignes. M. le Marquis *Maffei*, homme de qualité, célébre en Italie par pluſieurs Ouvrages en proſe & en vers, par ſa Tragédie de *Mérope*, & ſur-tout par ſa *Verona Illuſtrata*, vint, pendant le cours de ſes voyages, paſſer quelque tems à Paris en 1733. M. de *Voltaire*, toujours empreſſé d'acquérir des ſuffrages & de ſe lier avec des Auteurs célébres, courut lui faire une viſite, dès qu'il fut inſtruit de ſon arrivée. On croira facilement que cette premiére entrevue fut parfumée de ces politeſſes inſinuantes & de ces louanges délicates que celui-ci ſait ſi bien employer, quand il veut captiver l'amitié de ceux qu'il recherche. L'Auteur Italien, malgré la politique de ſa Nation, s'y laiſſa prendre ; il fut très-content du Poëte Français, l'engagea à lui écrire, & alla répandre dans les pays étrangers qu'il avoit vu le plus grand & le plus honnête génie de France.

C'eſt bien ici qu'on peut appliquer à M. de *Voltaire* ce qu'il dit des Hypocrites dont *la plupart ont le regard doux du chat, & cachent leurs griffes* (*a*). Peu de tems après que M. le Marquis *Maffei* fut parti, il commença à déployer les ſiennes pour tirer le maron du feu, non pas en dupe comme le chat de *la Fontaine*, mais en ſinge adroit & ma-

(*a*) *Défenſe de mon Oncle.*

lin. Il ne ſongea d'abord qu'à s'approprier ce qu'il trouva de meilleur dans la *Mérope* Italienne, pour en compoſer une Françoiſe; & quand il eut achevé ſon Ouvrage, il déchira enſuite l'original d'après lequel il avoit travaillé. Mais n'anticipons point ſur les événemens.

La nouvelle *Mérope* parut en 1743, & elle fut accueillie du Public avec les éloges qu'elle méritoit. Le grand-pere de cette Tragédie en recueillit néanmoins un témoignage de reconnoiſſance; elle lui fut dédiée avec une doſe d'encens des plus fortes. Voici comme on lui parloit.

„ Vous êtes le premier qui avez eu le courage & le talent de donner une Tragédie digne „ des beaux jours d'Athénes, dans laquelle l'amour d'une mére fait toute l'intrigue & où le „ plus tendre intérêt naît de la vertu la plus pure. . . . . Vous qui avez donné aux Italiens „ des modéles dans plus d'un genre, vous leur „ avez donné dans votre *Mérope* l'exemple d'une Tragédie ſimple & intéreſſante. J'en fus „ ſaiſi dès que je la lus. . . . . Si la *Mérope* „ Françoiſe a eu le même ſuccès que la *Mérope* „ Italienne, c'eſt à vous, Monſieur, que je le „ dois: c'eſt à cette ſimplicité dont j'ai toujours „ été idolâtre, qui, dans votre voyage, m'a ſervi de modéle . . . . . La Poſtérité apprendra „ avec émulation que votre Patrie vous a rendu „ les honneurs les plus rares, & que Vérone vous „ a élevé une ſtatue avec cette inſcription: *au „ Marquis Scipion Maffei, vivant;* inſcription „ auſſi belle en ſon genre, que celle qu'on lit à „ Montpellier: *à Louis XIV. après ſa mort.*

M. le Marquis *Maffei* ne tarda pas à payer la façon de cette Dédicace. Sa Piéce avoit eu un

trop grand succès; on en faisoit trop de cas, pour que M. de *Voltaire*, possédé, comme on sait, de la manie du privilége exclusif en tout genre de gloire, ne cherchât pas à la déprimer. Mais pour ne pas paroître tomber en contradiction avec lui-même, ni s'attirer la juste indignation du Public, il publia, sous le nom de l'Abbé *de la Landelle*, une longue Lettre qu'il prit soin, pour mieux se déguiser, de s'adresser à lui-même, où il critiquoit M. le Marquis *Maffei*, avec une injustice, une sévérité & un sarcasme qui révolterent tout le monde.

Malgré cela, il n'a pas craint d'insérer dans la Collection de ses Œuvres [tome 8] cette Lettre odieuse où l'on parle de M. de *Maffei* d'un ton qu'un Critique qui connoît les bienséances, n'oseroit employer à l'égard du plus mince de nos Auteurs. On peut en juger par les morceaux suivans:

„ Les scénes, dit le prétendu Abbé, ne sont „ point liées; le Théâtre reste vuide; les Acteurs „ arrivent & parlent sans raison; il n'y a aucun „ art Théâtral, nulle vraisemblance, nulle di- „ gnité, nulle bienséance, nul art dans le Dialo- „ gue, & cela dès la premiere scéne . . . . . „ quelle petitesse! quelle bassesse! quelle stérili- „ té! cela ne seroit pas supportable dans une far- „ ce de la Foire. . . . . La plupart des scénes ne „ sont que du Théâtre d'Arlequin. Ce sont des „ scénes d'Ecolier. Tout cela est bas, déplacé, „ ridicule au dernier point. En un mot l'Ou- „ vrage de M. *Maffei* est un très-beau sujet & „ une très-mauvaise Piéce. Tout le monde con- „ vient à Paris que la représentation n'en seroit „ point achevée, & tous les Gens sensés d'Italie

„ en font très-peu de cas. C'eſt très-vainement „ que l'Auteur, dans ſes voyages, n'a rien né„ gligé pour engager les plus mauvais Ecrivains à „ traduire ſa Tragédie: il lui étoit bien plus aiſé „ de payer un Traducteur que de rendre ſa Piéce bonne".

M. le Marquis *Maffei* reçut, par la poſte, un exemplaire de cette Lettre, accompagné d'un billet anonyme. Il fut fort étonné de ſe voir traiter ainſi par cet Abbé de *la Landelle*, dont il n'avoit jamais entendu parler, qu'il n'avoit point par conſéquent offenſé, & qui néanmoins gardoit ſi peu de meſures. Mais ſon étonnement dut être plus grand encore, quand il apprit que l'Elégant & le Flatteur *Voltaire* lui avoit lui-même joué ce (*a*) tour. Quel parti prendre dans une con-

(*a*) Il en joua un tout-à-fait ſemblable à M. de *Crébillon*, dans le tems même qu'il ſe glorifioit d'être ſon ami; & qu'il le citoit en témoignage pour prouver qu'il eſt bien éloigné d'être jaloux de la gloire d'autrui.

„ J'ai défendu à mon eſprit d'être ſatyrique, dit-il dans la „ Préface d'*Alzire*, & il eſt impoſſible à mon cœur d'être en„ vieux. J'en rappelle à l'Auteur de *Rhadamiſte* & d'*Electre*. „ Ses ſuccès ne m'ont jamais coûté d'autres larmes que cel„ les que l'attendriſſement m'arrachoit aux repréſentations de „ ſes Piéces; il ſçait qu'il n'a fait naître en moi que de l'é„ mulation & de l'amitié."

Ces beaux ſentimens n'empêcherent pas M. de *Voltaire* de publier, peu de tems après, ſous le nom de M. *du Molard*, une *Diſſertation ſur les principales Tragédies anciennes & modernes, qui ont paru ſur le ſujet d'Electre*, où M. de *Crébillon* étoit fort mal traité. Cet illuſtre Académicien ne ſe méprit point ſur le véritable Auteur de cette Diſſertation; [M. de *Voltaire* l'a avouée depuis, & on la trouve dans la Collection de ſes Oeuvres] mais il ſe contenta de gémir en ſilence ſur la perfidie de ſon confrére qui l'accabloit de louanges ſous ſon propre nom, tandis qu'il le déchiroit ſous le nom d'autrui.

Après la mort de M. de *Crébillon*, pendant que la Nation étoit occupée à rendre des honneurs à ſa mémoire, M. de

jonćture auſſi révoltante? Il prit celui d'un homme ſage, le ſilence & le mépris. Nous approuvons ſa conduite, en accordant toutefois à M. de *Voltaire* le tribut de louange qui lui eſt dû:

Arte ſuâ aſtutos qui poſſet vincere Græcos.

Voltaire fit paroître une nouvelle ſatyre contre ce grand homme, où il ne reſpećtoit pas plus ſes mœurs que ſes talens. Cette brochure de 34 pages *in-octavo* d'impreſſion, avoit pour titre: *Eloge de M. de Crébillon.* Cet Eloge prétendu excita tellement l'indignation du Public que M. de *Voltaire* s'empreſſa de le déſavouer. Perſonne ne fut la dupe de ce déſaveu. Il y a même apparence que M. de *Voltaire* ne vouloit pas qu'on le crût ſincére, puiſque dans un Dialogue compoſé depuis, il fait parler ainſi *Tullia* qu'il ſuppoſe aſſiſter à la toilette d'une célébre Marquiſe qui n'eſt plus. „ Dans quel tems „ viviez-vous, Madame?" *Tullia* répond: „ du temps de „ *Sylla*, de *Pompée*, de *Céſar*, de *Caton*, de *Cicéron*, dont „ j'ai l'honneur d'être la fille: de ce Cicéron qu'un de vos „ Protégés a fait parler en vers barbares. J'allai hier à la Co„ médie de Paris; on jouoit *Catilina* & tous les Perſonnages „ de mon tems; je n'en reconnus pas un ſeul. „ *Nouv. Mélanges, Troiſiéme Partie.* Qu'on concilie toutes ces ſatyres avec le juſte hommage qu'il rendoit à ce célébre Auteur dans ſon Diſcours à l'Académie Françoiſe. „ Le Théâtre, je l'a„ voue, eſt menacé d'une chûte prochaine; mais au moins „ je vois ici ce génie véritablement tragique, qui m'a ſervi „ de maître quand j'ai fait quelques pas dans la même carriére; je le regarde avec une ſatisfaction mêlée de douleur, „ comme on voit ſur les débris de ſa patrie un héros qui l'a „ défendue."

CHAPITRE XI.

M. L'ABBE' GUYON.

LES Oracles savoient se taire, quand on les avoit convaincus de mensonge, ou ils s'étudioient à parler plus juste pour rétablir leur réputation & leur honneur. M. de *Voltaire* n'a fait ni l'un ni l'autre. D'Oracle enveloppé, insinuant, captieux, il est devenu tout-à-coup un Energumene furieux, dès qu'il s'est apperçu qu'on avoit dévoilé les secrets de son sanctuaire.

M. l'Abbé *Guyon*, justement allarmé du progrès des systêmes dangereux de ce célébre Ecrivain qui gardoit alors quelque espéce de ménagement avec le Public, entreprit de faire connoître ses erreurs & de refuter ses sophismes. Dans ce dessein, il composa un Livre intitulé: *l'Oracle des nouveaux Philosophes*, où il rapproche souvent M. de *Voltaire* de lui-même, le fait tomber en contradiction sur ses propres principes, & renverse l'édifice du mensonge qu'il prétendoit établir.

La Divinité forcée dans ses retranchemens, n'a plus gardé de mesures. Elle a vivement éclaté contre le Téméraire qui avoit osé dévoiler ses mysteres; mais on peut dire que son langage n'annonce rien de divin.

M. de *Voltaire* parle en effet de M. l'Abbé *Guyon* d'un ton qui annonce plutôt un homme décontenancé, qu'un Interprête de la Divinité. Pour ne pas entrer en preuve sur ses principes,

il s'eſt borné à de vagues déclamations & aux injures. C'eſt ainſi qu'il en uſe ordinairement, quand il ne peut pas ſe juſtifier.

„ . . . . . C'eſt ſur-tout une troupe d'Ecri-
„ vains affamés (*a*), dit-il, qui ſe vantent de
„ défendre le Chriſtianiſme à quinze ſols par to-
„ me; c'eſt ſur-tout ce miſérable Auteur d'un
„ Libelle intitulé : *l'Oracle des Philoſophes*, qui
„ prétend avoir été admis à la table d'un homme
„ qu'il n'a jamais vu, & dans l'anti-chambre du-
„ quel il ne ſeroit pas ſouffert.

Qui ſe vantent de défendre le Chriſtianiſme à quinze ſols par tome. [M. de *Voltaire* eſt très-mal inſtruit: on achete plus cher les Ouvrages contre les Incrédules. Ce prix convient aux Brochures éphémeres de la Philoſophie.

D'un Libelle intitulé : l'Oracle des Philoſophes. [Tout eſt Libelle quand on refute M. de *Voltaire*; il falloit citer le titre en entier, & dire, l'Oracle des *nouveaux* Philoſophes.]

Dans l'anti-chambre duquel il ne ſeroit pas ſouffert. [M. de *Voltaire* n'y ſouffre que des Refugiés, que des Infortunés, que des Pauvres, que des Libraires, que des (*b*) Philoſophes.

„ Qui ſe vante d'avoir été dans un Château
„ qui n'a jamais exiſté, & qui pour prix du bon
„ accueil qu'il dit avoir reçu dans cette ſeule
„ maiſon, divulgue les ſecrets qu'il ſuppoſe lui avoir

(*a*) *Oeuvres de M. de Voltaire, tom* 5, *part.* 2, *pag.* 356.

(*b*) Nous croyons être d'autant plus autoriſés à dire cela, que M. de *Voltaire* écrivant à M. *Paliſſot*, à l'occaſion de ſa Comédie contre les Philoſophes, s'exprime ainſi : *je n'ai été fâché contre vous, que parce que vous avez battu* MA LIVRE'E.

„ avoir été confiés. Ce Poliſſon nommé *Guyon* ſe „ donne ainſi, de gayeté de cœur, pour un mal- „ honnête homme". [Le plus indiſcret, c'eſt le Maître du Château; le malhonnête homme, c'eſt celui qui a beſoin de la diſcrétion des autres.]

Qui divulgue les ſecrets qu'il ſuppoſe lui avoir été confiés. On convient que l'Auteur de *l'Oracle des nouveaux Philoſophes* a pris une mauvaiſe tournure dans ſon Ouvrage, pour expoſer les divers ſentimens de M. de *Voltaire*; ſa fiction eſt ingenieuſe, mais elle eſt contre les bienſéances.

„ N'ayant point d'honneur a perdre, il ne ſon- „ ge qu'à regagner, par le débit d'un mauvais „ Libelle, l'argent qu'il a perdu à l'impreſſion „ de ſes mauvais Livres. L'opprobre le couvre, „ & il ne le ſent pas; il ne ſent que le dépit hon- „ teux de n'avoir pu même vendre ſon Libel- „ le". [Qui vous l'a dit? Ou plutôt qui ne vous dira pas qu'il s'en eſt fait pluſieurs éditions, & qu'il s'en fera encore bien d'autres?] „ C'eſt „ donc à cet excès de turpitude qu'on eſt parve- „ nu dans le metier d'Ecrivain"! [Il vous ſied bien de vous plaindre, vous qui abuſez de plus grands talens, & qui êtes venu au point de les faire mépriſer!] „ Ces Valets de Libraires, gens „ de la lie du Peuple & de la lie des Auteurs, les „ derniers des Ecrivains inutiles, & par conſé- „ quent les derniers des hommes".

[*Les derniers des hommes*, M. de *Voltaire*, ſont ceux qui ſont les plus dangereux, & les plus dangereux ſont ces Ecrivains dont la plume s'efforce de renverſer tout-à-la-fois l'ordre de la Religion & celui de la Société; ces Ecrivains qui dégradent les Lettres par l'injuſtice de leur haine, l'a-

mertume de leur ſtyle, la licence de leurs déclamations, l'atrocité de leurs calomnies, le renverſement de toutes les bienſéances ; ces Ecrivains qui amuſent par leurs bons mots & leurs ſarcaſmes la multitude ignorante & légere, & qui oſent ridiculiſer le mérite & l'honnêteté ; ces Ecrivains qui veulent être plaiſans aux dépens de ce qu'il y a de plus ſacré & de plus reſpectable, qui veulent être crus en dépit du jugement & de la raiſon, qui veulent être eſtimés malgré la juſtice & le bon goût ; ces Ecrivains enfin que le délire encenſe, & qui, noircis par la fumée de l'encens même qu'ils ont reçu, ſont mis enſuite au rebut, comme ces fauſſes Divinités que la ſuperſtition la plus groſſiére ne peut adorer qu'un moment.]

CHAPITRE XII.

M. FRERON.

PSAPHON, le plus vain de tous les hommes, élevoit avec ſoin des oiſeaux à qui il n'apprenoit que ces paroles, *Pſaphon eſt un Dieu*; il leur donnoit enſuite la liberté pour aller chanter par-tout ſon apothéoſe. Le Philoſophe de Ferney a toujours déſiré que, d'après ſes chers Eléves, les Journaliſtes ne ſçuſſent répéter que ces mots-ci: *Voltaire eſt un génie unique.* Mais comme chez certains Peuples d'Orient il y avoit un Officier chargé d'avertir tous les jours les Rois, à leur réveil, qu'au milieu de leur vaine gloire & de leurs Flateurs, ils n'étoient que des hommes, M. *Fréron* n'a pas craint de prendre ſur lui cet emploi à l'égard des Héros de la Littérature.

Il n'eſt donc pas étonnant que M. de *Voltaire*, plus deſpote dans le monde Littéraire que ces Monarques Orientaux, qui,

De l'Aſie eſclave Oppreſſeurs arbitraires,
Penſent ne bien régner qu'en étranglant leurs (a) fréres.

ſe ſoit déchaîné avec tant de fureur contre *Frere Fréron.* Poſſédé de tout tems de la manie de dominer, d'établir des loix, de preſcrire des régles, de reformer le goût, de ſubjuguer les talens, de dégrader les mérites, d'aſſigner les rangs, de renverſer les dogmes, d'aſſujettir les eſprits, d'enlever les ſuffrages, de devenir en un mot l'*Alexan-*

(a) *Diſcours ſur l'Envie.*

dre du monde Littéraire & le *Jupiter* de l'Olympe ; il a trouvé dans ce Journaliſte un *Caliſthène* qui lui a dit conſtamment : *non, vous n'êtes pas un Dieu.* Le Héros s'eſt fâché, *Jupiter* a tonné ; mais, en riant de ſes foudres, on lui a dit comme *Lucien* : *Jupiter, tu te fâches? tu as donc tort.* Non-ſeulement on a dit à ce *Jupiter* : tu as tort, mais on l'a prouvé ; & s'il eût été ſage, il n'auroit pas fourni de quoi le prouver encore, puis encore & puis encore.

M. de *Voltaire* a voulu paſſer pour Inventeur, & M. *Fréron* fait connoître ſes plagiats ; M. de *Voltaire* a voulu paſſer pour Critique, & M. *Fréron* a démontré ſes bévues ; M. de *Voltaire* a voulu paſſer pour le premier de nos Poëtes & de nos Orateurs, dans un (*a*) Ouvrage qu'il avoit publié ſous le nom d'autrui, & M. *Fréron*, après l'avoir démaſqué, l'a remis à ſa véritable place ; M. de *Voltaire* a voulu paſſer pour bon Poëte épique, & M. *Fréron* a fait voir que des beaux vers ne ſuffiſoient pas pour mériter ce titre ; M. de *Voltaire* a voulu paſſer pour le plus grand de nos Tragiques, & M. *Fréron* a fait voir qu'il étoit bien au-deſſous de *Corneille* & de *Racine ;* M. de *Voltaire* a voulu paſſer pour bon Comique, & M. *Fréron*, appellé par lui tant de fois *Bâtard de Deſfontaines*, l'a fait reconnoître plus évidemment pour *Bâtard de Thalie* ; M. de *Voltaire* s'eſt vanté d'avoir porté le flambeau de la vérité dans l'Hiſtoire, & M. *Fréron* a fait voir qu'il n'y avoit porté qu'une lanterne ſourde ; M. de *Voltaire* s'eſt érigé en Réformateur, & M. *Fréron* l'a réformé lui-même ; M. de *Voltaire* a voulu être Théologien, & M. *Fré-*

(*a*) *Connoiſſance des beautés & des défauts de la Poéſie & de l'Eloquence dans la Langue Françoiſe.*

ron lui a appris son cathéchisme; M. de *Voltaire* a voulu enfin parler de tout, s'élever au-dessus de tout, & M. *Fréron*, toujours intrépide, l'a suivi par tout, a repliqué à tout, & s'est moqué de tout.

L'époque de cette guerre littéraire peut se rapporter à un extrait d'une Comédie intitulée: *la Femme qui a raison*, insérée dans *l'Année Littéraire* de 1760. La pièce représentée à Nancy sur un théâtre bourgeois, étoit si mauvaise, que le Journaliste n'eut pas de peine à prouver que M. de *Voltaire* avoit tort de l'avoir publiée. Le Public confirma son jugement, & la pièce n'a jamais pû être jouée par les Comédiens.

Ce fut alors que M. de *Voltaire*, toujours plein de tendresse pour ses moindres productions en tout genre, & indigné qu'un Ouvrage sorti de sa main pût être trouvé mauvais par un Journaliste, se déclara ouvertement contre la Critique & le Critique. Il publia, pour cet effet, une Lettre qu'il fit insérer dans le Mercure de la même année. Dès ce moment, plus propre à s'irriter contre les avis qu'à en profiter, il n'a cessé de répandre dans le Public un déluge de satyres & de libelles, où M. *Fréron* est attaqué de toutes les manières. Ces satyres & ces libelles sont, *le Pauvre Diable*, *l'Ecossaise*, *le Chant à ajouter à la Pucelle*, *la Défense de mon Oncle*, *l'Homme aux Quarante Ecus*, *la Guerre de Geneve*, *la Princesse de Babylone*, & un millier d'autres Ouvrages satyriques que sa plume enfante avec une facilité qui feroit croire que c'est-là son véritable talent. Nous allons en présenter quelques traits, pour mettre le Lecteur à portée de juger, ce qui y brille le plus, de la poésie, de la plaisanterie, de la décence ou de la vérité.

Voici un morceau du *Pauvre Diable*.

Je m'accoſtai d'un homme à lourde mine,
Qui ſur ſa plume a fondé ſa cuiſine,
Grand Ecumeur des bourbiers d'Hélicon,
De *Loyola* chaſſé pour ſes fredaines,
Vermiſſeau né du cu de *Desfontaines*,
Digne en tout ſens de ſon extraction,
Lâche *Zoïle*, autrefois laid *Giton*,
Cet animal ſe nommoit *Jean Fréron*.

Quand on voudra citer quelque morceau propre à faire connoître les graces & l'honnêteté de la Littérature Françoiſe, j'imagine qu'on ne choiſira pas celui-là ; & ſi on le choiſiſſoit, ce ne ſeroit pas d'après lui que M. de *Voltaire* pourroit prétendre à la gloire d'être le premier & le plus poli de nos Poëtes.

Il n'eſt pas plus heureux dans un autre Ouvrage du même genre Pour ſe donner une libre carriére, il a imaginé un *Chant* à ajouter au Poëme de la *Pucelle*. Dans ce Chant, digne en effet de figurer dans un Ouvrage où la plaiſanterie la plus indécente ne reſpecte rien, on ſuppoſe *Charles VII.* rencontrant dans la forêt d'Orléans, une chaîne de Galériens. Les gens qui compoſent la bande, ſe trouvent, pour l'honneur de la Littérature, être tous Gens de Lettres. Le Chef, que le Poëte pouvoit mieux choiſir ſans aller plus loin, eſt *Jean Frélon*. Une (*a*) note placée au

(*a*) Voici cette Note érudite. „ Selon les Chroniques de „ ce tems-là, il y avoit un Poiſſon de ce nom, qui écri„ voit des feuilles ſous les charniers S. Innocens. Il fit quel„ ques tours de paſſe-paſſe, pour leſquels il fut enfermé plu„ ſieurs fois au Châtelet, à Bicêtre & au Fort l'Evêque. Il „ avoit été quelque tems Moine, & s'étoit fait chaſſer du

bas de la page, ne permet pas de se méprendre sur celui qu'il veut désigner.

Après avoir décrit ce spectacle d'un style que *Buffon* employoit autrefois pour faire rire les Laquais, il fait du Chef de la bande un portrait composé de mille traits parasites dont il se sert dans tous ses Ouvrages, pour noircir ses ennemis. On va en juger:

Puis le bon Prince avec compassion,
Daigne approcher du maître compagnon,
Qui de la file étoit mis à la tête,
Nul Malandrin n'eut l'air plus malhonnête;
Sa barbe torse ombrage un long menton,
Ses yeux tournés plus menteurs que sa bouche;
Portent en bas un regard double & louche,
Ses sourcils roux, mêlangés & retords,
Semblent loger la fraude & l'imposture;
Sur son front large est l'audace & l'injure,
L'oubli des loix, le mépris des remords;
Sa bouche écume, & sa dent toujours grince.
Le Sicophante, à l'aspect de son Prince,
Affecte un air humble, dévôt, contrit,
Baisse les yeux, compose & radoucit
Les traits hagards de son affreux visage. . . . .

Le Roi des Francs, trompé par le *Frélon*,
Lui témoigna commisération,
L'encouragea par un discours affable;
Quel est ton nom, mon pauvre misérable?
Et ton métier? Et pour quelle action
Le Châtelet, avec tant d'indulgence,
T'envoyoit-il sur les mers de Provence?

„ Couvent. Plusieurs célèbres Ecrivains lui ont rendu justi-
„ ce. Il étoit originaire de Nantes, & exerçoit à Paris la
„ profession de Gazettier satyrique."

Le Condamné, d'un ton de doléance,
Lui répondit: ô Monarque trop bon!
Je ſuis de Nantes, & mon nom eſt *Frélon.*
J'aime *Jeſus* d'un feu pur & ſincére:
Dans un couvent je fus quelque tems frére,
J'en ai les mœurs, & j'eus dans tous les tems
Un tendre ſoin des plus jolis enfans:
A la vertu je conſacrai ma vie.
Sous les Charniers qu'on dit des Innocens,
Paris m'a vu travailler de génie.
J'ai vendu cher mes feuilles à *Lambert*,
Je ſuis priſé dans la Place Maubert,
C'eſt-là ſur-tout qu'on m'a rendu juſtice.
Des Indévôts, quelquefois par malice,
M'ont reproché les foibleſſes du Froc,
Celles du Monde, & quelques tours d'Eſcroc.
Mais j'ai pour moi ma bonne conſcience.

Reprenons cette tirade pour y joindre quelques réflexions.

Qui de la file étoit mis à la tête.

Si ceci eſt françois, il faut croire que *Buſcon* eſt de notre ſiécle, & que M. de *Voltaire* eſt du ſiécle de *Buſcon.*

Sa barbe torſe ombrage un long menton;
Ses yeux tournés, plus menteurs que ſa bouche,
Portent en bas un regard double & louche;
Ses ſourcils roux mêlangés & retords,
Semblent loger la fraude & l'impoſture.....

Ceux qui connoiſſent M. *Fréron* ne trouveront, dans cette eſpece d'éthopée, ni le caractére de ſa figure, ni celui de ſon ame. Ce Journaliſte n'a jamais employé *la fraude* ni *l'impoſture* dans ſes Ecrits. Le ſeul reproche raiſonnable qu'on puiſſe

lui faire, c'eſt d'avoir jugé quelquefois certains Auteurs avec trop de ſévérité, & quelques autres avec trop d'indulgence. Mais quel Journaliſte eſt à l'abri de ce reproche?

Sur ſon front large eſt l'audace & l'injure.

Nous ne ſavons pas où M de *Voltaire* loge ces deux Divinités; il eſt probable, à en juger par cette ſatyre, qu'elles ſont chez lui fort à l'aiſe.

L'oubli des Loix,

M. *Fréron* n'a jamais oublié celles de la décence, de l'honnêteté & du bon goût.

le mépris des remords.

Il n'a pas à craindre le remords d'avoir dit des infamies aux Gens de Lettres.

Sa bouche écume, & ſa dent toujours grince.

Ne diroit-on pas que c'eſt lui qui a compoſé ces vers?

Les traits hagards de ſon affreux viſage.

Toujours du viſage & de la laideur. Hé, M. de *Voltaire*, vous ſavez bien que ſi vous avez des graces, ce ne ſont pas celles de la figure.

Le Roi des Francs trompé par le Frêlon,
Lui témoigna commiſération,
L'encouragea par un diſcours affable;
Quel eſt ton nom, mon pauvre miſérable?
Et ton métier? Et pour quelle action
Le Châtelet, avec tant d'indulgence,
T'envoyoit-il ſur les mers de Provence?

Il faut convenir que le Roi s'y prend bien pour lui témoigner ſa commiſération. *Avec tant d'indulgence* eſt-là bien placé.

Le Condamné.....
Lui répondit.....
Dans un Couvent je fus quelque temps frére,
J'en ai les mœurs, & j'eus dans tous les tems
Un tendre ſoin des plus jolis enfans.....
Des Indevôts, quelquefois par malice,
M'ont reproché les foibleſſes du Froc,
Celles du monde & quelques tours d'Eſcroc.

Cette tournure eſt très-adroite, & ſurtout ſelon la vraiſemblance.

On ſe gardera bien de répondre à de pareilles infamies. M. de *Voltaire* ne ſçauroit être plaiſant ſans devenir atroce.

Mais j'ai pour moi ma bonne conſcience.

Le Poëte oſeroit-il s'attribuer ce langage, même en plaiſantant? Si cela étoit, *admiſſi riſum teneatis, amici?*

Il a voulu plaiſanter encore dans d'autres Ouvrages; mais par malheur pour lui, quand on veut toujours plaiſanter, on fournit ſoi-même matiére à la plaiſanterie. Adoptera qui voudra celle que nous allons tranſcrire.

„ (*a*) Et vous, maître *Aliboron*, dit *Fréron*, ci-
„ devant ſoi-diſant Jéſuite; vous dont le Parnaſſe
„ eſt tantôt à Bicêtre, & tantôt au cabaret du
„ coin; vous à qui on a rendu tant de juſtice ſur
„ tous les théâtres de l'Europe, dans l'honnête
„ Comédie de l'*Ecoſſaiſe*; vous digne fils du Prêtre

(*a*) *Princeſſe de Babylone.*

„ *Desfontaines*, qui nâquites de ſes amours avec
„ un de ces beaux enfans qui portent un fer &
„ un bandeau comme le fils de *Vénus*, & qui s'é-
„ lancent comme lui dans les airs, quoiqu'ils n'ail-
„ lent jamais qu'au haut des cheminées; mon cher
„ *Aliboron*, pour qui j'ai toujours eu tant de ten-
„ dreſſe, & qui m'avez fait rire pendant un mois
„ de ſuite du temps de cette Ecoſſaiſe, je vous re-
„ commande ma Princeſſe de Babylone; dites-en
„ du mal afin qu'on la liſe."

Cet échantillon ſuffit pour épargner à M. *Fréron* la peine d'en dire du mal, & à tout Lecteur ſenſé la peine de la lire.

Autres morceaux du même goût. „ . . . . . (*a*)
„ Mais frére *Fréron* vit encore; il n'y a de lui que
„ ſes Ouvrages qui ſoient morts; & quand on dit
„ de lui qu'il eſt *ivre-mort* preſque tous les jours,
„ c'eſt par caractére, ou ſi l'on veut, par une
„ eſpéce de métonymie.

„ (*b*) On appelle communément à Paris un
„ *Fréron* tout Gredin inſolent, tout Poliſſon qui
„ ſe mêle de faire de mauvais Libelles pour de
„ l'argent."

Pour nous borner dans les richeſſes que M. de *Voltaire* nous fournit en ce genre, nous terminerons nos citations par ce digne morceau. (*c*)
„ Dans la bataille des Jéſuites, nous avons oublié
„ le R. P. *Jean Fréron*, frére du Poliſſon qui grif-
„ fonne l'*Année Littéraire*. Ce Jéſuite ne périt ni
„ par le fer ni par le feu; il fut écraſé dans la
„ mêlée comme un inſecte . . . . . On a trouvé

(*a*) *Défenſe de mon Oncle*, chap. 3.
(*b*) *Les trois Empereurs en Sorbonne*, Mél. tom. 5.
(*c*) Notes ſur les *Jéſuitiques*.

„ dans le porte-feuille du Jéſuite des vers au Roi „ *Staniſlas*; un Poëme intitulé, *Arachné*, ou *l'Araignée qui file ſa propre ordure, & des chiffons ordu-riers contre M. de Voltaire* . . . . Si l'eſprit „ eſt une étincelle de la Divinité, quel mortel approche plus de l'Etre ſuprême que l'Auteur „ de la Henriade? Les vils *Zoïles*, les Caſuiſtes „ réſervés, les *Frérons* feront bien de ſe taire ſur „ ce grand homme. Il faut deux mille ans a la „ Nature pour produire un génie comme le ſien; „ il ne faut que le tems de cuire un œuf frais pour „ produire à la ſois un Caſuiſte, un Sot, un Inſecte, un *Freron*."

Il fut écraſé dans la mêlée comme un Inſecte.

Pas tant *Inſecte*, ſublime Hiſtorien, puiſqu'il avoit fait plus que de vous piquer; point du tout *écraſé*, puiſqu'il vous a donné depuis des preuves de ſon exiſtence.

On a trouvé dans le porte-feuille du Jéſuite, des vers au Roi Staniſlas; un Poëme intitulé, Arachné, ou l'Araignée qui file ſa propre ordure.

Que filez-vous vous-même depuis plus de dix ans, & que peut-on attendre de votre porte-feuille (*a*)?

Si l'eſprit eſt une étincelle de la Divinité, quel mortel approche plus de l'Etre ſuprême que l'Auteur de la Henriade? Ah! M. de *Voltaire*, quel enthouſiaſme! quelle modeſtie! & ſurtout, que de vérité! Mais pourquoi citez-vous la *Henriade* comme votre meilleur Ouvrage? Pouvez-vous ignorer ce qu'on vous a déjà dit, que ce n'eſt que le ſeptiéme des Poëmes épiques, & qu'on lui préférera

(*a*) Au reſte, M. *Fréron* n'a jamais compoſé de Poëme intitulé *Arachné*.

toujours l'Iliade, l'Odiſſée, l'Enéide, le Paradis perdu, la Jéruſalem délivrée & le Télémaque. On vous fait grace de la Luſiade & de la Pharſale; mais qui vous diſoit ſupérieur à *Lucain*, ne l'a point lu.

Les vils Zoïles.... feront bien de ſe taire ſur ce grand homme. Et quand ſe taira ce grand homme qui depuis quelques années ne parle qu'aux dépens de ſa gloire?

Il faut deux mille ans pour produire un génie comme le ſien. Juſqu'à preſent, ce génie eſt unique dans ſon eſpéce: ſi donc on calcule depuis la création du monde, il faudra plus de deux mille ans à la Nature pour en produire un pareil. Mais elle peut ſe repoſer: les vœux des Mortels ne troubleront point ſon repos.

Il ne faut que le tems de cuire un œuf frais, pour produire à la fois un Caſuiſte, un Sot, un Inſecte, un Fréron. Il faut à M. de *Voltaire* moins de tems encore pour produire une erreur, une injure, une calomnie, un déſaveu.

Nous ferions un volume au lieu d'un chapitre, ſi nous voulions rapporter ici toutes les infamies en vers & en proſe, que M. de *Voltaire* a publiées ſur le compte de M. *Fréron*. C'eſt de tous ſes ennemis celui contre lequel il a le plus écrit. Il a pouſſé ſa fureur juſqu'à le produire ſur le Théâtre dans l'*Ecoſſaiſe*, où ſous le nom de *Waſp* il fait jouer à ce Journaliſte un perſonnage dont l'invention même eſt humiliante pour l'Inventeur. Qu'il s'applaudiſſe du ſuccès de cette piéce dont il n'eſt redevable qu'a ce honteux caractére, qu'une ame vertueuſe rougiroit d'avoir ſeulement imaginé: qu'il diſe fauſſement ou avec raiſon,

Que (*a*) de plaiſir le Parterre enivré
Fit retentir les clameurs de ſa joie,
Quand l'*Ecoſſaiſe* abandonnoit en proie
Aux Ris mocqueurs du Public éclairé
Ce lourd *Fréron*.....

Qu'il répéte ce même langage en cent autres endroits de ſes Ouvrages; il n'en ſera pas moins vrai qu'il n'eſt pas plus délicat dans le choix des ſuffrages que dans celui des inventions. Malheur au ſiécle où l'on rit de l'impoſture & de la calomnie; voilà pour les mœurs: où l'on applaudit à une Piéce pleine de défauts, d'invraiſemblances & d'irrégularités; voilà pour le goût. Mais ſi la multitude ignorante & légére ne rougit point de donner des applaudiſſemens à cette Comédie, où toutes les régles de l'art, où toutes celles de la bienſéance ſont violées, le petit nombre de Gens ſages & vraiment éclairés, eſt bien éloigné de ſouſcrire à ces Eloges. Son objet eſt trop odieux pour ne pas ſoulever tout homme qui penſe; comme le dit l'Auteur d'une Lettre publiée dans le tems que cette Piéce parut au Théâtre. „ Il „ ne s'agit point dans cette Comédie, ajoute cet „ Auteur, de ridiculiſer les principes abſurdes de „ je ne ſais quels *Philoſophes*, ni de prouver, de „ maniére à faire rire, que l'abus d'une pareille „ morale pourroit conduire *Puſquin* à voler dans „ la poche. Cependant que de rumeurs n'a point „ excité cette plaiſanterie? Combien, à ce ſu- „ jet, n'a-t-on pas crie au Libelle? Eh! non, „ Meſſieurs, cette Piéce n'en fut jamais un. Ce „ n'étoit pas même une Satyre, dans la rigueur

(*a*) Guerre de Genève.

„ du terme. C'étoit une Critique à la fois pro-
„ fonde & comique de pluſieurs ſyſtêmes triſte-
„ ment dangereux. C'étoit un tableau fort gai
„ des ridicules, des travers de quelques Sages
„ modernes. Qu'eſt-ce donc qu'un Libelle? C'eſt
„ tout ce que ces mêmes Sages ont répondu à
„ cette Cenſure. C'eſt une foule d'Ecrits ſortis
„ de leurs plumes, dictés par la calomnie & par
„ la rage, où les perſonnes du premier mérite &
„ du premier rang ont été outragées..... Qu'eſt-
„ ce encore qu'un Libelle? C'eſt cette même *Co-*
„ *médie de l'Ecoſſaiſe*, où l'on joue ſur la ſcéne,
„ non les Ecrits ou les ridicules de certains Fous
„ appellés Sages, mais la perſonne même d'un
„ Citoyen connu & déſigné. Vous connoiſſez
„ cette diatribe, Monſieur; quel autre ſens lui
„ donner que celui-ci: *Cet homme que vous con-*
„ *noiſſez tous & qu'il me plaît de nommer* Waſp, *eſt*
„ *un faiſeur de feuilles & un fripon*, &c. En un
„ mot n'eſt-ce pas nous dire: *Je vous ai raſſem-*
„ *blés dans ce lieu reſpectable pour vous déférer un*
„ *homme de Lettres, Membre de pluſieurs Acadé-*
„ *mies, honoré de la protection de pluſieurs Rois,*
„ *comblé des bontés de pluſieurs Princes, bon Sujet,*
„ *bon Ami, Ecrivain laborieux & utile, dont la*
„ *plume fait ſubſiſter pluſieurs familles. Cet homme a*
„ *dit* que la femme qui a raiſon, *eſt une méchante*
„ *Piéce; en conſéquence je vous apprends & vous ne*
„ *pouvez nier, que c'eſt un Fourbe, un Délateur, un*
„ *Parjure, digne de l'exécration publique. Je me*
„ *rends ſon Juge; je dicte ſon Arrêt; & je vous*
„ *eſtime aſſez peu pour croire que vous trouverez bon*
„ *que je diffame un Citoyen, & que je retranche du*
„ *milieu de vous un de vos Compatriotes.*"

Si M. de *Voltaire* pouvoit être d'accord avec

lui-même, nous lui dirions: comment pouvez-vous diffamer un homme de Lettres d'une maniere auſſi odieuſe, après avoir dit vous même, „ que les loix ne permettoient pas qu'on reproche „ à un homme d'avoir été puni par les loix, „ parce qu'un reproche public eſt une punition, „ & qu'il n'appartient qu'au Souverain de punir" (*a*)? Après avoir écrit: „ que nous n'avons que deux jours à vivre ſur la terre, & „ que Dieu ne veut pas que ſes enfans conſument ces deux jours à ſe tourmenter impitoyablement les uns les autres" (*b*)? Après avoir „ exhorté les Gens de Lettres à ſe traiter en freres, & leur avoir crié vingt fois: ne vous perſécute t-on pas aſſez? Faut-il que vous vous perſécutiez encore vous-mêmes les uns les autres" (*c*)? N'eſt-ce pas être le jouet de l'imagination la plus inconſéquente? N'eſt-ce pas ſe condamner ſoi-même, & dire avec un Ancien: *video meliora, proboque, deteriora ſequor.*

Si ce ſont-là les droits de la Philoſophie,
Souffrez que j'y renonce, & pour toute ma vie.

Quoi qu'il en ſoit, nous ne craignons pas de l'aſſurer, malgré toutes les invectives du Philoſophe de Ferney, les ennemis même de M. *Fréron* ne pourront lui refuſer la juſtice de reſpecter la Religion, les Loix & les Mœurs; & les Amis ou les Admirateurs de M. de *Voltaire* ſeront forcés de convenir qu'il a ſouvent méconnu les unes &

(*a*) Réfutation d'un *Ecrit anonyme contre la mémoire de feu M. Joſeph Saurin, par M. de Voltaire.*
(*b*) *Ibid.*
(*c*) *Lettre à l'Editeur des Oeuvres de J. B. Rouſſeau.*

& les autres; les ennemis de M. *Fréron* ne pourront disconvenir qu'il n'ait fait usage de son droit, en critiquant les productions qu'on donne au Public, & les Admirateurs de M. de *Voltaire* ne seront jamais assez aveugles pour soutenir que toutes les siennes soient irréprochables; les ennemis de M. *Fréron* ne pourront méconnoître dans la plupart de ses critiques, le sel, l'agrement, la justesse, la décence qui doivent caractériser le Journaliste & l'honnête Homme; les Admirateurs de M. de *Voltaire* seront contraints d'avouer que ses attaques ou ses défenses n'annoncent que la fureur, le sarcasme, la malignité, la calomnie; les ennemis de M. *Fréron* ont toujours eu le dépit de le voir supérieur aux coups qu'on lui a portés, & les amis de M. de *Voltaire* ont eu très-souvent la confusion de le voir au-dessous de tous ceux qu'on auroit pû lui porter.

CHAPITRE XIII.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

CETTE querelle ne pouvoit avoir aucun fondement plus propre à faire connoître combien il eſt dangereux de contredire juſqu'aux moindres fantaiſies de M. de *Voltaire.*

C'eſt à nous d'en parler qui ſortis d'Iſraël,
N'adorons ni Baal, ni le Dieu d'Iſmaël.

Nous ſouſcrivons, avant toutes choſes, aux juſtes condamnations que M. *Rouſſeau* s'eſt attirées par ſes Ouvrages; mais quoiqu'il ait eu les plus grands torts à cet égard, rien ne pouvoit autoriſer des procédés contraires à la juſtice, à la modération, à la décence, à l'honnêteté, à l'humanité; & on peut dire que M. de *Voltaire* n'a connu aucun de ces devoirs, s'il faut en juger par la maniére dont il traite un homme que ſes talens devoient faire reſpecter, que ſes erreurs & ſes infortunes devoient faire plaindre.

Le Seigneur de Ferney avoit établi un théâtre dans ſon château. D'après cet exemple, le *Dictionnaire Encyclopédique* propoſoit aux Génevois d'en établir un dans leur ville. M. *Rouſſeau* qui s'étoit mépris ſur les intérêts de ſa Patrie, quant à la Religion, mais qui pouvoit les connoître quant à la Politique, s'oppoſa de toute ſa force à cet établiſſement, en effet très-funeſte à une petite République.

La Lettre éloquente qu'il écrivit à ce ſujet, fit impreſſion ſur ſes Compatriotes. Il n'en fallut pas

davantage pour échauffer la bile de M. de *Voltaire*, flatté de l'eſpérance d'occuper de ſes piéces le théâtre de Genève. Dès-lors, quoique M. *Rouſſeau* lui eût toujours témoigné le plus grand reſpect & la plus grande déférence, quoique M. de *Voltaire* lui eût (*a*) répondu pluſieurs fois ſur ce ton qu'il ſait ſi bien prendre à l'égard de ceux qui le louent, & par qui il veut ſe faire louer davantage, il commença par exercer ſa malignité de toutes les manieres. Son inhumanité ne garda plus de bornes, quand l'Auteur d'*Emile* ſe vit expoſé aux pourſuites des Tribunaux de France & à celles de ſes propres Concitoyens. Nous allons en citer quelques traits ſans nous aſtreindre à l'ordre des tems.

M. de *Voltaire* commence par envénimer une expreſſion que l'enthouſiaſme avoit bien pû enfanter, mais que le bon ſens déſavoue. M. *Rouſſeau*, dans ſa Lettre à M. l'Archevêque de Paris, s'exprime ainſi à la ſuite d'un des argumens par leſquels il prétend juſtifier ſon *Emile* : *oui, je*

(*a*) Voici une des Réponſes de M. de *Voltaire* à *J. J. Rouſſeau*, qui lui avoit envoyé ſon *Diſcours ſur l'Inégalité des Conditions*.

„ J'ai reçu, Monſieur, votre nouveau Livre contre le Genre „ Humain : je vous en remercie. Vous plairez aux hommes „ à qui vous dites leurs vérités, & vous ne les corrigerez „ pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les „ horreurs de la ſociété humaine, dont notre ignorance & „ notre foibleſſe ſe promettent tant de conſolations. On n'a „ jamais tant employé d'eſprit à vouloir nous rendre bêtes. „ Il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre „ Ouvrage. Cependant, comme il y a plus de ſoixante ans „ que j'en ai perdu l'habitude, je ſens malheureuſement qu'il „ m'eſt impoſſible de la reprendre : & je laiſſe cette allure na- „ turelle à ceux qui en ſont plus dignes que vous & moi, „ &c." *Oeuvres de Voltaire.*

ne crains point de le dire, s'il existoit en Europe un seul Gouvernement vraiment éclairé, un Gouvernement dont les vues fussent vraiment utiles & saines, il m'eût rendu des honneurs publics, il m'eût élevé des statues. On voit bien qu'il mettoit à trop haut prix les vues prétendues excellentes qu'il croyoit avoir suggérées au Gouvernement dans l'*Emile*; mais M. de *Voltaire* n'en est pas plus autorisé pour cela à le ridiculiser continuellement sur son desir d'obtenir des statues; il l'est encore moins à dire, avec un ton de plaisanterie que les honnêtes gens n'ont pas assurément adopté: „ que s'il est sculpté, ce doit être dans la posture où l'on ne voit „ que la tête & les mains d'un homme dans la „ machine de bois élevée au milieu du marché de „ Londres."

L'ennemi juré des Calomniateurs, celui sur qui on n'a jamais débité que des calomnies, passe lui-même du sarcasme aux calomnies les plus absurdes & les plus formellement démenties. „ *Rousseau*, dit-il, (*b*) retiré dans les délicieuses vallées de Moutier-Travers, ou Motier-Travers, „ au Comté de Neufchâtel, n'ayant pas eu depuis un grand nombre d'années le plaisir de „ communier sous les deux especes, demanda instamment (*c*) au Prédicant de Moutier-Travers, homme d'un esprit fin & délicat, la consolation d'être admis à la sainte Table; il lui dit „ que son intention étoit: 1°. *de combattre l'Egli-*

(*a*) *Note sur la Lettre de M. de Voltaire à M. Hume.*

(*b*) *Lettre à M. Hume.*

(*c*) Il y a apparence que M. de *Voltaire* ne prétend pas insulter M. de *Montmolin*, puisqu'il le loue; qu'il sache donc que le mot de *Prédicant* ne s'employe jamais qu'en terme de mépris.

„ *ſe Romaine:* 2°. *de s'élever contre l'Ouvrage in-*
„ *fernal* de l'Eſprit, *qui établit évidemment le Ma-*
„ *térialiſme:* 3°. *de foudroyer les nouveaux Philoſo-*
„ *phes vains & préſomptueux.* Il écrivit & ſigna
„ cette Déclaration, & elle eſt entre les mains
„ de M. de *Montmolin*, Prédicant de Moutiers-
„ Travers."

Autant de points d'accuſation, autant de fauſſetés. En rapportant ici cette Déclaration d'après l'original, nous ferons voir combien M. de *Voltaire*, qui abuſe depuis ſi longtems de la patience du Public ſage & éclairé, abuſe encore de la crédulité des gens ſuperficiels & peu inſtruits.

COPIE

De la DÉCLARATION *ſur laquelle je fus admis à la Communion en* 1762, *& que je confirme aujourd'hui le* 29 *Mars* 1765, *à Motiers.*

MONSIEUR, *le reſpect que je vous porte, & mon devoir, comme votre Paroiſſien, m'obligent, avant que de m'approcher de la Sainte Table, de vous faire de mes ſentimens en matière de foi une déclaration devenue néceſſaire, par l'étrange préjugé pris contre un de mes écrits.*

Il eſt fâcheux que les Miniſtres de l'Evangile ſe faſſent, en cette occaſion, les Vengeurs de l'Egliſe Romaine, faute d'avoir voulu m'entendre, ou faute même de m'avoir lu.

Comme vous n'êtes pas, Monſieur, dans ce cas-là, j'attends de vous un jugement plus équitable. Quoi qu'il en ſoit, l'Ouvrage porte en ſoi tous les éclairciſſemens; & comme je ne pourrois l'expliquer que par lui-même, je l'abandonne tel qu'il eſt au

blâme ou à l'approbation des Sages, ſans vouloir ni le défendre, ni le déſavouer.

Me bornant donc à ce qui regarde ma perſonne, je vous déclare, Monſieur, avec reſpect, que depuis ma réunion à l'Egliſe dans laquelle je ſuis né, j'ai toujours fait de la Religion Chrétienne Réformée une profeſſion d'autant moins ſuſpecte, que l'on n'exigeoit de moi dans le Pays où j'ai vécu, que de garder le ſilence & de laiſſer quelque doute à cet égard pour jouir des avantages civils dont j'étois exclu par ma Religion; je ſuis attaché de bonne foi à cette Religion véritable & ſainte, & je le ſerai juſqu'à mon dernier ſoupir; je déſire d'être toujours uni extérieurement à l'Egliſe, comme je le ſuis dans le fond de mon cœur; & quelque conſolant qu'il ſoit pour moi de participer à la communion des Fidèles, je le déſire, je vous proteſte, autant pour leur édification que pour mon propre avantage; car il n'eſt pas bon que l'on penſe qu'un homme de bonne foi qui raiſonne, ne peut être un Membre de Jéſus-Chriſt.

On voit qu'il ne s'agit, dans cette déclaration, ni de combattre l'Egliſe Romaine, ni de s'élever contre le Livre de l'*Eſprit*, pas même d'écrire contre les Philoſophes. Mais ce n'eſt rien encore. M. de *Voltaire* ajoute des fauſſetés plus hardies & plus odieuſes dans ſes *Notes ſur la Lettre à M. Hume.* Il dit, à l'occaſion du paſſage que nous avons cité: „ non-ſeulement la Déclaration de „ *Jean-Jacques Rouſſeau* contre le Livre de l'*Eſprit*, & contre ſes amis, eſt entre les mains de „ M. de *Montmolin*, mais elle eſt imprimée dans „ un Ecrit de M. de *Montmolin*, intitulé: *Réfutation d'un Libelle*, pag. 90." On ne pouſſa peut-être jamais plus loin l'effronterie & l'impoſture. Nous nous ſommes procurés l'Ouvrage que cite

ici M. de *Voltaire*: il eſt diviſé en deux parties; la premiére eſt une Apologie de la conduite de *Rouſſeau*, pendant ſon ſéjour à Motier-Travers; & la ſeconde eſt une Réfutation de cette Apologie. M. de *Montmolin* eſt l'Auteur de cette ſeconde Partie où il s'efforce de juſtifier les torts qu'on lui impute à l'égard de M. *Rouſſeau*; il rapporte pluſieurs Piéces, & entre autres la Déclaration dont parle M. de *Voltaire*, laquelle eſt entierement conforme à celle que nous venons de tranſcrire: il n'y a pas un ſeul mot de différence entre l'une & l'autre.

„ Ce trait de *Jean-Jacques*, continue M. de „ *Voltaire*, n'eſt pas ſeulement d'un Hypocrite „ qui ſe moque de tout ce qu'il y a de plus ſa„ cré; ce n'eſt pas ſeulement le délire d'un Ex„ travagant qui a changé trois fois de Secte.....; „ c'eſt une baſſe ingratitude mêlée d'une envie „ ſecrete contre *M. Helvetius*, l'un de ſes bien„ faiteurs."

Ce trait de Jean-Jacques n'eſt pas ſeulement d'un Hypocrite, &c. Comment nommera-t-on les Communions de M. de *Voltaire* & ſes Profeſſions de foi, toujours arrachées par les circonſtances, & toujours ſuivies de quelque nouveau Libelle ou de quelques nouveaux Ecrits contre la Religion?

C'eſt une baſſe ingratitude contre M. Helvetius, l'un de ſes bienfaiteurs. On a déja vu qu'il n'eſt aucunement queſtion du Livre de l'*Eſprit*, ni de ſon Auteur, dans la déclaration faite à M. de *Montmolin*; nous ajouterons que M. *Rouſſeau* déclare qu'il n'a jamais reçu de bienfait de M. *Helvetius*, & que M. *Helvetius* en convient lui-même.

„ C'étoit une atrocité abominable au ſieur Jean-
„ Jacques de r'ouvrir des playes qui ſaignoient
„ encore, & de ſe rendre l'accuſateur d'un homme
„ qui avoit eu pour lui les plus grandes bontés."

Jean-Jacques en avoit donné d'avance, dans un de ſes Ecrits, le démenti à ſon Calomniateur, en lui apprenant en même tems comme il faut penſer, agir & écrire. Il eſt vrai que M. *Rouſſeau* avoit eu intention de refuter quelques principes du Livre de l'*Eſprit*, qui n'étoient point analogues à ſes idées. A en juger par ſes autres Ecrits, il l'eût fait avec tous les ménagemens que les Gens de Lettres ſe doivent réciproquement, & que le Philoſophe des Alpes n'employe à l'égard de perſonne. *J'exécutois cette entrepriſe*, dit M. *Rouſſeau* dans ſa premiére Lettre de la Montagne, *quand j'appris que l'Auteur étoit pourſuivi. A l'inſtant je jettai mes feuilles au feu, jugeant qu'aucun devoir ne pouvoit autoriſer la baſſeſſe de s'unir à la foule, pour accabler* un homme d'honneur *opprimé. Quand tout fut pacifié, j'eus occaſion de dire mon ſentiment ſur le même ſujet; mais je l'ai dit ſans nommer le Livre ni l'Auteur. J'ai cru devoir ajouter* le reſpect, *pour ſon malheur*, à l'eſtime *que j'eus toujours pour ſa perſonne.*

„ Il ſe brouilla bientôt avec le Prédicant & les
„ Prêchés de Moutier-Travers." Il ne ſe brouilla point avec les habitans de Motiers, mais ſeulement avec M. de *Montmolin*, & voici à quel ſujet. Ce Paſteur excité par des Genevois qui avoient été excités eux-mêmes par (*a*) M. de *Vol-*

(*a*) Dans une des *Lettres de la Montagne*, M. *Rouſſeau* ſe plaignoit amérement de ce que ſes Concitoyens l'avoient décrété pour ſon *Emile*, tandis qu'ils avoient laiſſé imprimer ſous

taire, déféra les *Lettres de la Montagne* à la *Classe* dite *Vénérable*, c'eſt-à-dire au Corps des Paſteurs du Comté de Neufchâtel. Cette dénonciation parut d'autant plus ſinguliére à M. *Rouſſeau*, que M. de *Montmolin* avoit été juſques-là ſon ami, qu'il l'avoit admis à la Communion peu de tems après ſon arrivée dans ſa Paroiſſe, & qu'il ne s'étoit point déclaré contre l'*Emile*, ni contre la *Lettre à M. l'Archevêque de Paris;* mais ce Miniſtre vouloit faire ſa cour aux Miniſtres de Genève dont il craignoit les reproches & les murmures au ſujet même de ſes liaiſons avec ſon nouveau Paroiſſien; & c'eſt ce qui l'engagea à ceſſer tout commerce avec lui, & à dénoncer ſes *Lettres* au Corps des Paſteurs du Comté de Neufchatel. Cette *vénérable Claſſe* alloit prononcer un jugement, lorſque M. *Rouſſeau* pour détourner l'orage qui le menaçoit, envoya au Corps des Paſteurs une (*a*) dé-

leurs yeux, le Chapitre des Juifs, la Pucelle, le Sermon des Cinquante, & pluſieurs autres productions de M. de *Voltaire*, beaucoup plus emportées que la ſienne. L'Auteur de ces différens Ouvrages ne lui pardonna pas ce raiſonnement & s'efforça, pour l'en punir, de le décrier dans vingt Libelles, & de le faire chaſſer de ſa nouvelle Patrie. Il y réuſſit en le brouillant avec ſon Paſteur, M. de *Montmolin*, qui lui rendit le ſéjour de Motiers ſi déſagréable, par ſes perſécutions, que M. *Rouſſeau* ſe vit comme contraint d'accepter l'offre qu'on lui faiſoit depuis long-tems d'une retraite en Angleterre, auſſi agréable que commode.

(*a*) En voici une fidéle copie. *Par déférence pour M. le Profeſſeur de Montmolin, mon Paſteur, & par reſpect pour la vénérable Claſſe, j'offre, ſi on l'agrée, de m'engager par un écrit ſigné de ma main, à ne jamais publier aucun nouvel Ouvrage ſur aucune matiére de Religion, même de n'en jamais traiter incidemment dans aucun nouvel Ouvrage que je pourrois publier ſur tout autre ſujet; & de plus, je continuerai à témoigner, par mes ſentimens & par ma conduite, tout le prix que je mets au bonheur d'être uni à l'Egliſe. Fait à Motiers le* 10 *Mars* 1765.

claration par laquelle il s'engageoit à ne jamais publier aucun Ouvrage sur aucune matiére de Religion. Le Jugement fut suspendu pour quelque tems, & la chose n'alla pas plus loin par les ordres du Roi de Prusse.

„ Les petits garçons & les petites filles lui jette-
„ rent des pierres, dont aucune n'atteignit le sieur
„ *Jean-Jacques* ni la nommée *le Vasseur*". M. de *Voltaire* semble ajouter cette anecdote pour prouver que M. *Rousseau* n'étoit point aimé à Motiers-Travers, & qu'il étoit vraiment brouillé avec les habitans; mais tout le monde sait que les pierres lui furent jettées par des hommes ivres dont on ne manqua pas de punir les emportemens: leurs Concitoyens (*a*) savoient rendre justice, à certains égards, à ses mœurs, & estimer ses talens en rejettans ses erreurs. Il n'y a en effet que des hommes ivres qui puissent jetter des pierres à un

(*a*) On peut en juger par l'extrait d'une Lettre d'un Citoyen de Neufchâtel, imprimée dans plusieurs Recueils. *Je vais souvent visiter l'ancienne demeure de M. Rousseau, appellée l'Hermitage . . . . . La mémoire de notre estimable Philosophe y est dans la plus grande vénération. Je suis toujours dans l'enchantement lorsque je puis en parler avec les habitans de ce Canton, qui le regardoient comme leur pere & l'arbitre de leurs différends. C'étoit Rousseau qui aidoit à les soulager, & qui rétablissoit la paix dans leurs familles.* Il y a peut-être trop d'enthousiasme à l'égard d'un homme dont les idées sont répréhensibles; mais qu'on concilie cette Lettre & tant d'autres témoignages que nous pourrions rapporter, avec le récit de M. de *Voltaire*, de cet homme qui nous assure avoir cherché la vérité pendant cinquante ans, qui prétend l'avoir trouvée, l'avoir dite & vouloir encore la dire aux Ombres, comme il s'en explique dans son *Epître à Boileau*. Il peut bien la dire aux Ombres, car ils ne lui répliqueront pas; mais les Vivans sauront toujours qu'en penser & que lui répondre.

autre homme, ou lui dire des injures groſſiéres aux yeux du Public.

„ Il écrivit contre les Prédicans de Genève, & „ imprima qu'ils étoient tous des frippons, auſſi „ bien que ceux qui avoient travaillé au Diction- „ naire Encyclopédique, auxquels il avoit de très- „ grandes obligations. "

Ceux qui ont lu les *Lettres de la Montagne* ſavent ſi M. *Rouſſeau* y traite ſes Compatriotes de frippons, auſſi bien que les Encyclopédiſtes. Il peut y chercher à juſtifier ſon *Emile* juſtement condamné, & plaiſanter avec raiſon les Philoſophes de nos jours; mais il abandonne les Encyclopédiſtes au jugement du Public, & n'en dit mot.

„ Comme il en avoit davantage à M. *Hume*, „ ſon protecteur, qui le mena en Angleterre, & „ qui épuiſa ſon credit pour lui faire obtenir cent „ guinées d'aumône du Roi, il écrivit bien plus „ violemment contre lui. ".

Que diroit M. de *Voltaire* ſi on qualifioit du nom d'*aumône* la penſion que le Roi de Pruſſe lui fit pendant quelque tems ? Mais il ſait dégrader tout ce qui regarde les autres, comme il ſait embellir tout ce qui lui eſt propre : auſſi appelloit-il la penſion du Roi de Pruſſe un *dédommagement*.

Qu'on reliſe la Lettre de *Jean-Jacques Rouſſeau* à M. *Hume*; que M. de *Voltaire* la reliſe lui-même, on y verra tout au plus le ſtyle d'un homme ſéduit par des ſoupçons peut-être trop ombrageux; mais on y remarquera en même tems de la candeur, de la délicateſſe & ſurtout de la ſenſibilité : M. de *Voltaire*, à ſa place, y

eut mis de la dureté, de l'aigreur & de la fauſſeté, comme on peut en juger par ſa *Lettre* à M. *Rouſſeau*, ſous le nom du *Docteur Panſophe*. Nous ne la citerons point; elle eſt trop longue & même trop ennuyeuſe. Nous nous contenterons de rapporter ici la Réponſe d'un Quakre qui en releve les défauts, & en fait ſentir le ridicule.

LETTRE D'UN QUAKRE A VOLTAIRE.

„ Ami *Voltaire*,

„ J'ai lu avec peine ta *Lettre au Docteur Panſophe*, & celle que tu écris a mon Compatriote „ *Hume*. Tu perſécutes un malheureux, cela „ n'eſt pas humain; tu lui dis des injures, cela „ n'eſt pas noble; tu te loues beaucoup, cela n'eſt „ pas modeſte.

„ Ami *Voltaire*,

„ Quand on a offert un château par vanité, „ il ne faut pas s'étonner ſi on le refuſe par or- „ gueil, & quand on a dit qu'un homme meri- „ te plus de compaſſion que de colére, il ne faut „ pas lui écrire des injures d'un ſtyle aigre: ce- „ la n'eſt pas conſéquent. N'avertis pas le Pu- „ blic que tu préparois à *Jean-Jacques* de bons „ bouillons & des potions rafraîchiſſantes: cela „ n'eſt pas plaiſant. Songe à calmer ta bile, „ ſans t'occuper à guerir ton prochain; & ne „ fais plus de piéces a ton âge, parce que c'eſt „ une manie, comme tu le dis fort bien toi- „ même.

„ Ami *Voltaire*,

„ Les reproches que tu fais à *Jean-Jacques* „ ſont bien uſés ; on n'amuſe guere le Public „ que par des plaiſanteries neuves & délicates, „ & les tiennes ne le ſont pas. Tu dis, & ce „ ſont tes propres termes, que *Julie* devient „ femme, mere, & la plus tendre amie de ſon „ Epoux ; prends garde que *Jean Jacques* ne te „ demande comment une mere devient femme „ de ſon Epoux ; cela t'embarraſſeroit peut-être „ à expliquer.

„ Ami *Voltaire*,

„ Tu donnes trois leçons à *Jean-Jacques* ; je „ t'en eſtime : les hommes ſont bien de s'éclai- „ rer mutuellement ; mais tu devois y mettre „ plus de douceur. Le Précepteur n'invective „ point ſon Diſciple pour l'inſtruire. Ecoute- „ moi, Ami *Voltaire* : celui qui donne des le- „ çons aime ſans doute à en recevoir. Il faut „ de la réciprocité dans le commerce.

„ Quand on a fait l'*Eſſai ſur l'Hiſtoire Univerſel-* „ *le*, on parle rarement de bonne foi hiſtorique ; „ quand on en a déſavoué ſucceſſivement deux „ ou trois Editions faites ſous les yeux de l'Au- „ teur, on ne parle jamais de bonne foi de So- „ ciété.

„ Quand on a mis en lumiére (*a*) le *Commen-*

(*a*) Ce n'eſt pas le ſeul Ouvrage où M. de *Voltaire* s'efforce d'humilier nos grands Maîtres, pour ſe placer au-deſſus d'eux. On ſait qu'il publia en 1750 une eſpece de Grammaire ſous le titre de *Connoiſſance des beautés & des défauts de la Poéſie & de l'Eloquence dans la Langue Françoiſe*, où il ne paroît avoir eu d'autre but que de faire entendre qu'il eſt le ſeul

„ *taire ſur Corneille*, on évite de recommander la
„ modeſtie, & ſurtout on ne ſe donne pas pour
„ exemple.

„ Quand on ſe pique de ſuite dans l'eſprit &
„ d'honnêteté dans le ſtyle, on ne nomme point
„ *Jean-Jacques* le *ſieur Rouſſeau*, pour l'appeller
„ M. *Rouſſeau* douze lignes plus bas. Je n'aime
„ point les diſparates.

„ Quand on accuſe un homme de faire le métier
„ de Délateur, il ne faut pas en même tems vou-
„ loir prouver qu'il eſt fou: la premiére imputa-
„ tion le rendroit odieux; la ſeconde m'engage
„ plus qu'à le plaindre: cela n'eſt pas adroit.

„ Quand un homme de Lettres qui ſe dit Phi-
„ loſophe, eſt riche & vieux, il devroit penſer à
„ jouir de ſa fortune & de ſa réputation: on peut
„ bien être jaloux de *Jean-Jacques* comme de
„ *Corneille*, mais il vaut mieux ne ſe commettre
„ qu'avec les morts.

„ Quand on accuſe un homme de n'avoir pas
„ l'eſprit juſte, on ſe garde bien d'ajouter qu'il
„ n'a pas le talent de l'humilité; ceux qui ont
„ l'eſprit juſte, n'ont point appellé l'humilité *un*
„ *talent*.

„ Quand on reproche gravement à quelqu'un
„ de détruire la Religion Chrétienne, il ne faut
„ pas faire des plaiſanteries ſur les Saints dans la
„ même Lettre, ſurtout quand les plaiſanteries

---

grand homme de notre Nation. Il ne ſe loue pas moins dans le *Pyrrhoniſme de l'Hiſtoire*, où, ſous un nom déguiſé, il ſe donne pour le plus grand & le plus vrai de nos Hiſtoriens. Il eſt vrai qu'il a déſavoué ces deux productions; mais quel eſt l'Ouvrage qu'il n'a pas déſavoué, & quel eſt le déſaveu où on ne l'ait point reconnu pour l'Auteur de l'Ouvrage qui en étoit l'objet?

„ ſont triviales; en attendant l'Etre Souverain qui „ nous jugera dans l'éternité, n'ennuyons pas „ les hommes qui nous jugent dans le tems. A- „ dieu, Ami *Voltaire.*"

M. *Rouſſeau* avoit dit dans ſon *Contrat ſocial: le Czar* Pierre *n'avoit pas le vrai génie, celui qui crée & fait tout de rien. Quelques-unes des choſes qu'il fit étoient bien, la plupart étoient déplacées. Il a vu que ſon Peuple étoit barbare, il n'a point vu qu'il n'étoit pas mûr pour la police; il l'a voulu civiliſer, quand il ne falloit que l'aguerrir. Il a voulu d'abord faire des Allemands, des Anglois, quand il falloit commencer par faire des Ruſſes; il a empêché ſes Sujets de jamais devenir ce qu'ils pourroient être, en leur perſuadant qu'ils étoient ce qu'ils ne ſont pas. C'eſt ainſi qu'un Précepteur Français forme ſon Elève pour briller un moment dans ſon enfance, & puis n'être jamais rien. L'Empire de Ruſſie voudra ſubjuguer l'Europe, & ſera ſubjugué lui-même. Les Tartares, ſes ſujets, ou ſes voiſins, deviendront ſes maîtres & les nôtres; cette révolution me paroît infaillible. Tous les Rois de l'Europe travaillent & concourent à l'accélérer.*

M. *Rouſſeau* étoit ſans doute trop ſévére dans le jugement qu'il portoit du Czar *Pierre I*; mais falloit-il pour cela chercher à s'égayer ſur ſon compte, par un jeu de mots que *Trivelin* auroit craint d'employer? Et dire: „ ces paroles ſont tirées „ d'une Brochure intitulée, *le Contrat Social* ou „ *Inſocial* du peu ſocial Jean-Jacques *Rouſſeau*?

„ Un Seigneur Ruſſe, ajoute M. de *Voltaire*, „ qui s'amuſe quelquefois à lire des brochures, „ ſe ſouvint en liſant celle-ci, de quelques vers „ de *Molière*, & les cita à propos."

M. de *Voltaire* a toujours des Seigneurs prêts à venir à ſon ſecours. Quoiqu'il en ſoit, on peut citer encore plus à propos à ſon égard les vers de *Molière* qu'il fait rapporter par ſon Ruſſe:

Il ſemble à trois Gredins, dans leur petit cerveau,
Que pour être imprimés & reliés en veau,
Les voilà dans l'Etat d'importantes perſonnes,
Qu'avec leur plume ils font le deſtin des Couronnes.

On ſait que cette manie a toujours été la ſienne; celui qui a conſacré tant de chapitres à éclaircir, à redreſſer, à corriger, à démentir, à préſenter des vues, à propoſer des plans, à corriger des abus, n'a pris ſans doute tant de peine que pour figurer parmi les Légiſlateurs.

„ Je voudrois en général, continue M. de *Voltaire*, que lorſqu'on juge les Nations du haut „ de ſon grenier, on fût plus honnête & plus „ circonſpect." Profitez de cet avis, M. de *Voltaire*, & n'inſultez pas du donjon de votre château, comme vous faites continuellement, les Italiens, les Eſpagnols, les Portugais, toute l'Europe, & ſur-tout vos Compatriotes que (*a*) vous outragez plus que les autres Peuples. Les avis deviennent hypocrites, ridicules & odieux, quand celui qui les donne, fait tout le contraire de ce qu'il conſeille à autrui.

„ Les Fous de Cour étoient plus ſenſés, & n'in- „ ſultoient, par leurs bouffonneries, que les Foi- „ bles,

(*a*) Je ne connois pas d'Auteur, même parmi les Etrangers, qui ait dit plus de mal des François, que M. de *Voltaire*. Qu'on liſe ſes derniers Mêlanges, ſes deux Diſcours aux Velches, ſes dernières piéces de Poéſie, & l'on conviendra de la vérité de cette remarque.

„ bles, & reſpectoient les Puiſſans ; les Fous de „ Village ſont aujourd'hui plus hardis."

Le Philoſophe de Ferney eſt tantôt Fou de Cour, & tantôt Fou de Village. Fou de Cour, il n'inſulte, par ſes bouffonneries, que les Foibles, c'eſt-à-dire, les Morts, les Malheureux, les Auteurs qui dédaignent de lui répondre : Fou de Village, il décrie tout, il déclame contre tout ; mais il a la prudence de ſe cacher ou de ſe ménager des protections pour ſe garantir des pourſuites, ou d'employer des déſaveux pour ſe ſouſtraire à l'indignation.

„ On répondra que *Diogene* & l'*Aretin* [Pour- „ quoi ne s'eſt-il pas mis en ſi bonne compa- „ gnie ?] ont été tolérés ; d'accord : mais une „ Mouche ayant vu un jour une Hirondelle qui „ en volant emportoit des toiles d'Araignées, en „ voulut faire autant ; elle y fut priſe." M. de *Voltaire* n'eſt ni l'Hirondelle, ni la Mouche ; il eſt quelquefois une Abeille, mais plus ſouvent une Guêpe.

On a vu comment il a traité ſon ennemi en proſe ; voyons comment il le traite en vers. Commençons par cette tirade qu'on trouve dans les *Honnêtetés Littéraires*, & qu'on applique à M. *Rouſſeau*.

Cet Ennemi du Genre humain,
Singe manqué de l'*Aretin*,
Qui ſe croit celui de *Socrate*,
Ce Charlatan trompeur & vain,
Changeant vingt fois ſon Mitridate ;
Ce Baſſet hargneux & mutin
Mordant également la main,
Ou qui le feſſe ou qui le flatte,
Ou qui lui préſente du pain.

Que prouvent ces injures, qu'un honnête Poëte rougiroit d'avoir adreſſées au plus médiocre de tous nos Ecrivains? ſinon que M. de *Voltaire* eſt plus propre à fournir matiére à des Epigrammes qu'à en compoſer. Où il ſe ſurpaſſe, c'eſt dans ſon Poëme intitulé *la Guerre de Genève.* Ecoutons ſa Muſe Helvétique; elle nous dira de jolies choſes.

Dans un Vallon fort bien nommé (*a*) Travers,
S'éleve un Mont, vrai ſéjour des hivers:
Son front altier ſe perd dans les nuages,
Ses fondemens ſont au creux des enfers.
Au pied du mont ſont des antres ſauvages;
Du Dieu du jour ignorés à jamais;
C'eſt de *Rouſſeau* le digne & noir palais.
Là ſe tapit ce ſombre Energumene,
Cet Ennemi de la Nature humaine,
Pétri d'orgueil & dévoré de fiel;
Il fuit le Monde, & craint de voir le Ciel.
Et cependant ſa triſte & vilaine ame,
Du Dieu d'Amour a reſſenti la flamme.
Il a trouvé pour charmer ſon ennui,
Une Beauté digne en effet de lui.
C'étoit *Caron*, Amoureux de *Megere.*
Une infernale & hideuſe Sorciére,
Suit en tous lieux le Magot ambulant,
Comme Chouette eſt jointe au Chat-Huant.
L'infâme Vieille avoit pour nom *Vacbine*;
C'eſt ſa *Circé*, ſa *Didon*, ſon *Alcine.*
L'averſion pour la Terre & les Cieux
Tient lieu d'Amour à ce couple odieux.
Si quelquefois dans leurs ardeurs ſecrettes,
Leurs os pointus joignent leurs deux ſquelettes,
Dans leurs tranſports ils ſe pâment ſoudain,
Du ſeul plaiſir de nuire au Genre-Humain.

(*a*) L'alluſion n'eſt-elle pas d'un grand goût?

Qu'on penſe ce qu'on voudra de ce morceau du troiſiéme Chant ; il ſuffit de le citer. Dans un autre endroit où *Robert Covelle* ſe déſole de la mort de ſa Maîtreſſe, le Poëte met dans la bouche de *Jean-Jacques Rouſſeau*, cette admirable conſolation.

Rouſſeau réplique, as-tu perdu l'eſprit ?
As-tu le cœur ſi lâche, ſi petit?
Aurois-tu bien cette foibleſſe infâme,
De t'abaiſſer à pleurer une femme?
Sois Sage enfin: le Sage eſt ſans pitié;
Il n'eſt jamais ſéduit par l'amitié :
Tranquille & dur en ſon orgueil ſuprême,
Vivant pour ſoi, ſans beſoin, ſans deſir,
Semblable à Dieu, concentré dans lui-même,
Dans ſon mérite, il met tout ſon plaiſir . . . . .

On conviendra que la conſolation eſt vraiment philoſophique; mais M. de *Voltaire* ne décele-t-il pas ici imprudemment le ſecret des Adeptes? Quoi qu'il en ſoit, on peut dire qu'il s'eſt admirablement peint lui-même. La colére eſt comme l'ivreſſe; l'homme y paroît au naturel. Le Philoſophe a donc auſſi des momens où il eſt homme.

Tu vois *Vachine*, elle eut l'art de me plaire;
J'ai autrefois fêtoyé ma Sorciére ;
Je la verrois mourante à mes côtés,
Des dons cuiſans qui nous ont infectés,
Sur un fumier rendant ſon ame au Diable,
Que ma vertu paiſible, inaltérable,
Me défendroit de m'écarter d'un pas,
Pour la ſauver des portes du trépas.
D'un vrai *Rouſſeau* tel eſt le Caractére,
Il n'eſt Ami, Parent, Epoux, ni Pére,
Il eſt de (a) roche: & quiconque, en un mot,
Naquit ſenſible, eſt fait pour être un Sot.

(a) *Il eſt de roche* apparemment, parce qu'il n'a pas répon-

Nous finissons ce Chapitre par lassitude & par dégoût, en demandant à M. de *Voltaire* pourquoi il s'exprime ainsi dans son *Tableau Philosophique du Genre Humain:* „ un homme de nos jours qui déraisonne depuis douze ans avec un orgueil & „ une insolence sans exemple, conclut un parallele entre *Jésus-Christ* & *Socrate*, par dire que si „ la mort de *Socrate* est celle d'un Sage, la mort „ de *Jésus-Christ* est celle d'un Dieu." Est-ce le sublime ou la vérité de cette pensée qui le choque? Quand on ose le condamner, le *déraisonnement*, l'*orgueil* & l'*insolence* ne sont-ils pas le partage du Blasphémateur qui outrage si indignement Dieu & les hommes?

---

du à de tels aboyemens, & qu'il s'est déclaré pour ne vouloir jamais y répondre. Ainsi M. de *Voltaire* aura pour lui seul la gloire de vouloir & de pouvoir décocher des injures, qu'on ne pourra ni ne voudra repousser, le tout par défaut de bile & d'effronterie. *Conscia mens recti famæ mendacia ridet.* Il aura de plus la honte plus terrible encore d'avoir oublié cette maxime si respectable pour les ames nobles, *Res est sacra miser*, un infortuné est une chose sacrée. Il aura eu la cruauté d'avoir déchiré les blessures d'un homme souffrant. Qu'il ose, après cela, prononcer le mot d'*Humanité* & celui de *Tolérance.*

CHAPITRE XIV.

M. WARBURTON,

Évêque *de Glocester.*

La scéne que M. de *Voltaire* donne dans cette querelle, est des plus plaisantes. Personne n'a mieux rendu que lui le personnage de *Trissotin*: il a commencé d'abord par le respect & les éloges; il a fini par l'emportement & les injures. *Molière* avoit mis sur le théâtre un pareil caractére, pour tourner en ridicule les faux Savans trop épris de leurs foibles connoissances. On dira que M. de *Voltaire* a développé le sien, pour décrier la Philosophie.

Dans son *Traité de la Tolérance*, dans ses *Mêlanges Philosophiques*, dans sa *Philosophie de l'Histoire*, dans son *Dictionnaire Philosophique*, car tout chez lui est *Philosophie*, il s'étoit appuyé de l'autorité de M. *Warburton*, Evêque de Glocester; c'est à cet Auteur qu'il renvoye pour confirmer la plupart de ses sentimens philosophiques qu'il hazarde sur l'Histoire sacrée. Qu'est-il arrivé? M. *Warburton* n'a point goûté un encens qui lui paroissoit devoir lui coûter trop cher; il a mieux aime être sensé, que d'être loué de cette maniére. C'est pourquoi, sans se laisser séduire par les éloges de son Disciple, il s'est récrié bien vîte contre la liberté que le Disciple prenoit de s'appuyer sur son témoignage en défigurant ses principes.

L'Evêque de Glocester avoit publié un Ouvrage intitulé: *la divine Légation de Moyse*, dont M. de

Voltaire faiſoit, pour ainſi dire, ſon cheval de bataille; il renvoyoit ſans ceſſe à *la divine Légation* pour autoriſer ce qu'il avançoit lui-même contre toute eſpéce de Légation.

L'Auteur Anglois, indigné qu'on le mit ainſi à contribution, pour des ſentimens qu'il n'avoit jamais eu, ſe crut obligé d'annoncer à la fin du ſecond volume de ſon Ouvrage, dans une nouvelle Edition qu'il en donna, que l'Hiſtorien philoſophique ne l'avoit point entendu, qu'il l'avoit ſouvent fauſſement interprêté, & quelquefois infidélement cité. Il le réfuta même en ce qu'il l'accuſoit de favoriſer le Matérialiſme, ce qui étoit bien éloigné de ſa façon de penſer.

Le coup étoit mortifiant pour un homme exercé depuis longtems à donner le ſens qu'il lui plaît aux Paſſages des Auteurs les plus reſpectables. Il avoit eu juſqu'alors la prudence de ne s'attacher, en fait d'Ouvrages de Doctrine, qu'aux Auteurs morts; mais il s'apperçut bientôt que celui-ci étoit vivant. M. *Warburton* ne le critiqua pas ſeulement en Docteur, mais en Homme de Lettres. En falloit-il davantage pour mettre M. de *Voltaire* hors de lui-même, & faire couler de ſa plume un torrent de fiel & de bithume? Ce ne fut donc plus *le ſavant Evêque Warburton qui donne beaucoup de force à ce que je viens de dire* (*a*); on oublia donc qu'on avoit écrit pour prouver que tout étoit temporel chez les Juifs, *& c'eſt la preuve que le ſavant Evêque Warburton apporte* (*b*); on ſe garda bien de répéter, *que n'as-tu lu le profond*

(*a*) *Philoſophie de l'Hiſtoire*, Chap. 37.
(*b*) *Traité de la Tolérance*, page 129.

Ouvrage de l'Evêque Warburton ? Il l'auroit (*a*) *montré* . . . . . Enfin, ce ne fut plus le *ſavant Warburton* par-ci, le *ſavant Warburton* par-là; il devint un homme dévoué à toutes les impertinences d'un Neveu qui, par ſon extravagance, fait plus de tort à ſon Oncle qu'aux Ennemis de ſon Oncle. Ecoutons parler ce jeune homme de ſi grande eſpérance & d'une plus grande honnêteté.

„ *Warburton* ne connoît pas plus les vraiſemblances que les bienſéances (*b*)." Le prétendu Neveu le connoît encore moins; mais c'eſt la faute de ſon Oncle qui n'a pû lui fournir cette partie eſſentielle d'une bonne éducation.

„ Les Anglois ſont frères des François. Cette „ conſanguinité empêche-t-elle que *Warburton* „ ne nous haïſſe? Il haït juſqu'à ſes Compatrio„ tes, qui le lui rendent bien (*c*)."

Votre Oncle qui a tant dit dit du mal des ſiens, ne doit-il pas s'attendre à un pareil retour ?

„ Il ne ſait pas abſolument ce qu'il dit." C'eſt, ſelon vous, le ſort de tous ceux qui vous réfutent.

„ Quel eſt le but de cet homme audacieux ? „ Je n'en ſais rien. Il flatte le Gouvernement; „ s'il obtient un Evêché, il ſera Chrétien; s'il ne „ l'obtient, j'ignore ce qu'il ſera (*d*)."

Il eſt encore plus difficile de ſavoir qu'eſt votre Oncle & ce qu'il ſera. Nous ſouhaitons que la

(*a*) *Seconde Lettre d'un Quakre à l'Ami Jean-George.* Nouv. Mêl. Part. 3.

(*b*) *Défenſe de mon Oncle.* M. de *Voltaire* répond dans cette Défenſe aux critiques qu'on a faites de la *Philoſoph. de l'Hiſt.* qu'il appelle l'Ouvrage de ſon Oncle.

(*c*) *Ibid.* chap. 13.

(*d*) *Ibid.* chap. 14.

prédiction contenue dans l'Epigramme ſuivante, ſe trouve vraie.

Que penſez-vous de l'Auteur d'*Uranie*?
Vous l'avez vu Poëte, Hiſtorien,
Critique amer, hardi Pirrhonien,
Sur tous ces ſujets exerçant ſon génie;
Vous le voyez Anti-Cartéſien,
Ami du vuide, Anglois à toute outrance:
Eſt-ce tout? Non, grace à ſon inconſtance,
Je le prédis, vous le verrez Chrétien.

„ Il a déjà fait deux volumes ſur la Légation de „ *Moyſe*, dans leſquels il ne dit pas un mot de „ ſon ſujet. Cela reſſemble au Chapitre des *Bot-* „ *tes*, où *Montagne* parle de tout, excepté des „ Bottes; c'eſt un cahos de citations, dont on ne „ peut tirer aucune lumiére." Votre Oncle s'en étoit cependant bien ſervi pour ſa *Philoſophie de l'Hiſtoire*; ce qu'il y dit des Myſteres de Cerès eſt preſque tout copié de la *divine Légation*.

„ Il a ſenti le danger de ſon audace, & il a vou- „ lu les envelopper des obſcurités de ſon ſtyle. „ Il ſe montre plus à découvert dans le troiſiéme „ volume." Vous oubliez que c'eſt dans le ſecond qu'il réfute votre Oncle: vous ſeriez bien aveugle, incomparable Neveu, ſi vous trouviez de l'obſcurité dans ce qu'il dit contre ce cher Oncle.

„ C'eſt-là qu'il entaſſe tous les paſſages favora- „ bles à ſon impiété . . . . . Il a élevé l'étendard „ du Fanatiſme d'une main, tandis que de l'au- „ tre il déployoit celui de l'irreligion. „ Votre Oncle a pu voir l'étendard du Fanatiſme, car il ne voit partout que cela: on le défie d'avoir vu celui de l'impiété, car il ne s'y connoît pas.

„ *Warburton* jouit d'un bon Evêché: il insulte „ les Philosophes; . . . . Il cherche à persécuter, „ & s'il pouvoit il ressembleroit au *Peachum in* „ *the beggars opera*, qui se donne le plaisir de faire „ pendre ses Complices. La plupart des Hypocri- „ tes ont le regard doux du chat, & cachent leurs „ griffes: celui-ci découvre les siennes en levant „ une tête hardie; il a été ouvertement Délateur, „ & il voudroit être Persécuteur."

Il insulte les Philosophes. Il ne fait que s'en rire. Ils se riroient si bien des autres, s'ils avoient eux-mêmes un bon Evêché. *Il cherche à persécuter.* Un bon Evêque éclaire & ne persécute pas, quand c'est par foiblesse ou par ignorance qu'on peche contre la vérité; mais quand on attaque la vérité avec insolence ou sans discernement, un bon Evêque est en droit de dire qu'on renferme ce fou, de peur que sa folie ne devienne épidemique dans le troupeau. *Les Hypocrites ont le regard doux du chat*, &c. Les Hypocrites les plus dangereux sont ceux qui disent tout & le désavouent ensuite, afin de pouvoir le redire encore avec impunité.

„ Les Philosophes d'Angleterre lui reprochent „ l'excès de sa mauvaise foi & celui de l'orgueil; „ l'Eglise Anglicane le regarde comme un homme „ dangereux; les Gens de Lettres comme un Ecri- „ vain sans goût & sans méthode, qui ne fait „ qu'entasser citations sur citations; les Politiques „ comme un Brouillon qui feroit revivre, s'il „ pouvoit, la Chambre étoilée."

Votre Oncle vous a donc fait part de toutes les confidences de la Nation Angloise? Apprenez cependant, sage Neveu, que *les Philosophes d'Angleterre* & de quelque pays que ce soit, ne sont

en droit de *reprocher* à perſonne ni *l'excès d'orgueil*, ni *celui de la mauvaiſe foi.* Pour ce qui regarde les autres articles, apprenez encore que votre Oncle vous a conté le rêve qu'il avoit fait la nuit d'avant le jour que vous compoſâtes ſon éloquente Apologie.

„ Mon Oncle n'a point dit d'injures aux ſa-
„ vans." C'eſt donc vous, cher Neveu, qui avez fait la plus grande partie de ſes Ouvrages? Quand je vous ai dit que votre Oncle étoit ſujet à rêver, j'avois oublié d'ajouter que vous y étiez également ſujet vous-même.

„ Il n'a jamais cherché à perſécuter perſonne;
„ au contraire, il a écrit contre l'intolerance le
„ Livre le plus honnête, le plus circonſpect, le
„ plus chrétien, le plus rempli de piété qu'on ait
„ fait depuis *Thomas A Kempis.*" Oh! pour le coup, petit frippon de Neveu, voilà le plus plaiſant de vos rêves.

„ Mon Oncle, quoique un peu enclin à la
„ raillerie, étoit pétri de douceur & d'indulgen-
„ ce; il fit pluſieurs piéces de Théâtre dans ſa
„ jeuneſſe, tandis que l'Evêque *Warburton* ne
„ pouvoit que commenter des comédies." Votre Oncle n'auroit dû en commenter ni en faire dans ſa vieilleſſe.

„ Mon Oncle, quand on ſifloit ſes pieces, ſif-
„ floit comme les autres." Mais ſur un autre ton; les uns ſifloient en éclatant de rire, votre Oncle en cachant ſon dépit.

„ Si *Warburton* a fait imprimer *Guillaume Sha-*
„ *keſpear* avec des notes, l'Abbé *Bazin* [c'eſt l'On-
„ cle prétendu] a fait imprimer *Pierre Corneille*
„ auſſi avec des notes." On connoît les notes de l'Abbé *Bazin*: il y a cette différence entre les

ſiennes & celles de M. *Warburton*, que celui-ci les fit pour honorer le premier Poëte tragique de ſa Nation, & l'Abbé *Bazin* pour déprimer le premier de la ſienne.

„ Si *Warburton* gouverne une Egliſe, l'Abbé „ *Bazin* en a fait bâtir une." C'eſt bien peu pour avoir voulu en renverſer tant d'autres.

„ J'ai oublié, en parlant de ce cher *Warburton*, „ de remarquer combien cet Evêque ſeroit perni- „ cieux à la Religion Chrétienne & à toute Re- „ ligion, ſi mon Oncle ne s'étoit pas oppoſé vi- „ goureuſement à ſa hardieſſe (*a*)." Vous vantez trop votre Oncle. Vous voudriez apparemment qu'on le plaçât parmi les Peres de l'Egliſe; mais j'ai bien peur qu'il ne ſoit véritablement le pére que de celle qu'il dit avoir bâtie, & qu'il n'a pourtant fait que réparer & embellir.

Nous finirons par le paſſage ſuivant, tiré d'une eſpéce de Lettre (*b*) que M. de *Voltaire* adreſſe à M. *Warburton*, ſous le titre d'*Inſtruction*.

„ Tu exerces ton inſolence & tes fureurs ſur „ les Etrangers comme ſur tes Compatriotes. Tu „ voulois que ton nom fût partout en horreur; „ tu as réuſſi. Après avoir commenté *Shakeſpear*, „ tu as commenté *Moyſe*. Tu as écrit une rap- „ ſopie en quatre gros volumes . . . . . Tu feins „ enſuite de ſoutenir une Religion que tu as vio- „ lemment combattue. Tu crois expier ton ſcan- „ dale en attaquant les Sages. Tu penſes te laver „ en les couvrant de ton ordure. Tu crois écra- „ ſer d'une main la Religion Chrétienne, & tous

(*a*) *Ibid.* Chap. 16.

(*a*) Cette Piéce ſe trouve dans le dernier volume des *Nouveaux Mélanges Philoſophiques*. On l'a inſérée dans l'*Evangile du Jour*.

„ les Littérateurs de l'autre; tel eſt ton caractére.
„ Ce mêlange d'orgueil, d'envie & de témérité
„ n'eſt pas ordinaire. Il t'a effrayé toi-même; tu
„ t'es enveloppé dans les nuages de l'antiquité &
„ dans l'obſcurité de ton ſtyle: tu as couvert d'un
„ maſque ton affreux viſage . . . . . Tu hais,
„ tu calomnies; on te déteſte dans ton pays, &
„ tu déteſtes . . . . . Tes mains dégoûtent de
„ fiel & d'encre . . . . . On me dira qu'il y a
„ beaucoup d'honnêtes gens qui ſans te montrer
„ de colére, ne veulent pas dîner avec toi, par
„ la ſeule raiſon que ton Pédantiſme les ennuie,
„ & que ton inſolence les révolte; mais ſois ſûr
„ qu'ils te haïſſent, toi & tous les Barbares qui
„ te reſſemblent."

Nous aurions pû entremêler de réflexions cette tirade vraiment philoſophique; mais ce ſeroit une eſpéce de répétition, & nous n'avons pas le talent de nous répéter, comme l'a M. de *Voltaire*.

CHAPITRE XV.

M. L'ABBE' COGER.

M. de *Voltaire* a raiſon de dire que „ l'amour-„ propre eſt un ballon gonflé de vent dont il ſort „ des tempêtes quand on lui fait une piquure:" la plus mince critique ſuffit pour le mettre en fureur. Quand il n'a pas ſes propres querelles à venger, il ſe charge de celles des autres. Comme un *Don Quichotte* en Littérature, ou comme cet homme dont parle *Horace; aliena negotia curo excuſſus propriis*, il eſt toujours prêt à rompre une lance. Mais ſemblable à ces vieux Chevaliers uſés par la fatigue, s'il a encore la manie des combats, il n'en a plus ni la force ni les graces.

M. l'Abbé *Coger*, Profeſſeur d'Eloquence au Collége Mazarin, crut devoir faire la critique d'un Ouvrage annoncé d'avance, comme devant éclipſer le *Télémaque*. Cet Ouvrage, s'en ſeroit-on douté, étoit *Bélisaire*. M. *Coger* fit ſentir les défauts de ce Conte, avec autant de clarté & de goût, que de diſcernement & de vérité. Sans entrer dans les diſcuſſions théologiques, il ſe borna à démontrer que quand on veut faire des Romans, il faut en ſavoir les regles, être maître de ſon ſujet, le revêtir d'expreſſions convenables, obſerver les vraiſemblances, ſoutenir les caracteres, éviter les hors d'œuvres, & ne pas avoir la mal-adreſſe d'introduire un vieux Militaire babillard, à qui il ne reſte plus qu'un langage maniéré & philoſophique; fruit ſans doute du bel uſage & des fines ſociétés de ſon tems.

Les Gens ſenſés rendirent juſtice à ſes intentions, à la juſteſſe de ſa critique & à l'honnêteté dont elle étoit aſſaiſonnée. M. de *Voltaire* n'en jugea pas de même; ſa deviſe eſt depuis long-tems celle-ci:

Et la Proſe & les Vers, tout nous ſera ſoumis,
Nul n'aura de l'eſprit hors nous & nos amis.

C'eſt pourquoi voilà auſſi-tôt le *Priam* du Parnaſſe qui s'échauffe en ſon harnois; il s'efforce de venger ſon *Politès* vigoureuſement pourſuivi, prend ſa lance, & a le courage de porter à l'Agreſſeur ce coup dont on peut dire,

Sic fatus ſenior, telumque imbelle ſine ictu
Conjecit.

„ (*a*) Il y avoit alors quelques petits . . . .
„ Envieux, pédans, ignorans, & qui faiſoient
„ des brochures pour gagner du pain. Un de ces
„ animaux nommé *Cogeos* ou *Coger*, eut l'impru-
„ dence d'écrire contre *Béliſaire.*" Pourquoi n'eût-il pas oſé le faire? De quoi pouvoit-il être *Envieux?* En quoi a-t'il été *Pédant?* Sur quoi le trouvez-vous *Ignorant?* A quoi tend ce reproche? Ne ſera-ce donc jamais que *pour gagner du pain*, que les Auteurs ſenſés & religieux feront des Ouvrages contre les Philoſophes; & ne ſera-ce que pour recueillir de la gloire que les Philoſophes écriront contre les Gens ſenſés & religieux? Laquelle de ces deux eſpeces d'*animaux* eſt la plus raiſonnable?

(*a*) *Défenſe de mon Oncle.* Chap. 21.

„ (*a*) Le même *Coger* attaqua non moins cruel-
„ lement un pauvre Jardinier, & l'accuſa d'avoir
„ écrit ces propres mots : *Notre Religion, avec*
„ *toute ſa révélation, n'eſt & ne peut être que la Reli-*
„ *gion naturelle perfectionnée.* Voyez, mon cher
„ Lecteur, la malignité & la calomnie." M.
l'Abbé *Coger* n'attaque d'aucune maniére le Jardinier, & ne l'accuſe nullement d'avoir écrit ces propres mots. Il ne fait que les rapporter avec un grand nombre d'autres paſſages, pour prouver que le quinziéme Chapitre de *Béliſaire* n'eſt qu'une répétition des idées expoſées dans le Poëme ſur la Loi naturelle, & dans la Profeſſion de foi du Vicaire Savoyard.

Au reſte, on ne ſera pas long-tems à ſavoir quel eſt ce Jardinier. Le voilà qui va ſe peindre lui-même.

„ Ce bon Jardinier étoit un des meilleurs Chré-
„ tiens du Canton, qui nourriſſoit les Pauvres des
„ légumes qu'il avoit ſemées, & qui pendant l'hi-
„ ver s'amuſoit à écrire pour édifier ſon prochain
„ qu'il aimoit."

Si ce Jardinier n'avoit jamais ſemé que des légumes, s'il ſe fût borné à donner aux pauvres gens cette nourriture, on lui laiſſeroit volontiers le titre de bon Jardinier : mais ce Jardinier a ſemé tant d'ivraie parmi le bon grain, & nourri de tant de chimeres les pauvres Eſprits, qu'on lui conſeille de renoncer au métier.

Et qui pendant l'hiver s'amuſoit à écrire pour édifier ſon prochain qu'il aimoit. Il a raiſon de dire que c'eſt pendant l'hiver qu'il écrit ; on ſent bien que le vent de biſe ſouffle depuis quelque tems

(*a*) *Ibid.* Chapitre dernier, intitulé *Poſtcriptum.*

ſur ſa plume. Mais s'il veut édifier ſon prochain qu'il aime, il faut qu'il s'y prenne d'une autre maniere; qu'il écrive pendant l'été; qu'il choiſiſſe des jours qui ne ſoient pas nébuleux; qu'il profite d'un tems calme & ſerein; alors il diſcernera la vérité, il la dira comme il convient, & le prochain l'aimera à ſon tour; ou pour mieux faire encore, qu'il n'écrive pas du tout.

„ Il n'y a pas un ſeul mot dans le paſſage du „ Jardinier, qui ait le moindre rapport à cette „ imputation." Le pauvre Jardinier radote. Il feroit beaucoup mieux de planter des choux que d'avancer de pareils menſonges qu'il dément lui-même, comme on va le voir, dans le paſſage qu'il cite pour la défenſe.

„ Ses Œuvres, dit-il, ont été recueillies, & „ dans la derniére Edition de 1764, pag. 252, „ ainſi que dans toutes les autres Editions, on „ trouve le paſſage que *Coger* a ſi lâchement falſifié. Le voici:

„ Celui qui penſe que Dieu a daigné mettre un „ rapport entre lui & les hommes, qu'il a fait „ libres, capables du bien & du mal, & qu'il leur „ a donné à tous ce bon ſens qui eſt l'inſtinct de „ l'homme, & ſur lequel eſt fondée la loi naturelle, celui-là ſans doute a une Religion & „ une Religion beaucoup meilleure que toutes „ les Sectes qui ſont hors de notre Egliſe: car „ toutes ces Sectes ſont fauſſes, & la Loi naturelle eſt vraie. *Notre Religion révélée n'eſt même „ & ne pouvoit être que cette Loi naturelle perfectionnée* (*a*)."

Hé!

(*a*) Qui ne voit que le paſſage renferme le même ſens dans les deux citations, & qu'il eſt énoncé de même à un mot près?

Ho! de quoi va ſe mêler le Jardinier! Ne voit-il pas que ſon Jardin ſe deſſéche & que ſes légumes périſſent pendant qu'il veut faire la fonction de ſon Curé. Les pauvres qu'il nourrit n'en exigent pas tant de lui : ils pourroient bien dire à ſon ſujet, à-peu près comme *Chryſalde*, en parlant de *Martine*:

Il vaut bien mieux pour nous qu'il cultive ſes herbes,
Que d'accommoder mal les noms avec les verbes;
De redire cent fois de bas & méchans mots;
D'inſulter les Auteurs qu'il traite tous de ſots, &c.

Ce morceau, continue le Jardinier, en parlant du paſſage qu'il vient de citer, „ce morceau avoit „ été honoré de l'approbation du Patriarche de „ Conſtantinople [on peut le croire] & de plu- „ ſieurs Evêques; [c'eſt ce que nous ne croyons „ pas] il n'y a rien de plus chrétien, de plus ca- „ tholique & de plus ſage." Et de moins jardinier, falloit-il ajouter.

„ Comment donc ce *Coger* oſa-t'il mêler ſon ve- „ nin aux eaux pures de ce Jardinier?" Ce fut dans le tems que ce Jardinier s'occupoit à écrire au lieu de veiller ſur ſes canaux. Il en arrivera toujours autant à ceux qui feront une autre beſogne que la leur.

„ Pourquoi voulut-il perdre ce bon homme & „ faire condamner *Beliſaire*?". Il ne voulut pas le perdre, & abandonna le ſecond au jugement du Public. Les gens religieux ne cherchent qu'à

près? D'ailleurs le Jardinier a toujours eu le talent de dire tout ce qu'il a voulu dans une Edition, & de ſe dédire enſuite dans l'autre.

prévenir le mal, & ne veulent en faire à perſonne.

„ N'eſt ce pas aſſez d'être dans la derniére „ claſſe des derniers Ecrivains ?" Les derniers Ecrivains ſont ceux qui attaquent la Religion & les Mœurs; ceux qui les defendent ont la gloire des bons ſentimens, s'ils n'ont pas celle des grands talens qu'un homme ſage dédaignera toujours à ce prix.

„ Faut-il encore être fauſſaire?" Ce n'eſt point l'être que de rapporter une penſée d'un Auteur, telle que ce même Auteur l'énonce, à un mot près qui ne change rien au ſens. Qui ſait même ſi M. *Coger* ne l'a point copiée fidélement ſur l'Edition dont il s'eſt ſervi?

„ Ne ſavois-tu pas, ô *Coger*, quels châtimens „ étoient ordonnés pour les crimes de faux?" Quiconque en eſt incapable n'a pas beſoin de le ſavoir.

„ Tes pareils ſont d'ordinaire auſſi mal inſtruits „ des loix que des principes de l'honneur." C'eſt l'être ſoi-même que d'outrager ainſi un homme qui n'a fait que defendre le Chriſtianiſme & la Littérature, dans un Livre où il n'y a pas la plus petite perſonnalité.

„ Que ne liſois-tu les Inſtituts de *Juſtinien*, „ au titre de *Publicis judiciis*, & la loi *Cornelia?*" Que ne liſiez-vous votre catéchiſme, ô ſavant Jardinier! vous n'auriez pas avancé tant de principes contraires à la Religion. Que ne liſiez-vous les Traités de *Séneque*? au titre *de Irâ*, vous auriez appris à réprimer les ſaillies de votre bile; au titre *de Clementiâ*, vous auriez appris à pardonner, & même à remercier ceux qui ont relevé vos erreurs; au titre de *Tranquillitate Animi*,

vous auriez appris à jouir tranquillement des jours qui vous reſtent à paſſer ſur la terre; au titre de *Beneficiis*, vous auriez appris à faire du bien à vos Vaſſaux, ſans vous en vanter; au titre *de Providentiâ*, vous auriez appris à remercier la Providence de vous avoir comblé de préſens, & à lui demander pardon d'en avoir fait ſi rarement un bon uſage; au titre *de Contemptu Divitiarum*, vous auriez appris . . . . . Car ce *Séneque*, Monſieur, eſt un excellent homme, comme dit *Hector* dans le *Joueur*.

„ Ami *Coger*, la falſification eſt comme la Po-
„ ligamie; c'eſt un cas pendable, un cas penda-
„ ble." Ami *Voltaire*, la calomnie eſt un cas odieux, un cas odieux.

„ Ecoute, miſérable, vois combien je ſuis bon,
„ je te pardonne." Le bon cœur!

Juſqu'à *je te pardonne*, il dit tout durement.

La preuve qu'il a bien pardonné, c'eſt ce qu'il ajoute dans un autre Ouvrage publié depuis: „ *O*
„ Muſes! impoſez ſilence au déteſtable *Coger*,
„ Profeſſeur de bavarderie au Collége Mazarin,
„ qui n'a pas été content des Diſcours moraux de
„ *Béliſaire* & de l'Empereur Juſtinien, & qui a
„ écrit de vilains Libelles diffammatoires contre
„ ces deux grands hommes. (*a*)."

O Muſes! impoſez ſilence, &c. M. *Coger* n'a jamais fait de vers (*b*), & il y a long-tems que les *Muſes* & l'honnêteté diſent à M. de *Voltaire* de n'en plus faire.

(*a*) *Princeſſe de Babylone.*

(*b*) Il en a fait de Latins, qui ſont eſtimés; mais M. de *Voltaire* n'eſt pas cenſé parler de ceux-là.

Professeur de Bavardsrie, &c. Ne diroit-on pas que M. de *Voltaire* a étudié dans cette école, & que l'Ecolier y a surpassé le Maître?

Qui n'a pas été content des Discours, &c. Il a cela de commun avec bien d'autres Lecteurs. Ce n'est pas le nom des personnages qui en impose, c'est la maniére dont on les fait parler.

Et qui a écrit des Libelles diffamatoires contre ces deux grands hommes. Si l'*Examen de Bélisaire* publié par M. l'Abbé *Coger* est un *Libelle*, comment nommera t on les Ecrits de M. de *Voltaire* contre M. l'Abbé *Coger*?

CHAPITRE XVI.

M. LARCHER.

M. de *Voltaire* qui a parlé sur tout, auroit dû savoir qu'il faut être soi-même instruit de tout avant d'entreprendre d'en instruire les autres. *Sumite materiam vestris qui scribitis æquam viribus.* S'il eût été bien convaincu de cette maxime, il n'auroit pas donné sa *Philosophie de l'Histoire*, où il est Philosophe, à son ordinaire, aux dépens de la raison & de la vérité. Les erreurs qui fourmillent dans cet Ouvrage, porterent M. *Larcher* à en publier une Critique sous le titre de *Supplément à la Philosophie de l'Histoire* (*a*), où il démontre que l'Historien philosophe, ou le Philosophe historien, n'a présenté au Public qu'un tissu de mensonges grossiers, de contradictions choquantes, de larcins mal-adroits & de ridicules inepties.

Une telle entreprise devoit lui attirer nécessairement les anathêmes de M. de *Voltaire*; aussi ne les lui a-t-il pas ménagés dans sa Réponse intitulée, *Défense de mon Oncle.* Il faut que ce Neveu respecte bien peu le Public pour employer des termes aussi infâmes, que ceux dont il se sert pour défendre un Oncle qui apparemment ne connoissoit pas plus les bienséances que lui. Il seroit à souhaiter que de telles familles fussent placées où elles doivent être; on n'aura pas de peine à deviner le logement qu'elles méritent.

(*a*) Cet Ouvrage dont M. *Larcher* donna une seconde Edition en 1769, forme un vol. *in*-8°. de 414 pages.

Ce n'eſt qu'à regret que nous allons mettre ſous les yeux du Lecteur ces lambeaux de corruption. Pourquoi M. de *Voltaire* nous y force-t-il? Notre but a toujours été de faire connoître que cet homme qui prétend inſtruire les ſiécles, eſt très-propre à faire rougir le nôtre par l'excès de ſes emportemens.

„ Remarquez, s'il vous plaît, mon cher Lecteur, la malice du Paillard (*a*) qui outrage ſi „ clandeſtinement la mémoire de mon Oncle (*b*) „ . . . . . Notre infâme débauché cherche un „ ſubterfuge (*c*) . . . ." Enſuite s'adreſſant à M. *Larcher* lui-même: il pourra bien t'arriver, lui „ dit-il, pareille avanture, qu'à feu M. *Deſebauſſour*; l'Abbé *Deſfontaines* l'eſquiva (*d*).

„ C'eſt une choſe remarquable dans l'Hiſtoire „ de l'eſprit humain, que tant d'Ecrivains folliculaires ſoient des Sodomites. J'en ai cherché „ ſouvent la raiſon; il m'a paru que les Folliculaires ſont pour la plupart des craſſeux chaſſés „ des colléges, qui n'ont pû parvenir à être reçus „ dans la compagnie des dames . . . . . .

„ Il ne manque plus au barbare ennemi de „ mon Oncle, que le péché de beſtialité; il en „ eſt enfin convaincu (*e*).

Et dans un autre Ouvrage, il dit, en s'adreſ-

(*a*) Nous renvoyons au Chapitre de M. *le Franc de Pompignan*, où l'on verra de quelle maniére cet Oncle incomparable ſe tira d'affaires, & les belles choſes qu'il répondit avant de produire les autres belles choſes que nous offrons ici au Lecteur.

(*b*) *Défenſe de mon Oncle*, Chap. 3.

(*c*) *Ibid*, Chap. 3.

(*d*) Chap. 5.

(*e*) Chap. 7.

ſant aux Muſes : „ (*a*) mettez un baillon au pé-
„ dant *Larcher*, qui ſans ſavoir un mot de l'an-
„ cien Babylonien . . . . . a l'impudence de ſou-
„ tenir, &c. . . . . Ce libertin de Collége, vo-
„ tre ennemi & celui de la pudeur, accuſe les
„ belles Egyptiennes de Mendès, de n'avoir aimé
„ que des boucs, ſe propoſant en ſecret par cet
„ exemple, de faire un tour en Egypte, pour
„ avoir enfin de bonnes avantures . . . . . Dans
„ l'eſpérance de s'introduire auprès de quelque
„ vieille, il inſinue que notre incomparable *Ni-*
„ *non*, à l'âge de 80 ans . . . . . Muſes, filles du
„ Ciel, votre ennemi *Larcher* fait plus ; il ſe ré-
„ pand en éloquence ſur la pédéraſtie ; il oſe dire
„ que tous les Bambins de Babylone ſont ſujets à
„ cette infamie ; il croit ſe ſauver en augmentant
„ le nombre des coupables, &c."

Qu'on n'attende point des réflexions ſur ces traits d'abomination & de délire. Il ne nous en vient qu'une, c'eſt qu'on ſe prive de tout droit à la gloire pour les belles choſes qu'on a pu dire, quand on s'avilit juſqu'au point d'en produire d'auſſi dégoûtantes.

(*a*) *Princeſſe de Babylone.*

CHAPITRE XVII.

M. GRASSET DE GENEVE.

En voici un auquel M. de *Voltaire* n'a rien dit, à la vérité, mais contre lequel il a voulu beaucoup faire. Le récit de cette querelle fera connoître l'humanité de l'Apôtre de la Tolérance, & le zele avec lequel il s'attache à conformer ſes actions aux beaux ſentimens & aux ſublimes maximes qu'il débite avec tant d'emphaſe. Voici le fait.

On publia à Genève, en 1758, une Lettre de M. de *Voltaire*, adreſſée à M. *Tiriot*, dans laquelle *Calvin* & ſes Sectateurs étoient fort mal traités. Les Genevois en furent ſi mécontens, qu'ils compoſerent à ce ſujet pluſieurs Ecrits où M. de *Voltaire* étoit violemment attaqué. On ne ſe contenta pas de répondre à ſa Lettre à M. *Tiriot*; on l'attaqua encore ſur ſa *Défenſe de Milord Bolingbroke*, & ſur quelques autres Ouvrages qu'il venoit de publier. Le ſieur *François Graſſet* raſſembla, dit-on, ces différentes piéces, y ajouta un Mémoire contre M. *Saurin*, de l'Académie des Sciences, & fit imprimer le tout ſous le titre de *Guerre de M. de Voltaire.* A peine celui-ci en fut-il inſtruit, que, pour ſe juſtifier auprès des Genevois, il compoſa un Mémoire dans lequel il déſavouoit la plus grande partie de la Lettre adreſſée à M. *Tiriot*, & la *Défenſe de Milord Bolingbroke*, qu'il regardoit comme un Ecrit formel contre la Religion, qu'on ne pouvoit, diſoit-il, publier ni attribuer à quelqu'un ſans crime; il le

terminoit par une ſortie violente contre le nommé *Graſſet*, qu'il regardoit comme l'Editeur de toutes ces différentes critiques où il étoit ſi peu ménagé. Il déchargea toute ſa colere ſur ce Genevois; il écrivit contre lui à tous ceux qui pouvoient l'obliger; & ayant appris que le célebre M. de *Haller* le protégeoit, il ne craignit point de lui adreſſer la Lettre ſuivante.

Lettre de M. de VOLTAIRE *à M. de* HALLER.

„ VOICI, Monſieur, un petit certificat (*a*) „ qui peut ſervir à faire connoître *Graſſet* pour „ lequel on demande votre protection. Ce mal„ heureux a fait imprimer à Lauſanne un Li„ belle abominable contre les Mœurs, contre la „ Religion, contre la paix des Particuliers, con-

(*a*) Voici le beau certificat qui accompagnoit cette belle Epitre.

„ Nous ſouſſignés déclarons que le nommé *François Graſſet* „ nous avant volé pendant l'eſpace de dix-huit ans, ou à „ peu-près, qu'il nous a ſervi en qualité de Commis; le „ magnifique Conſeil nous fit demander, en 1756, une Dé„ claration de tout ce qui s'étoit paſſé: que nous nous con„ formâmes à cet ordre & la donnâmes à M. l'Auditeur de „ Normandie, en l'accompagnant de toutes les piéces qui „ pouvoient conſtater ſes fripponneries; enſuite de quoi le „ Mi-Conſeil le décréta de priſe de corps. A Genève, ce „ 12 Février 1759. *Signé*, LES FRERES CRAMER." Cette Déclaration faite à la ſollicitation du très-tolérant M. de *Voltaire*, fut envoyée à plus de cent perſonnes de Lauſanne, où le ſieur *Graſſet* étoit alors. On pouſſa le zele juſqu'à l'envoyer à l'Académie de cette Ville, avec cette adreſſe, *à MM. les Recteurs & Membres de l'Académie de Lauſanne.*

„ tre le bon ordre. Il eſt digne d'un homme „ de votre probité & de vos grands talens, de „ refuſer à un Scélérat une protection qui ho- „ noreroit les gens de bien. J'oſe compter ſur „ vos bons offices, ainſi que ſur votre équi- „ té. Pardonnez à ce chiffon de papier; il n'eſt „ pas conforme aux uſages allemands; mais il l'eſt „ à la franchiſe d'un François qui vous révere „ plus qu'aucun Allemand.

„ Un nommé *Lerveche* ou *Perveche*, ci-devant „ Précepteur de M. *Conſtant*, eſt Auteur d'un „ Libelle ſur feu M. *Saurin*. Il m'a écrit deux „ ou trois Lettres anonymes ſous votre nom. „ Tous ces gens-là ſont ſi miſérables, qu'ils ſont „ bien indignes qu'un homme de votre mérite ſoit „ ſollicité en leur faveur.

„ Je ſaiſis cette occaſion de vous aſſurer de l'eſ- „ time & du reſpect avec lequel je ſerai toute ma „ vie, &c. ".

Voici la Réponſe que lui fit M. de *Haller*. On jugera par elle ſi les Philoſophes déclamateurs ſont toujours les vrais Philoſophes.

Lettre de M. de HALLER *à M. de* VOLTAIRE.

„ J'AI été véritablement affligé de la Lettre „ dont vous m'avez honoré. Quoi! j'admirerai „ un homme riche, indépendant, maître du choix „ des meilleures Societés, également applaudi par „ les Rois & par le Public, aſſuré de l'immortali- „ té de ſon nom, & je verrai cet homme per- „ dre le repos, pour prouver qu'un Tel a fait des „ vols, & qu'un Tel autre n'eſt pas convaincu „ d'en avoir fait!

„ Il faut bien que la Providence veuille te-
„ nir la balance égale pour tous les humains;
„ elle vous a comblé de biens, elle vous a
„ accablé de gloire, il vous falloit des mal-
„ heurs: elle a trouvé l'équilibre en vous ren-
„ dant ſenſible.

„ Les perſonnes dont vous vous plaignez, per-
„ droient bien en perdant la protection d'un
„ homme caché dans un coin du Monde, &
„ charmé d'être ſans influences & ſans liaiſons.
„ Les loix ont ſeules ici le droit de protéger le
„ Citoyen & le Sujet. M. *Graſſet* eſt chargé des
„ affaires de mon Libraire. J'ai vu M. *Léver-*
„ *che-la-Roche* chez un Exilé, M. *May*, que
„ j'ai viſité quelquefois depuis ſa diſgrace, &
„ qui paſſoit ſes derniéres heures avec ce Mi-
„ niſtre.

„ Si l'un ou l'autre a mis mon nom ſur des
„ Lettres anonymes, s'il a laiſſé croire que nos
„ relations ſont plus intimes, il aura vis-à-vis
„ de moi des torts que vous ſentez avec trop
„ d'amitié.

„ Si les ſouhaits avoient du pouvoir, j'en
„ ajouterois un aux bienfaits du deſtin. Je vous
„ donnerois de la tranquillité, qui fuit devant
„ le génie qui ne le vaut pas par rapport à la
„ Société, mais qui vaut bien davantage par
„ rapport à vous-même: dès-lors l'homme le
„ plus célébre de l'Europe ſeroit auſſi le plus
„ heureux.

„ Je ſuis avec l'admiration la plus parfai-
„ te, &c."

Nous pourrions citer pluſieurs pareils tours d'adreſſe de M. de *Voltaire*, des milliers de Let-

tres qu'il a adreſſées à des perſonnes en place, pour nuire à des particuliers qui avoient eu le malheur de lui déplaire, le tout pour l'honneur des Lettres & le bien de l'humanité; mais notre intention n'eſt pas de trop groſſir cet Ouvrage. Nous laiſſons à M. de *Voltaire* la honte de l'inutilité de ſes tentatives; nous lui laiſſerions même la honte du ſuccès, ſi nous ne ſavions qu'il a trouvé très-ſouvent de vrais Philoſophes, où il déſiroit de trouver des Gens auſſi peu Philoſophes que lui.

CHAPITRE XVIII.

Ce Chapitre ne contiendra que quelques traits lancés contre plusieurs Ecrivains, que M. de Voltaire *a fêtés à sa manière dans ses différentes Légendes. Il peut s'en trouver parmi eux quelques-uns dont le mérite littéraire ne soit point à l'épreuve d'une critique raisonnable; mais sans prétendre justifier leurs talens, nous nous contenterons de dire que l'Apôtre de la Philosophie ne les a maltraités, que parce qu'ils ont publié des Ouvrages où l'on respectoit peu cette Philosophie dont il se croit le héros. Nous nous bornerons à indiquer légérement les motifs plus particuliers qui ont égayé sa verve ou échauffé sa bile.*

§ I.

M. GRESSET.

De vers, de prose & de honte étouffé,
Je rencontrai *Gresset* dans un caffé,
Gresset doué du double privilége
D'être au Collége un bel Esprit mondain,
Et dans le monde un homme de Collége.
Gresset dévot, long-tems petit badin,
Sanctifié par ses Palinodies;
Il prétendoit avec componction
Qu'il avoit fait jadis des Comédies
Dont à la Vierge il demandoit pardon.
Gresset se trompe, il n'est pas si coupable:
Un vers heureux & d'un tour agréable
Ne suffit pas; il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du tems un portrait véritable,
Pour consommer cet œuvre du Démon (*a*).

(*a*) *Le Pauvre Diable.*

Ce trait de Satyre dont l'agrément ne sauroit faire pardonner l'injustice, n'a d'autre fondement qu'une Lettre par laquelle cet Auteur annonça qu'il renonçoit au Théâtre. M. de *Voltaire* qui se croit obligé de venger tous les genres de Littérature, & qui pouvoit cependant se dispenser de tant de zele pour la Comédie, ne pardonna point à l'Auteur du *Vert-Vert*, cet acte public de renonciation qui fut inséré dans tous les Journaux.

Il prétendoit avec componction
Qu'il avoit fait jadis des Comédies
Dont à la Vierge il demandoit pardon.

M. de *Voltaire* ne demandera point pardon à la Vierge d'avoir fait les siennes: il n'est pas assez dévot; mais s'il étoit raisonnable, il en demanderoit pardon à *Thalie*. Ses Comédies en effet sont les plus minces de ses Ouvrages littéraires; elles ne sont pour la plupart, que des Romans dialogués. Quand on en a fait de pareilles, on devroit être indulgent pour celles des autres.

Gresset se trompe, il n'est pas si coupable.

C'est l'Auteur du *Temple du Goût* qui se trompe lui-même. Le Public a goûté & goûtera toujours *Sidney* & le *Méchant*; mais l'*Indiscret*, *la Prude*, *Socrate*, *la Femme qui a raison*, l'*Ecossaise*, *Charlot ou la Comtesse de Givry* n'obtiendront jamais des éloges que quand M. de *Voltaire* prendra un nom de guerre pour les louer, selon son noble usage.

§. II.

M. TRUBLET.

Il travailloit au Journal Chrétien ; c'eſt d'abord un grief ; mais ce qui en eſt un plus grand, il avoit dit dans ſon *Eſſai ſur divers ſujets de Littérature & de Morale* : „ Le *Télémaque* eſt encore plus lu que la *Henriade* ; non qu'il vaille mieux, mais il eſt en proſe. La *Henriade* en eſt plus belle, plus admirable, plus étonnante d'être en vers ; le *Télémaque* en eſt plus agréable d'être en proſe. On a oſé dire de la *Henriade*, & on l'a dit ſans malignité : *Je ne ſais pourquoi je bâille en la liſant.* On a encore appliqué à ce Poëme le mot de *la Bruyere* ſur l'Opéra : *Je ne ſais pas comment l'Opéra, avec une muſique ſi parfaite & une dépenſe toute royale, a pu réuſſir à m'ennuyer ;* & l'on a dit : *Je ne ſais pas comment la Henriade avec une poéſie & une verſification ſi parfaites, a pu réuſſir à m'ennuyer.*"

C'en étoit plus qu'il n'en falloit pour s'attirer des anathêmes. Ils ſont gais, nous en conviendrons, mais très-peu juſtes, ſelon la louable coutume du grand perſifleur.

L'Abbé *Trublet* avoit alors la rage
D'être à Paris un petit perſonnage ;
Au peu d'eſprit que le bon-homme avoit
L'eſprit d'autrui par ſupplément ſervoit ;
Il entaſſoit adage ſur adage ;
Il compiloit, compiloit, compiloit,
On le voyoit ſans ceſſe écrire, écrire
Ce qu'il avoit jadis entendu dire ;
Et nous laſſoit ſans jamais ſe laſſer :
Il me choiſit pour l'aider à penſer,

Trois mois entiers enſemble nous penſâmes,
Lûmes beaucoup & rien n'imaginâmes. (a)

Ceux qui ont lu les Eſſais de Morale & de Littérature de feu M. l'Abbé *Trublet*, ſeront plus équitables. Ils ne pourront refuſer à cet Auteur un jugement ſain, un eſprit de critique toujours juſte & quelquefois profond, un ſtyle clair, méthodique, correct & élégant. S'il n'a pas toujours le mérite de dire des choſes neuves, il a celui de les exprimer avec goût & d'une maniere également inſtructive & ingénieuſe.

On le voyoit ſans ceſſe écrire, écrire
Ce qu'il avoit jadis entendu dire.

Quelques jaloux du mérite littéraire de M. l'Abbé *Trublet* l'accuſerent d'avoir puiſé dans les converſations de M. *de la Motte* & de M. *de Fontenelle* la plus grande partie de ſes Eſſais de Morale & de Littérature; mais qui ne voit pas que cette imputation eſt auſſi fauſſe qu'elle eſt ridicule? Il faut cependant convenir que l'Auteur des *Eſſais* qui prétend qu'on ne peut lire la Henriade ſans ennui, n'a fait en cela que répéter

Ce qu'il avoit jadis entendu dire

à *la Motte*, à *Fontenelle* & à pluſieurs autres Ecrivains.

Lûmes beaucoup & rien n'imaginâmes.

M. de *Voltaire* qui a ſi ſouvent inventé d'après les autres, & n'a fait, le plus ſouvent, que colorier

(a) *Le Pauvre Diable.*

rier & vernisser leurs idées, est-il en droit de s'égayer sur le défaut d'imagination? D'ailleurs est-ce à un Critique, à un Moraliste qui analyse l'esprit & le cœur qu'on doit faire un pareil reproche?

Voilà déjà deux Académiciens que M. de *Voltaire* attaque ; qu'il se plaigne après cela de ce qu'on manque de respect à l'Academie.

§. III.

LE PERE BERTIER.

Ce Jésuite étoit un de ceux qui travailloient avec le plus de succès au *Journal des beaux Arts*, connu sous le nom de *Trévoux*. M. de *Voltaire* qui n'entend raillerie sur rien de ce qui intéresse son amour-propre, s'offensa d'abord d'une plaisanterie de ce Journaliste, qui, rapportant dans ses feuilles une Lettre d'un jeune homme, dans laquelle on désignoit, tout bonnement, M. de *Voltaire*, par le seul titre de *digne Rival d'Homère & de Sophocle*, mit froidement en note: *nous ne le connoissons pas.* De plus, le P. *Bertier* s'étoit élevé avec force contre plusieurs endroits reprehensibles de l'*Essai sur l'Histoire Générale.* Enfin il avoit dévoilé les ruses des Encyclopédistes & fait voir que leur plan n'étoit autre chose que celui du Chancelier *Bacon*, exécuté pas *Chambers*, & ne laissoit jamais échapper l'occasion de relever leurs fautes, de combattre leurs erreurs, de faire connoître leurs plagiats.

Tous ces torts réunis ne méritoient-ils pas quelque honnêteté littéraire de la part du grand Faiseur? Il écrivit donc plusieurs Lettres contre lui, il l'injuria dans plusieurs de ses Préfaces, il

lui lança des traits satyriques dans ses vers; non content de tout cela, il composa contre lui un Ouvrage sous le titre de la *Relation de la Maladie, de la Confession, de la Mort & de l'Apparition du Jésuite Bertier:* burlesque production, qui communique par contagion, au Lecteur, le sommeil léthargique dont il prétend le malade attaqué.

§. IV.

M. L'ABBE' MAKARTI.

On lit dans une note de l'*Ode sur l'Ingratitude*, ces mots édifians: „ un Abbé Irlandois, fils „ d'un Chirurgien de Nantes, qui se disoit de „ l'ancienne Maison de *Makarti*, ayant subsisté „ long-tems des bienfaits de M. de *Voltaire*, & „ lui ayant, en dernier lieu, emprunté deux mil- „ le livres, s'associa en 1732 avec un Ecossois „ nommé *Ramsai*, & avec un Officier nommé „ *Mornay*; ils passerent tous trois à Constantino- „ ple, & se firent circoncire chez le Comte de „ *Bonneval.*"

La note suivante tirée du Poëme de la Guerre de Genève, est plus édifiante encore: „ l'Abbé „ *Makarti*, Irlandois, Prieur en Bretagne, So- „ domite, Simoniaque, puis Turc, emprunta, „ comme on sait, à l'Auteur de ce grave Poëme, „ deux mille livres, avec lesquelles il alla se faire „ circoncire. Il a rechristianisé depuis, & est „ mort à Lisbonne."

Nous ignorons ce qui peut avoir attiré ces complimens à cet Abbé; nous nous contenterons de penser qu'il devoit avoir du mérite; qu'il avoit sans doute fait quelque Ouvrage pour la Religion ou contre la Philosophie; & que M. de *Voltaire* se fait tort à lui-même, en reprochant un service rendu, & peut-être qu'il n'avoit pas rendu.

§. V.

M. CREVIER.

CET Auteur avoit combattu dans un de ſes Ouvrages quelques opinions de M. de *Monteſquieu* que M. de *Voltaire* a tant critiqué lui-même; mais comme ce dernier veut apparemment avoir à lui ſeul le privilége de blâmer ou de louer, il s'eſt déchaîné, à ce ſujet, contre M. *Crevier*, qu'il appelle „ un mauvais Auteur d'une „ Hiſtoire Romaine & d'une Hiſtoire de l'Univer- „ ſité, beaucoup plus fait pour la ſeconde que pour „ la premiére. "

Il ne le traite pas mieux dans ſes vers.

Ce lourd *Crevier*, pédant, craſſeux & vain,
Prend hardiment la place de *Rollin*,
Comme un Valet prend l'habit de ſon Maître.....
Maître *Crevier* dans ſa peſante Hiſtoire
Qu'on ne lit point, condamne ſon talent, &c.

Nous ne dirons point que l'Hiſtoire Romaine par M. *Crevier*, ſoit un Ouvrage ſans défauts; nous ne voulons que faire connoître que ce n'eſt pas ainſi qu'on doit traiter un Auteur, & ſurtout un Auteur qui a conſacré ſa vie à l'inſtruction de la Jeuneſſe. Ce Profeſſeur Emérite de l'Univerſité de Paris, mort en 1765 à l'âge de 73 ans, fut l'Elève de M. *Rollin* & ſon Succeſſeur. Il avoit hérité de ſon zele pour l'éducation de la Jeuneſſe, & d'une grande partie de ſes talens. „ Il ſeroit „ à ſouhaiter, dit un Journaliſte célebre, que „ tous les hommes rares trouvaſſent de pareils „ Succeſſeurs; leur perte ſeroit moins ſenſible. "
Obſerv. ſur les Ecrits Modernes. Tome 30.

CHAPITRE XIX.

M. VAUVENARGUES.

ON ne s'attendroit pas que M. de *Voltaire* qui a critiqué & déchiré tant d'Auteurs dignes des plus grands éloges; qui s'eſt efforcé d'abaiſſer le grand *Corneille*; qui a voulu réduire *Voiture* à quatre pages; *la Fontaine* à cinquante Fables; *Boileau* au Lutrin & à l'Art Poëtique; *Rouſſeau* le Poëte, à cinq ou ſix Odes & à autant d'Epigrammes; qui s'eſt acharné à décrier les Piéces de *Crébillon*, les Œuvres de *Maupertuis*, de *Monteſquieu*, de *J. J. Rouſſeau*; &c. on ne s'attendroit pas, dis-je, qu'il s'aveuglât au point de donner des louanges exceſſives à quelques Auteurs de nos jours, qui ſont bien éloignés de les mériter. Nous pourrions en citer cent exemples; mais pour ne pas mortifier l'amour-propre de ces Ecrivains, nous nous bornerons à choiſir un Auteur mort depuis quelques années; ce ſera M. de *Vauvenargues*, ancien Capitaine au Régiment du Roi, qui, un an avant qu'il mourut, publia (*a*) un Ouvrage qui a pour titre: *Introduction à la Connoiſſance de l'Eſprit humain, ſuivie de quelques Réflexions & de Maximes.* Il n'étoit alors âgé que de vingt-ſept ans. Nous ne prétendons point attaquer les vertus militaires & ſociales de cet Officier; mais nous ne pouvons nous empêcher de rire à la vue des titres littéraires, ſur leſquels M. de *Voltaire* fonde ſon Eloge. C'eſt ainſi qu'il s'exprime dans une Apoſtrophe

(*a*) C'étoit en 1746.

qu'il lui adreſſe dans ſon *Eloge Funebre des Officiers morts dans la Guerre de* 1741.

„ Par quel prodige avois-tu, à l'âge de vingt-
„ cinq ans, la vraie Philoſophie & la vraie Elo-
„ quence, ſans autre etude que le ſecours de
„ quelques bons livres? Comment avois-tu pris
„ un eſſor ſi haut dans le ſiécle des petiteſſes? Et
„ comment la ſimplicité d'un enfant couvroit-elle
„ cette profondeur & cette force de génie?"

Puis il ajoute: „ le jeune homme qu'on regret-
„ te ici, avec tant de raiſon, eſt M. de *Vauvenar-*
„ *gues*, long-tems Capitaine au Régiment du Roi.
„ Je ne ſais ſi je me trompe (*a*), mais je crois
„ qu'on trouvera dans ſon Livre plus de cent
„ Penſées qui caractériſent la plus belle ame, *la*
„ *plus profondément philoſophe*, la plus dégagée de
„ tout eſprit de parti. Que ceux qui penſent mé-
„ ditent les maximes ſuivantes:

„ *La raiſon nous trompe plus ſouvent que la Na-*
„ *ture.*"

Cette Penſée eſt auſſi vieille qu'elle eſt fauſſe. Les paſſions viennent de la Nature, & ce ſont les paſſions qui aveuglent la raiſon. M. de *Vauvenargues* le prouveroit lui-même, ſi l'on vouloit l'en croire dans la ſeconde Penſée que vous citez. La voici :

„ *Si les paſſions ſont plus de fautes que le jugement*;
„ *c'eſt, par la même raiſon, que ceux qui gouvernent*
„ *ſont plus de fautes que les hommes privés.*"

(*a*) Oui, vous vous êtes trompé. On verra ſi la profonde Philoſophie ſe trouve dans les Penſées qu'il rapporte de cet Auteur.

Quel galimathias! . . . . . Malheur à ceux qui ſont gouvernés par leurs propres paſſions! Un tel gouvernement eſt fait ſans doute pour occaſionner beaucoup de fautes; mais nous ne voyons pas que ce ſoit une raiſon pour que ceux qui gouvernent faſſent plus de fautes que les hommes privés.

„ *Les grandes Penſées viennent du cœur.*"

Il ne vient du cœur que des ſentimens; les ſentimens produiſent quelquefois, à la vérité, de grandes penſées, comme les grandes penſées échauffent & élevent les ſentimens; mais c'eſt s'expliquer très-mal, que de dire que les grandes penſées viennent du cœur, qui n'eſt pas la faculté de penſer.

„ *La fermeté ou la foibleſſe à la mort, dépend de la* „ *derniere maladie.*"

Dans quel ſens M. de *Vauvenargues* a-t-il pris cette penſée? Si c'eſt dans un ſens philoſophique, elle eſt abſurde, pour ne rien dire de plus; ſi c'eſt dans le ſens qu'elle offre naturellement, elle eſt fauſſe. Les ames dont la fermeté eſt fondée ſur les motifs & les eſpérances de la Religion, ſont indépendantes de tous les genres de maladie: les ames foibles & dépourvues de principes ont une maladie habituelle qui les rend ou dures ou ſtupides à la mort.

„ *La penſée de la mort nous trompe, car elle nous* „ *fait oublier de vivre.*"

Quelle étrange Philoſophie! La penſée de la mort ne trompe point, puiſqu'elle a un objet

certain; elle ne fait pas non plus oublier de vivre, puiſque ſon effet eſt de nous apprendre au contraire à bien vivre, à bien employer le tems; de plus, elle nous accoutume à ne pas trop nous attacher aux choſes que nous devons quitter. Comment peut-on appeller cela une erreur, fruit de la penſée de la mort?

„ *La plus fauſſe de toutes les Philoſophies, eſt celle* „ *qui ſous prétexte d'affranchir les hommes des em-* „ *barras des paſſions, leur conſeille l'oiſiveté.*"

On pourroit dire que la plus fauſſe de toutes les Philoſophies eſt celle qui raiſonne ainſi. Quel Philoſophe a jamais *conſeillé l'oiſiveté*? Les paſſions peuvent-elles être oiſives? Le moyen de s'en affranchir conſiſte-t'il dans la premiere choſe qu'elles détruiſent?

„ *Nous devons peut-être aux paſſions les plus* „ *grands avantages de l'eſprit.*"

Cette penſée auroit beſoin d'être développée dans un certain ſens; dans un autre ſens, elle eſt ſi peu neuve, que le *peut-être* eſt très déplacé.

„ *Ce qui n'offenſe pas la Société, n'eſt pas du reſſort* „ *de la juſtice.*"

Voſſius, *Puffendorf*, *Monteſquieu* l'avoient dit avant M. de *Vauvenargues*, & l'expérience l'avoit fait connoître avant *Voſſius*, *Puffendorf* & *Monteſquieu*. Nous ne parlons ici que pour le droit humain.

„ *Quiconque eſt plus ſévère que les loix eſt un* „ *Tyran.*"

Encore du louche, & à quoi cela revient-il?

Si c'eſt dans les châtimens, par-tout où il y a de bonnes loix, on ne renchérit pas ſur les peines; ſi c'eſt dans le cours de la Societe, cela eſt faux. Les loix ne puniſſent ni les Ingrats, ni les Indiſcrets, ni les Menteurs, ni les Orgueilleux, ni les Poltrons, &c. ſera-t-on Tyran pour exiger des hommes de la bravoure, de la modeſtie, de la veracite, de la diſcrétion? Il eſt bon que les mœurs ſoient plus ſevéres que les loix.

Voila pourtant les ſublimes maximes que M. de *Voltaire* a extraites de l'*Introduction à la connoiſſance de l'Eſprit humain*. Où eſt *cette profondeur & cette force de génie*, qu'il annonce avec tant d'emphaſe? Il eſt a croire cependant qu'il n'a pas choiſi les moins bonnes Penſées de cet Ouvrage; que doit-on penſer des autres? Un homme d'eſprit un peu trop crédule, ſe plaignoit, il y a quelque temps, d'avoir acheté ce Livre d'après les éloges que M. de *Voltaire* lui a prodigués. Quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'après l'avoir lû, il n'y trouva rien de ſublime, rien de neuf, & preſque rien de vrai. Cependant, M. de *Voltaire* nous dit, avec aſſurance, „ qu'il ne connoît pas de Livre qui ſoit plus ca„ pable de former une ame bien née, & digne „ d'être inſtruite. J'ignore, ajoute-t-il, ſi ja„ mais aucun de ceux qui ſe ſont mêlés d'inſtruire „ les hommes, a rien écrit de plus ſage que ſon „ Chapitre ſur le Bien & ſur le Mal moral."

Le Chapitre ſur le Bien & ſur le Mal moral, eſt comme tout le reſte; & nous finiſſons celui-ci en diſant que M. de *Voltaire* eſt auſſi aveugle & auſſi partial dans ſes éloges, qu'il eſt outré & injuſte dans ſes critiques.

CHAPITRE XIX.

M. L'ABBE' RIBALLIER,

Grand Maître du Collége Mazarin, & Syndic de la Faculté de Théologie.

ON connoît ce vers de *Virgile*,

Tantæne animis cœlestibus iræ!

Et la traduction qu'en a fait *Despréaux*,

Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des Dévots!

Ne peut-on pas dire, avec raison, que la sensibilité philosophique renchérit encore sur celle des Dévots, & même sur celle des Dieux dont parle l'Auteur de l'*Eneïde?* Ces Esprits célestes qui affichent avec tant d'emphase la tolerance & les grands sentimens, ne sauroient souffrir, sans se venger, le moindre affront, pas même ceux qu'ils s'attirent par leurs indiscrétions. C'est ce qui a paru dans mille circonstances, & principalement à l'occasion de la *Censure de Bélisaire*, par la Faculté de Théologie. M. *Riballier*, en sa qualité de Syndic de cette Faculté, se vit obligé de présider à la Censure de ce Livre. Aussitôt voilà le Général de l'Ordre philosophique tout en feu; il dresse ses batteries & cherche à se venger sur un des principaux Membres de la Sorbonne, de l'injure qu'un de ses Eléves a reçue du Corps entier: il le déchaîne contre ce Docteur avec autant d'indécence que d'injustice; il ne laisse point echapper l'occasion de lancer contre lui quelque trait;

& dans tous ſes Ouvrages, il le dépeint comme un Fanatique perſécuteur.

Nous ſavons néanmoins très-poſitivement que M. l'Abbé *Riballier* porta dans l'affaire de M. *Marmontel*, toute la modération & toute la prudence convenables. Ennemi, par caractére, de la rigueur & des éclats, il ne fit que ſe prêter à un devoir dont il ne pouvoit ſe diſpenſer par ſa place, en laiſſant à l'Auteur qu'on alloit cenſurer les moyens de s'épargner des déſagrémens.

Cependant M. de *Voltaire* n'a pas craint de mettre dans la bouche de cet homme ſage, reſpecté de ſon corps, & honoré de la confiance de la Cour, toutes les extravagances que ſon eſprit imagine avec tant de fécondité. C'eſt ainſi qu'on peut regarder le Diſcours d'Energumene qu'il lui fait tenir dans les *Honnêtetés Théologiques*. On croiroit que l'Auteur le fait parler dans une aſſemblée de Philoſophes; car il n'y a que des Philoſophes qui puiſſent tenir ou entendre ce langage. Nous ne rapporterons pas ce fatras d'impertinences & d'abſurdités; il ſuffit d'en préſenter le début pour en donner une idée. Voici donc comment s'annonce cette admirable Proſopopée.

„ Le Syndic *Ribaud*, *Ribaudier* ou *Riballier*, je „ ne ſais lequel, eſt le premier qui ſonne l'allar„ me [au ſujet de *Bélisaire*], comme l'exigeoit le „ devoir de ſa charge. Il dépêche à tous les ſa„ ges Maîtres [les Docteurs de Sorbonne], ſon „ domeſtique fidéle, le Régent Cogé, dit *coge pe„ cus*; & le troupeau s'aſſemble. Le Syndic ar„ rive hors d'haleine. Après avoir ſouffié pen„ dant un inſtant, il prend la parole, & expoſe „ la choſe en ces termes. Premiérement, Meſ„ ſieurs, &c."

Reconnoîtroit-on à ce ſtyle la dignité d'un Chef-d'Ordre, du Patriarche de la Philoſophie ? Ces alluſions, ces parodies de nom, ces plaiſanteries ne ſont-elles pas d'un grand goût? ..... Ne pourroit-on pas dire avec plus de vérité, que c'eſt le vieux de la *Montagne* qui dépêche continuellement les D***, D***, les D***, non pas à tous *les ſages Maîtres*, mais à tous les Maîtres fous? Avec quelle autorité ce Vieillard ne dit-il pas en effet, du pied des Alpes, à chacun de ſes Subſtituts, *coge pecus*, raſſemblez les Superficiels, afin qu'ils me croient profond; les Eſprits crédules, afin qu'ils comptent ſur ma parole; les Ignorans, afin qu'ils me jugent univerſel; les Sots, en un mot, afin qu'ils adoptent mes rêveries comme des découvertes, mes principes comme des oracles, mes déciſions comme des ſentences, mes menſonges comme des vérités, mes quolibets comme de bonnes plaiſanteries.

Le Diſcours qu'on met dans la bouche du Syndic de la Sorbonne, eſt digne de cette eſpéce d'Exorde. Il eſt compoſé de cinq mortels Paragraphes que nous épargnerons au Lecteur. On le termine par faire dire à M. *Riballier*, devant les Docteurs de Sorbonne aſſemblés pour délibérer ſur l'Ouvrage de M. *Marmontel*, qu'il compoſera une critique de *Bélisaire*, où il calomniera l'Auteur ; qu'il la commencera par une analyſe très-infidéle du Livre; qu'il en altérera tous les paſſages; qu'il les tranſpoſera, afin d'en dénaturer le ſens & les expreſſions. „ Mon domeſtique *Cogé*, „ lui fait-on conclure, qui régente la Rhétorique „ aux Quatre-Nations, & qui a étudié la Théo- „ logie dans l'Eglogue *Formoſum Paſtor Coridon*,

„ & la politeſſe dans *Juvenal*, paroîtra avoir fait „ ce Libelle. Si je le donnois ſous mon nom, je „ ne pourrois pas en être le Cenſeur, & il ne „ s'en trouveroit aucun qui voulût l'approu- „ ver..... Il eſt vrai que cette petite four- „ berie pourra me couvrir d'opprobre auprès de „ ce qu'on appelle d'*honnêtes Gens*; mais quand „ il s'agit de nuire & de ſe venger, un Théolo- „ gien doit braver l'ignominie."

„ Je reponds de *cet oiſeau*: il ne craint ni la „ honte ni l'indignation publique; il s'y expoſera „ avec plaiſir pour nous ſervir: & lorſqu'il en „ ſera couvert, je crois que vous ne refuſerez „ pas, Meſſieurs, de lui accorder le bonnet; il „ l'aura bien merité.

„ Ainſi parla le Syndic, & ce ne fut qu'un cri „ d'applaudiſſement dans toute l'aſſemblée."

Quand on veut decrier les Gens dans des Libelles, il faut employer du moins plus de vraiſemblance, & les faire parler d'une maniére plus conforme à leur caractere & à leur place. C'eſt apparemment en faveur de la fine plaiſanterie que M. de *Voltaire* ſe permet ici cette irrégularité.

Mon domeſtique Coger. Nous ne releverons point l'indecence de cette expreſſion; c'eſt la maniére du Peintre. Quand on traite J. B. *Rouſſeau* de *Scélerat* & de *Monſtre*; l'Abbé *Desfontaines*, de *Pédant* & de *Bouc*; M. de *Maupertuis*, de *Cuiſtre* & d'*Ecolier*; M. de la *Beaumelle*, de *Prédicant* & de *Poliſſon*; l'Evêque *Warburton*, d'*Impie* & de *Crocheteur*; M. de *Pompignan*, d'homme *extravagant* & de *plat Auteur*; ſon frére, l'Evêque du Puy, d'*Ignorant* & de *Calomniateur*; *Jean-Jacques Rouſſeau*, de *Gredin* & de *Chien barbet*; M. *Fréron*,

de *Maraud* & de *Giton* ; M. *Vernet*, d'*Hypocrite* & de *Magot* ; M. *Larcher*, de *Pédéraſte & de Fauſſaire* ; M. l'Abbé *Nonote*, de *Coquin & de Fils d'une Blanchiſſeuſe & d'un Scieur de bois* ; M. l'Abbé d'*Eſ****, de *Laquais* & de *fils de Laquais* ; M. l'Abbé *Makarti*, d'*Eſcroc* & d'*Apoſtat* ; &c. on peut traiter un Profeſſeur de Rhétorique de l'Univerſité de Paris, de *Domeſtique*, ſans que le Lecteur y faſſe la moindre attention. Tous les termes ſont égaux pour un Ecrivain qui confond toutes les notions.

Qui a étudié la Théologie dans l'Eglogue. Formoſum Paſtor, *& la Politeſſe dans Juvenal.* Si M. l'Abbé *Coger* a appris la Théologie dans une Eglogue de *Virgile*, c'eſt ſans doute parce que M. de *Voltaire* avoit appris la Phyſique dans l'Apocalypſe commentée par *Newton*. Quant à la Politeſſe, on ne ſait trop où M. de *Voltaire* l'a étudiée ; mais le ſtyle qu'il emploie depuis quelque tems feroit croire que c'eſt dans le Livre intitulé, *le moyen de parvenir*, & que ſon Profeſſeur en cette partie ſe nommoit auſſi *pecus*.

Il eſt vrai que cette petite fourberie pourra me couvrir d'opprobre auprès de ceux qu'on appelle d'honnêtes gens ; *mais quand il s'agit de nuire & de ſe venger, un Théologien doit braver l'ignominie.*

M l'Abbé *Riballier* n'eſt pas dans le cas d'employer de pareils manéges. Il n'appartient qu'à M. de *Voltaire* de faire uſage de ces tours d'adreſſe. Tant d'Ouvrages ſous des noms ſuppoſés ; les noms de l'Abbé *Bazin*, de *Guillaume Vadé*, de *Jérôme Carré* ; les noms de Quakre, de Ruſſe, de Chinois, de Miniſtre Proteſtant, d'Evêque même, lui ont ſervi à débiter, *incognito*, tant d'imperti-

nences, qu'il ne lui eſt plus permis, ni d'imputer aux autres ces honnêtes ſupercheries, ni de les condamner s'ils étoient capables de les employer à ſon exemple. Qu'il garde donc pour lui l'*opprobre* dont *ces petites fourberies peuvent couvrir auprès des honnêtes gens*; qu'il tâche au contraire, de ſe faire pardonner par les *honnêtes gens* ces ſortes de *fourberies*, que les *honnêtes gens* n'ont pas oubliées; qu'il apprenne enfin, que puiſqu'il a le front de reprocher aux Théologiens de *braver l'ignominie quand il s'agit de nuire & de ſe venger*, les Théologiens lui répondent avec plus de juſtice, que ce droit appartient, par privilége, aux Philoſophes, & lui-même en ſervira de preuve.

Je réponds de coge pecus, *il ne craint ni la honte, ni l'indignation publique; il s'y expoſera avec plaiſir pour vous ſervir: & lorſqu'il en ſera couvert, je crois que vous ne lui refuſerez pas, Meſſieurs, de lui accorder le bonnet.*

Pour ce qui regarde de braver la honte & l'indignation publique, vous pourriez lui ſervir de modèle, M. de *Voltaire*; mais il ne ſuivra point votre exemple. En attendant le bonnet que vous lui faites eſpérer, il n'a pas tenu à vous de lui en ôter un, auquel il fait honneur par ſes mœurs & par ſes talens. Vous ſavez bien à qui vous avez écrit, ô plus tolérant de tous les hommes, pour lui faire perdre ſa place. Nous avons cité des traits de votre Eloquence; cette petite anecdote ſervira à l'hiſtoire de vos procédés. Parlez, après cela, des Théologiens qui *bravent l'ignominie quand il s'agit de nuire & de ſe venger*. Vous avez acquis l'ignominie, & n'avez pû parvenir à la vengeance. Quel terrible échec pour un Syndic

de Faculté! Vous voilà d'abord déchu de trois Facultés, de la Faculté de nuire, de la Faculté d'en impoſer par vos délations & vos calomnies, & de la Faculté plus intéreſſante encore de pouvoir tenir ſecrettes, ou juſtifier vos honnêtes manœuvres.

Après cela nous nous croyons diſpenſés de rapporter les autres injures que M. de *Voltaire* prodigue à M. l'Abbé *Riballier*. Il l'a fait figurer de la même maniére dans la Piéce de vers qui a pour titre : *les trois Empereurs en Sorbonne*; il ne l'a point oublié dans l'*Epitre à l'Empereur de la Chine*, & il ne l'oubliera pas vraiſemblablement dans ſes nouvelles productions. Mais M. *Riballier* pourra dire avec les honnêtes gens, que M. de *Voltaire* a attaqués: *his gloriamur inimicitiis.*

CHAPITRE XX.

M. L'ARCHEVEQUE DE PARIS.

DEPUIS long-tems M. de *Voltaire* s'eſſaye à faire tous les perſonnages ; jamais Arlequin n'en a tant joués que lui. Tantôt 1 Juif, tantôt 2 Quakre, tantôt 3 Prédicant, tantôt 4 Capucin, tantôt 5 Abbé, tantôt 6 Bachelier, tantôt 7 Avocat, tantôt 8 Médecin, tantôt 9 Apôtre, tantôt 10 Empereur, tantôt 11 General d'Armée, tantôt *A*, 12, tantôt *B*, tantôt *C*, tantôt ceci, tantôt cela, & toujours Sicophante & Pantalon ; il ſe coëffe enfin de la mitre & veut jouer le rôle d'Archevêque.

C'eſt ſous le nom d'*Archevêque de Cantorberi*, qu'il adreſſe une *Lettre Paſtorale à M l'Archevêque de Paris.* Nous n'inſiſterons pas ſur l'indécence d'un pareil procédé ; nous ne nous attachons qu'au ridicule. On pourroit dire que le Docteur qui y parle, s'il n'eſt pas un vrai Paſteur, eſt du moins

1 Sermon du Rabin *Akib*. 2 Lettres d'un Quakre à l'ami *Jean-George*, Evêque du Puy. 3 Homélies prononcées à Londres. Homélie du Paſteur Bourn. 4 Les Colimaçons du R. P. l'*Eſtarlouet*, Capucin indien. 5. La Philoſophie de l'Hiſtoire, par l'Abbé *Bazin*. Lettre de M. l'Abbé de la *Landelle*. 6. *Zapata*, ou Queſtions d'un Bachelier. Conſeils raiſonnables à *M. Barbier*, par une Société de Bacheliers en Théologie. 7. Plaidoyer pour *Ramponeau*. Mémoire pour *Donat Calas*. Lettre d'un Avocat de Beſançon à l'Ex-Jéſuite *Nonote*. Le Docteur *Akakia*. 9. Epître aux Romains. 10. Reſcrit de l'Empereur de la Chine. 11. Diſcours aux Confédérés Catholiques de Kaminiek en Pologne, par le Major *Kaiſerling*. 12. L'*A*, *B*, *C*, Dialogue curieux.

moins un vrai Pâtre, mais ce ſeroit une plaiſanterie à la *Voltaire*.

„ J'ai reçu, Mylord, votre Mandement contre le Grand *Béliſaire*, Général d'Armée de „ *Juſtinien*, & contre M. de *Marmontel*, de l'Académie Françoiſe, avec vos Armoiries placées „ en deux endroits, ſurmontées d'un grand chapeau, & accompagnées de deux pendans de „ quinze houpes chacun; le tout ſigné *Chriſtophe*; „ par Monſeigneur, *la Touche*, avec paraphe."

L'Archevêque de Cantorberi annonce d'abord ſon peu de diſcernement & ſon ignorance de la Langue françoiſe. Ce n'eſt pas *contre le Grand Béliſaire, Général d'Armée de Juſtinien*, qu'on a fait un Mandement; c'eſt contre le bavard *Béliſaire*, héros principal d'un mauvais Roman.

Ce n'eſt pas non plus *contre M. Marmontel de l'Académie Françoiſe*: il avoit déjà rétracté humblement ſes maximes: on vouloit ſeulement avertir le Public qu'il ne devoit pas ajouter foi aux Homélies de ce Docteur ennuyeux.

Avec vos Armoiries placées en deux endroits, ſurmontées d'un grand chapeau, &c. L'Archevêque de Cantorberi eſt un grand Perſonnage; il s'attache aux grandes choſes, & il a ſurtout le talent de les annoncer dignement.

„ Nous ne donnons, nous autres, de Mandemens, que ſur nos Fermiers." L'Archevêque de Cantorberi plaiſante encore d'une maniere très-agréable. Il auroit pû adreſſer auſſi ſa Lettre à ſes Fermiers. „ Et je vous avoue, Mylord, que „ j'aurois deſiré un peu plus d'humilité chrétienne dans votre affaire.". Et nous nous aurions deſiré un peu plus de prudence dans votre Lettre. Vous reſſemblez au Loup devenu Paſteur;

votre langage vous fait connoître ; vous n'avez pas bien caché le bout de vos oreilles. Quand vous recommandez l'humilité, c'eſt le Loup qui prêche l'abſtinence.

„ Je ne vois pas d'ailleurs pourquoi vous affec-
„ tez d'annoncer dans votre titre, que vous con-
„ damnez *M. Marmontel* de l'Académie Françoi-
„ ſe." Vous qui condamnez tout le monde, pouvez-vous être étonné de cela? Mais encore une fois, ce n'eſt point M. *Marmontel* qu'on a condamné.

„ Si ceux qui ont rédigé votre Mandement, ont
„ trouvé qu'un Général d'Armée de *Juſtinien* ne
„ s'expliquoit pas en Théologien congru de votre
„ Communion, il ſemble qu'il falloit ſe conten-
„ ter de le dire ſans compromettre un Corps reſ-
„ pectable, compoſé de Princes du ſang, de Car-
„ dinaux, de Prélats comme vous, de Ducs &
„ Pairs, de Maréchaux de France, de Magiſtrats
„ & des Gens de Lettres les plus illuſtres." Humble Prélat, vous faites valoir avec trop de complaiſance, les décorations du Corps que vous défendez. Apprenez qu'un Corps n'eſt jamais compromis par les imprudences d'un de ſes Membres, de même que quelques Membres ne ſont pas moins dignes de blâme, malgré l'eſprit de décence & d'honnêteté qui régne dans la plus grande partie du corps.

„ Je penſe que l'Académie Françoiſe n'a rien à
„ démêler avec vos diſputes théologiques." Nous le penſons comme vous ; mais pourquoi un Académicien s'ingere-t-il de faire le Théologien dans un Roman ?

„ Permettez-moi encore de vous dire que ſi
„ nous donnions des Mandemens dans de pareil-

„ les occasions, nous les ferions nous-mêmes.” Mal-adroit Archevêque, que ne faisiez-vous faire de même par un autre, cette Lettre aussi mal-adroite que vous!

„ J'ai été fâché que votre Mandataire ait condamné cette proposition de ce grand Capitaine „ *Bélisaire* : *Dieu est terrible aux Méchans, je le* „ *crois, mais je suis bon.*”

Votre Mandataire. Entendez-vous bien ce terme, vous qui êtes le Mandataire de *Bélisaire*, avec qui vous n'avez rien de commun?

De ce grand Capitaine. Ambitieux Archevêque, espérez-vous que ce *grand Capitaine* disgracié rentrera en faveur, & que par reconnoissance, s'il est rappellé, il employera son crédit à protéger vos sottises?

Cette proposition. On l'a condamnée parce qu'elle est fausse; on auroit pû la condâmner aussi comme étant absurde. Que le *grand Capitaine Bélisaire* soit *bon* tant qu'il voudra, Dieu n'en sera pas moins terrible aux Méchans; il est ridicule de prétendre inférer de ce que *Bélisaire* est bon, que Dieu ne doit point être terrible aux Méchans.

„ Je vous assure, Mylord, que si notre Roi, „ qui est le Chef de notre Eglise, disoit: *je suis* „ *bon*, nous ne ferions point de Mandement con„ tre lui.” Un Roi ne le dira jamais dans le même esprit & avec les accompagnemens que *Bélisaire*.

„ *Je suis bon*, veut dire, ce me semble, par „ tout pays, j'ai le cœur bon, j'aime le bien, „ j'aime la justice, je veux que mes Sujets soient „ heureux.”

Ingénieux Archevêque, vous avez très-bien deviné. Que ne dites-vous toujours de même, & sur-tout que ne dites-vous toujours vrai, en tenant ce langage.

„ Nous ne voyons pas que *Bélisaire* soit digne „ de l'enfer, pour avoir dit qu'il étoit bon-homme.". On a toujours dit effectivement que ce *Bélisaire* étoit un bon-homme.

„ Vous prétendez que cette bonté est une hé„ résie, parce que *S. Pierre* dans sa premiere Epi„ tre, Chap. 5, vs. 5, a dit que *Dieu résiste aux* „ *Superbes*. Mais celui qui a fait votre Mande„ ment n'a gueres pensé à ce qu'il écrivoit. Dieu „ résiste, je le veux; la résistance sied bien à „ Dieu. Mais à qui résiste-t-il selon *Pierre*? Li„ sez de grace ce qui précede, & vous verrez „ qu'il résiste aux Prêtres qui paissent mal leur „ troupeau, & sur-tout aux jeunes qui ne sont „ pas soumis aux vieillards. *Inspirez-vous*, dit„ il, *l'humilité les uns les autres, car Dieu résiste* „ *aux Superbes.*"

Eloquent Archevêque, au nom de Dieu, ne parlez jamais de Dieu, *Dixit Dominus impio, quare assumis testamentum meum per os tuum*; ou quand vous en parlerez, n'en parlez jamais aux dépens de vous-même; sur-tout gardez-vous bien de dire *qu'il résiste aux Prêtres qui paissent mal leur troupeau*, vous qui empoisonnez celui des autres, car on vous dira, *ex ore tuo te judico, serve nequam.*

„ Or, je vous demande quel rapport il y a entre cette résistance de Dieu & la bonté de *Bélisaire*?" Si vous ne le voyez pas pourquoi prenez-vous la mître?

„ Il eſt utile de recommander l'humilité; mais „ il faut auſſi recommander le ſens commun. „ Etrange Archevêque, on vous l'a recommandé ſouvent: par quelle fatalité faut-il qu'on puiſſe dire de vous avec tant de raiſon, *admoneri potuit, mutari non potuit?*

„ On eſt bien étonné que votre Mandataire ait „ critiqué cette expreſſion humaine & naïve de „ *Béliſaire*: *eſt-il beſoin qu'il y ait tant de Reprou-* „ *vés.*" De quoi ſe mêle *Béliſaire*; tout *naïf* & tout *humain* qu'il eſt, d'oſer ſonder les décrets de Dieu? Ce *bon-homme* veut-il être bon aux dépens de Dieu même?

„ Non-ſeulement vous ne voulez pas que *Bé-* „ *liſaire* ſoit bon, mais vous voulez auſſi que le „ Dieu de Miſéricorde ne ſoit pas bon." En réprimant la bon-hommie de *Béliſaire*, on n'a pas prétendu mettre des bornes à la bonté de Dieu; on ſouhaite même qu'il ne ceſſe jamais d'être bon envers vous.

„ Quel plaiſir aurez-vous, s'il vous plaît, quand „ tout le monde ſera damné? Nous ne ſommes „ point ſi impitoyables dans notre Iſle." Nous ignorons comment on ſe comporte dans votre Iſle; mais nous vous croyons *très-pitoyable*: vos raiſonnemens en font foi.

„ Notre Prédéceſſeur, le grand *Tillotſon*, re- „ connu pour le Prédicateur de l'Europe le plus „ ſenſé & le moins déclamateur, a parlé comme „ *Béliſaire* dans preſque tous ſes ſermons."

Vous mentez, ô Archevêque, permettez-nous de vous le dire; vous en uſez à l'égard de *Tillotſon*, votre feu confrére, comme vous en avez uſé à l'égard de *Warburton*, votre confrére exiſtant. Vous vous êtes appuyé de l'autorité de celui-ci,

en défigurant ſes ſentimens; & il vous a dit: je parlerai bien moi-même ſans que vous me faſſiez parler, ou ſi vous me faites parler, ne me faites dire que ce que j'ai dit. Il falloit attendre qu'il fût mort, comme vous agiſſez ici fort prudemment à l'égard de *Tillotſon*.

„ Vous me permettrez ici de prendre ſon par-
„ ti." Vous ne prenez pas ſon parti, mais c'eſt ſur lui que vous vous appuyez pour défendre le vôtre.

„ Soyez damné ſi vous le voulez, Mylord,
„ vous & votre Mandataire; j'y conſens de tout
„ mon cœur; mais je vous avertis que je ne veux
„ point l'être, & que je ſouhaiterois auſſi que mes
„ amis ne le fuſſent point. Il faut avoir un peu
„ de charité."

Charitable Archevêque, le bon *Béliſaire* n'auroit pas parlé comme vous.

Mais je ne veux point l'être. Vous le ſerez cependant, ſi vous ne faites une meilleure Lettre pour rétracter celle-ci; ſi vous perſéverez à outrager l'Egliſe, ſi vous n'avez dans le cœur la charité que vous avez à la bouche: *vos amis* le ſeront auſſi, s'ils ſont aſſez ſimples pour ſuivre vos maximes. Nous ne dirons pas que *nous y conſentons de tout notre cœur;* nous l'avons trop bon, ſans nous en vanter: c'eſt même pour prévenir votre damnation, que notre zele vous avertit d'écrire & d'agir plus conformément à la Religion & à vos devoirs.

„ J'aurois bien d'autres choſes à dire à votre
„ Mandataire. Je lui recommanderois ſurtout d'ê-
„ tre moins ennuyeux. L'ennui eſt toujours mor-
„ tel pour les Mandemens; c'eſt un point eſſentiel

„ auquel on ne prend pas assez garde dans votre „ pays."

J'aurois bien d'autres choses à dire à votre Mandataire. Nous aurions aussi bien des questions à faire à celui de *Bélisaire.* Pourquoi, lui dirions-nous, se charge-t-il des querelles des autres, tandis qu'il en a tant à soutenir pour son propre compte? Pourquoi tient-il chez lui, depuis quelques années, un bureau d'adresse où tous les Complaignans trouvent le secret, moyennant un peu de louange, de faire enfanter à sa plume tant de satyres de commande contre tous ceux qu'ils veulent diffamer? Pourquoi est-il toujours prêt à écrire sur tout ce qui se dit, sur tout ce qui arrive, sur tout ce qui se décide? Pourquoi veut-il faire le plaisant sur des choses & dans un tems où la gravité de son âge & l'épuisement de son esprit devroient lui faire prendre un autre ton? Pourquoi..... Mais le Mandataire recommande de n'être point ennuyeux; nous finirons donc de crainte d'être pis en continuant la Légende.

„ Sur ce, mon cher confrére, je vous recom-„ mande à la *Bonté* divine, quoique le mot de „ *bon* vous fasse tant de peine.

„ Votre *bon* Confrére l'Archevêque de Can-„ torberi."

Et nous, Confrére, sans Confrére, nous vous recommandons à la très-ample Miséricorde de Dieu; quoique le mot de *Pardon* vous fasse tant de peine, & que personne n'en ait plus besoin que vous.

L'Archevêque de Cantorbéri a joint un *Post-scriptum* à sa Lettre, pour completter son délire.

„ *P. S.* Quand vous écrirez à l'Evêque de Ro-„ me, (dit-il) faites-lui, je vous prie, mes „ complimens. J'ai toujours beaucoup de confi-

„ dération pour lui en qualité de Frére. On me
„ mande qu'il a eſſuyé depuis peu quelques petits
„ deſagrémens; qu'un cheval de Naples a donné
„ un terrible coup de pied à ſa mule; qu'une bar-
„ que de Veniſe a ſerré de près la barque de *S.*
„ *Pierre*; & qu'un fromage de Parmeſan lui a don-
„ né une indigeſtion violente. J'en ſuis fâché: on
„ dit que c'eſt un *bon homme*, pardonnez-moi ce
„ mot. J'ai fort connu ſon pére dans mon voya-
„ ge d'Italie; c'étoit un *bon* Banquier; mais il pa-
„ roît que ſon fils n'entend pas ſon compte."

Quand vous écrirez à l'Evêque de Rome.... faites-lui mes complimens. O Archevêque, vous lui en avez tant adreſſés vous-même, que vous pouvez fort bien vous paſſer de Mandataire.

On me mande..... qu'un cheval de Naples a donné un terrible coup de pied à ſa mule. Que vous plaiſantez joliment pour un Archevêque Anglois! Ecoutez auſſi ce qu'on nous mande. On nous écrit que l'Ex-Jéſuite *Nonote* vous a donné neuf cens ſoixante ſoufflets dans ſon Livre, ſans que vous en ayez tiré d'autre vengeance que celle de pouvoir dire avec M. de *Pourceaugnac: il m'a ſouffleté, mais je lui ai bien dit ſon fait*: Que la République de Genêve vous avoit chaſſé des bords de ſon lac, & vous avoit repouſſé au loin en terre ferme: Que le ſel des plaiſanteries de M. *Fréron* vous donnoit ſouvent des indigeſtions violentes qui portent à votre cerveau; & l'on ajoute, pour comble de malheur, que M. de la *Beaumelle* va donner une Edition de toutes vos Œuvres avec des Notes critiques. *Nous en ſommes fâchés*, car vous devenez de plus en plus *bon-homme*; pardonnez-nous ce mot, ou changez votre maniére de badiner.

J'ai connu ſon pére..... c'étoit un bon Banquier. Nous avons auſſi connu le vôtre, c'étoit un bon Notaire. Il a fait d'aſſez bons Actes en ſa vie; mais ſon fils en a fait quelquefois de très-mauvais.

Du badinage on paſſe naturellement à l'indignation. Ce dernier ſentiment eſt inévitable, quand on voit tant d'audace d'une part, & tant de platitude de l'autre. Qu'on compare la maniére dont l'*Aretin* moderne parle des perſonnes les plus reſpectables, & ſur-tout du Chef de l'Egliſe, avec la maniére dont il écrivoit à *Benoît XIV*, & que l'on diſe, non pas *quantum mutatus ab illo!* mais *dépoſitâ vir adeſt larvâ.*

(*a*) LETTRE *de M. de* VOLTAIRE *au Pape* BENOÎT *XIV, en lui envoyant ſa Tragédie de* MAHOMET.

„ TRÈS-SAINT PERE,

„ Votre Sainteté voudra bien pardonner la li-
„ berté que prend un des derniers Fidéles, mais
„ un des plus grands Admirateurs de la vertu,
„ de conſacrer au Chef de la véritable Religion,

(*a*) On ſera peut-être charmé de ſavoir ce qui engagea M. de *Voltaire* à écrire au Pape *Benoît XIV.* Ce Poëte ayant vu une Eſtampe du Portrait de cet illuſtre Pontife, crut y appercevoir les traits du génie & de la vertu, & ſaiſi d'enthouſiaſme, il mit au bas ce Diſtique latin qu'il lui fit parvenir par le Cardinal *Paſſionei.*

Lambertinus hic eſt Romæ decus, & pater orbis,
Qui mundum ſcriptis docuit, virtutibus ornat.

On l'a traduit ainſi:

Du Monde & des Romains ce Pontife eſt le Pere,
Sa vertu nous inſtruit, ſon eſprit nous éclaire.

M. de *Voltaire* ayant appris que *Benoît XIV.* avoit favorablement reçu le Diſtique, lui envoya peu de tems après ſa Tragédie de *Mahomet.*

„ un Ecrit contre le Fondateur d'une Religion
„ fauſſe & barbare.

„ A qui pouvois-je plus convenablement adreſ-
„ ſer la ſatyre de la cruauté & des erreurs d'un
„ faux Prophéte, qu'au Vicaire & à l'Imitateur
„ du Dieu de la vérité & de la douceur.

„ Que votre Sainteté daigne permettre que je
„ mette à ſes pieds & le Livre & l'Auteur. J'oſe
„ lui demander ſa protection pour l'un & ſa béné-
„ diction pour l'autre. C'eſt dans ces ſentimens
„ de vénération que je me proſterne pour baiſer
„ ſes pieds ſacrés."

A Paris, le 17 Août 1745.

CHAPITRE DERNIER.

COMMUNION *de M. de* Voltaire *dans l'Eglise Paroissiale de Ferney. Sermon prêché par M. de* Voltaire *après sa Communion. Commerce de Lettres à ce sujet entre M. l'Evêque d'Annecy & M. de* Voltaire. *Sommation, Déclaration, Profession de Foi, Communion de M. de* Voltaire, *& autres Pièces curieuses, le tout fait par-devant Notaire & Témoins.*

ENFIN, voilà M. de *Voltaire* replacé au nombre des simples Fidéles. Nous voudrions de tout notre cœur pouvoir le féliciter sur la sincérité des démarches chrétiennes qu'il fit au mois d'Avril 1768. Mais par malheur, la charité la plus indulgente ne sauroit ajouter foi aux démonstrations extérieures qu'il crut devoir donner au Public, dont l'indignation étoit alors à son comble. Elles sont si insuffisantes, & de plus M. d'*Annecy*, son Evêque, parut si peu persuadé de la droiture de ses intentions, que nous croyons devoir nous en tenir à son avis. Ce Prélat ayant appris qu'il avoit communié le jour de Pâques dans l'Eglise Paroissiale de Ferney, & qu'il avoit, après sa Communion, fait un Discours au Peuple sur les Larcins & sur le Vol, lui écrivit, le 11 Avril 1768, une Lettre où il déploya tout le zele & toute la moderation d'un Pasteur aussi éclairé que charitable; il lui faisoit connoître combien il désiroit que sa conversion fût sincére, & lui indiquoit, avec ménagement, les moyens qu'il devoit prendre pour faire revenir sur son compte les per-

ſonnes qui avoient été plus ſcandaliſées qu'édifiées de ſa Communion, qu'il auroit dû, diſoit-il, faire précéder & ſuivre de quelques circonſtances plus édifiantes.

M. de *Voltaire*, loin de répondre cathégoriquement aux inſinuations du Prélat, ſe contenta de lui écrire d'un ſtyle qui n'annonçoit pas le Philoſophe parfaitement converti. Il paroît d'abord étonné de la Lettre qu'il a reçue; & au lieu d'entrer dans les vues ſages qu'on lui propoſe, il ne ſonge qu'à produire l'étalage de tout ce qu'il a fait pour ſes Vaſſaux; il s'occupe à rappeller le ſouvenir de l'Egliſe qu'il a bâtie, & paroît plus content d'avoir édifié une Egliſe, que convaincu de la néceſſité d'édifier ſon prochain. De-là il paſſe à une juſtification un peu amére au ſujet des calomnies auxquelles il prétend avoir été en butte. Rendons-lui cependant juſtice, il dit „ qu'il doit mépriſer les impoſtures, ſans pour„ tant haïr les impoſteurs; que plus il avance „ en âge, plus il doit écarter de ſon cœur „ tout ce qui pourroit l'aigrir; & que le meil„ leur parti qu'il puiſſe prendre contre la calom„ nie, c'eſt de l'oublier." Ces ſentimens ſont très-louables: mais il ſeroit à ſouhaiter que tout ce qu'on a dit contre lui ne fût que des calomnies. Enſuite citant *Cicéron*, qu'il paroît choiſir par trop de préférence dans une Lettre d'édification, il ajoute, „ que ſans la charité „ l'homme n'eſt que l'ennemi de l'homme, que „ l'eſclave de l'amour-propre, des vaines gran„ deurs, des diſtinctions frivoles de l'orgueil, de „ l'avarice & de toutes les paſſions." Il eſt à croire, après cela, qu'il gémit de bon cœur de tous les excès dans leſquels ſes diverſes paſſions l'ont

jetté. Mais pourquoi, pour la plus grande ſatisfaction des conſciences droites & timorées, n'a-t-il pas rétracté plus poſitivement tout ce qu'il a à ſe reprocher ſur ces différens articles? Enfin, dans un *Poſt-Scriptum*, il juſtifie ſon Sermon du jour de ſes Pâques, par le droit qu'ont tous les Seigneurs de Paroiſſe, à ce qu'il prétend, d'inſtruire les Vaſſaux de tout ce qui ſe paſſe, le jour qu'ils rendent le pain béni.

M. l'Evêque d'*Annecy* ne fut point content de cette réponſe. Il lui écrivit le 25 Avril, en ces termes.

„ Je n'ai pû qu'être ſurpris qu'en affectant de
„ ne pas entendre ce qui étoit fort intelligible dans
„ ma Lettre, vous ayez ſuppoſé que je vous ſa-
„ vois bon gré d'une Communion de politique,
„ dont les Proteſtans n'ont pas été moins ſcanda-
„ liſés que les Catholiques. J'en ai gémi plus que
„ tout autre; & ſi vous étiez moins éclairé &
„ moins inſtruit, je croirois devoir vous appren-
„ dre en qualité d'Evêque & de Paſteur, qu'en
„ ſuppoſant le ſcandale donné au Public, ſoit par
„ les écrits qu'il vous attribue, ſoit par la ceſſa-
„ tion de preſque tout acte de Religion depuis
„ pluſieurs années, une Communion faite ſuivant
„ les vrais principes de la Morale chrétienne exi-
„ geoit préalablement de votre part des réparations
„ éclatantes & capables d'effacer les impreſſions
„ priſes ſur votre compte, & que, juſques-là,
„ aucun Miniſtre inſtruit de ſon devoir n'a pu
„ & ne pourra vous abſoudre ni vous permettre
„ de vous préſenter à la Table ſainte, &c."

M. d'*Annecy* n'en exigeoit pas trop. Une grande ame qui revient ſincérement à Dieu, n'a pas

beſoin d'exhortation pour donner à la plénitude de ſon retour toutes les qualités que le repentir doit inſpirer par lui-même. *S. Auguſtin*, auſſi grand génie, pour ſon tems, que M. de *Voltaire*, ſe porta de lui-même à déplorer ſes erreurs & ſes fautes. Il ne ſe borna pas à un ſimple Sermon ſur le Vol.

Après avoir appris à M. de *Voltaire* ce qu'il devoit faire, M. l'Evêque d'Annecy réfute le prétendu droit qu'ont les Seigneurs de prêcher. Le reſte de ſa Lettre eſt rempli de leçons très-ſages & très-propre à faire connoître au Pénitent la différence qui ſubſiſte entre une ame élevée par le véritable eſprit de la Religion, & une ame conduite par la vaine gloire de la Philoſophie.

M. de *Voltaire* répondit encore à cette Lettre par une autre du 29 Avril. Celle-ci ne contient que des plaintes d'avoir été calomnié dans l'eſprit du Prélat, qu'une tournure adroite pour faire valoir les ſervices qu'il a rendus, & finit, comme la précédente, par un anéantiſſement devant la Providence divine où il renferme ſon néant, ſes fautes & ſon repentir.

Dans ſa Réponſe du 2 Mai de la même année, M. l'Evêque d'Annecy juſtifie les perſonnes que M. de *Voltaire* ſoupçonne de l'avoir calomnié; il lui remontre que toute l'Europe étant imbue de ſes écrits, il ne doit pas s'attacher à des Particuliers, pour leur imputer aucune délation auprès de ſon Paſteur; il lui fait connoître que c'eſt à lui-même qu'il doit s'en prendre de s'être mis dans la néceſſité d'avoir beſoin d'une réparation éclatante; il l'exhorte à déſavouer les Ouvrages qu'on lui attribue, & à les retracter s'il en eſt

l'Auteur, comme le moyen le plus sûr de rétablir sa réputation, selon lui, injustement attaquée ; il termine sa Lettre en abandonnant M. de *Voltaire* à ses réflexions, & lui déclare qu'il ne doit pas s'attendre à de nouvelles Réponses, „ jusqu'à ce „ qu'un retour de votre part, tel que je le sou- „ haite, lui dit-il, me mette à même de vous „ convaincre de la droiture de mes instructions & „ de la sincérité du desir de votre salut qui sera „ toujours inséparable du respect avec lequel j'ai „ l'honneur d'être, &c."

M. de *Voltaire* fit apparemment des réflexions sur les avertissemens de son Evêque. Sans lui r'écrire, il prit le parti de se conformer à son devoir. L'a-t-il fait sincérement? Nous nous garderons bien d'assurer le contraire. Nous mettrons les Piéces sous les yeux du Lecteur: il décidera lui-même ce qu'il en doit penser.

ACTE *signifié à M. le Curé de Ferney.*

„ *François-Marie de Voltaire*, Gentilhomme Or- „ dinaire de la Chambre du Roi, Seigneur de „ Ferney, Tournex, &c. &c. âgé de soixante- „ quinze ans passés, étant d'une constitution très- „ foible, s'étant traîné à l'Eglise le saint Jour du „ Dimanche des Rameaux, malgré ses maladies, „ & ayant depuis ce jour essuyé plusieurs accès „ d'une fiévre violente, dont le sieur *Bugros*, „ Chirurgien, a averti M. le Curé de Ferney, se- „ lon les loix du Royaume; & ledit malade se „ trouvant dans l'incapacité totale d'aller se con- „ fesser & communier à l'Eglise pour l'édification „ de ses Vassaux, comme il le doit & le desire, &

„ pour celle des Protestans dont ce pays est en-
„ touré, prie M. le Curé de Ferney de faire, en
„ cette occasion, tout ce que les Ordonnances du
„ Roi & les Arrêts des Parlemens commandent,
„ conjointement avec les Canons de l'Eglise Ca-
„ tholique, professée dans le Royaume; Religion
„ dans laquelle ledit Malade est né, a vécu &
„ veut mourir, & dont il veut remplir tous les
„ devoirs, ainsi que ceux de Sujet du Roi, offrant
„ de faire toutes les Déclarations nécessaires, tou-
„ tes les protestations requises, soit publiques, soit
„ particulieres, se soumettant pleinement à ce qui
„ est de regle, ne voulant omettre aucun de ses
„ devoirs, quel qu'il puisse être, invitant M. le
„ Curé de Ferney à remplir les siens avec la plus
„ grande exactitude, tant pour l'édification des
„ Catholiques que des Protestans qui sont dans la
„ maison dudit malade: la présente signée de sa
„ main & de deux temoins, dont copie restée au
„ Château, signée aussi du malade & des deux
„ mêmes témoins; l'original & une autre copie
„ laissés entre les mains de mon dit Sr. Curé de
„ Ferney, par les deux témoins soussignés. sauf
„ à les rendre authentiques par main de Notaire
„ si besoin est, le 30 Mars 1769, à dix heures
„ du matin."

DE VOLTAIRE.

Bigex, *Vaginiere*, Témoins.

Déclaration de M. de VOLTAIRE.

„ Et depuis, au Château de Ferney, le 31 Mars
„ après midi, l'an 1769, par-devant moi Notaire
„ sous-

„ soussigné, & en présence des Témoins ci-après
„ nommés, est comparu Messire *François-Marie*
„ *de Voltaire*, Gentilhomme Ordinaire de la
„ Chambre du Roi, l'un des Quarante de l'Aca-
„ démie Françoise, Seigneur de Ferney, Tour-
„ nex, Pregny & Chambesi, demeurant en son
„ dit Château, lequel a déclaré que le nommé
„ *Nonote*, ci-devant soi-disant Jésuite, & le
„ nommé *Guyon*, soi-disant Abbé, ayant fait
„ contre lui des (*a*) Libelles aussi insipides que
„ calomnieux, dans lesquels ils accusent ledit
„ Messire *de Voltaire* d'avoir manqué de respect
„ pour la Religion Catholique; il doit à la vérité,
„ à son honneur & à sa piété, de déclarer que
„ jamais il n'a cessé de respecter & de pratiquer
„ la Religion Catholique professée dans le Royau-
„ me; qu'il pardonne à ses Calomniateurs; que
„ si jamais il lui étoit échappé quelque indiscré-
„ tion préjudiciable à la Religion de l'Etat, il en
„ demanderoit pardon à Dieu & à l'Etat; & qu'il
„ a vécu & veut mourir dans l'observance de
„ toutes les Loix du Royaume, & dans la Reli-
„ gion Catholique étroitement unie à ces Loix.

(*a*) Pourquoi appeller Libelles, & surtout *Libelles insipides & calomnieux*, deux Critiques excellentes que tous les Gens sensés ont appuyées de leurs suffrages? Pourquoi se plaindre d'avoir été accusé injustement de manquer de respect pour la Religion Catholique? Pourquoi assurer qu'on n'a jamais cessé de la respecter, & surtout de la pratiquer? Ce ne sont point tant les Abbés *Guyon* & *Nonote* à qu'il faut reprocher une pareille accusation, qu'à l'Auteur du *Cathécumene*, de l'*Histoire du Bannissement des Jésuites de la Chine*, du *Dictionnaire Philosophique*, de la *Philosophie de l'Histoire*, de l'*Epitre aux Romains*, du Livre intitulé *Dieu & les Hommes*, de la *Canonisation de Cucufin*, &c. &c. &c.

„ Fait & prononcé audit Château lesdits jour, „ mois & an que dessus, en présence du Révé- „ rend Sieur *Antoine Adam*, Prêtre, ci-devant „ soi-disant Jesuite, & de Sr. Simeon *Bigex*, „ Bourgeois de la Balme de Rhin en Genevois, „ de Sieur *Claude-Etienne Maugié*, Orfevre Bijou- „ tier, & de *Pierre l'Archevêque*, Syndic, tous „ demeurant audit Ferney, Témoins requis."

Signé, DE VOLTAIRE.

Autre Déclaration de M. DE VOLTAIRE, *en recevant la Communion.*

„ Et depuis, au même Château de Ferney, à „ neuf heures du matin, du premier Avril 1769, „ par-devant ledit Notaire & en présence de Té- „ moins ci-après nommés, est comparu ledit „ Messire *François-Marie de Voltaire*, Gentilhom- „ me Ordinaire du Roi, l'un des Quarante de „ l'Académie Françoise, Seigneur de Ferney, „ Tournex, Pregny & Chambesi, demeurant à „ son dit Château de Ferney, lequel immédiate- „ ment après avoir reçu dans son lit, où il est „ détenu malade, la sainte Communion de M. „ le Curé de Ferney, a prononcé ces propres „ paroles :

„ *Ayant mon Dieu dans ma bouche, je déclare* „ *que je pardonne sincérement à ceux qui ont écrit au* „ *Roi des calomnies contre moi, & qui n'ont pas* „ *réussi dans leurs mauvais* (a) *desseins.*

(a) On trouve assez extraordinaire que ce pardon des Ennemis ne paroisse, en quelque sorte, fondé que sur l'impuissance où ils ont été de lui nuire. Si ce n'est pas là l'intention du

„ De laquelle Déclaration ledit Meſſire de *Voltaire* a requis acte que je lui ai octroyé, en „ preſence de Reverend Sr. *Pierre Gros*, Curé „ dudit Ferney ; d'*Antoine Adam*, Prêtre, ci-„ devant ſoi-diſant Jéſuite ; de *Simeon Bigex* ; de „ *Claude Joſeph*, Capucin du Couvent de Gex ; „ de *Claude-Etienne Maugié*, Orfevre & Bijoutier ; „ & de *Pierre l'Archevêque*, Syndic du dit Fer-„ ney, y demeurans, Témoins ſouſſignés, avec „ ledit Meſſire de *Voltaire*, & moi Notaire ; audit „ Château, leſdites heure, jour, mois & an que „ deſſus."

Profeſſion de Foi de M. DE VOLTAIRE.

„ L'AN 1769, & le 15 Avril, par devant moi *Claude Rajo*, Notaire Royal au Bailliage de Gex, „ reſidant à Ferney, ſouſſigné & en préſence des „ Témoins ci-après nommés, ont comparu Ré-„ vérend Sieur *Pierre Gros*, Prêtre & Curé du-„ dit Ferney ; *Pierre l'Archevêque*, Syndic dudit „ Ferney ; *Claude-Etienne Maugié*, Orfevre Bijou-„ tier ; *Jean-Baptiſte-Antoine-Guillaume-Louis „ Bugros*, Chirurgien, Aggrégé à l'Académie „ Royale de Montpellier, Juré en ce dit Pays de „ Gex ; Réverend Pere *Claude Joſeph*, Prêtre & „ Capucin du Couvent de Gex, & *Pierre Jac-„ quin*, Maître d'Ecole, demeurant audit Fer-„ ney, &c. leſquels ont déclaré avoir été préſens „ lorſque Monſieur *François-Marie Arouet de „ Voltaire*, Gentilhomme Ordinaire de la Cham-

---

nouveau Converti, pourquoi a-t-il agi, & qui n'ont pas réuſſi dans leurs mauvais deſſeins ? Ces mots étoient plus qu'inutiles dans la circonſtance préſente.

„ bre du Roi, & l'un des Quarante de l'Acadé-
„ mie Françoiſe, Seigneur de Ferney, &c. &c.
„ demeurant en ſon Château dudit Ferney, a fait
„ la Confeſſion de foi ſuivante, le premier Avril
„ de ladite année, ſur les neuf heures du matin,
„ avant de recevoir le Saint Viatique dudit Sieur
„ Curé de Ferney.

„ Je crois fermement tout ce que l'Egliſe Ca-
„ tholique, Apoſtolique & Romaine croit & con-
„ feſſe. Je crois un ſeul Dieu en trois perſonnes,
„ Pere, Fils & Saint Eſprit, réellement diſtin-
„ guées, ayant la même nature, la même divi-
„ nité & la même puiſſance; que la ſeconde per-
„ ſonne s'eſt fait homme; qu'elle s'appelle *Jéſus-*
„ *Chriſt*, mort pour le ſalut des hommes; qu'il a
„ établi la ſainte Egliſe, à laquelle il appartient
„ de juger du véritable ſens des écritures; je con-
„ damne auſſi toutes les héréſies que la même
„ Egliſe a condamnées & rejettées, ainſi que tou-
„ tes les interprétations & mauvais ſens que l'on
„ y peut donner.

„ C'eſt cette foi véritable & catholique, hors
„ de laquelle on ne peut être ſauvé, que je pro-
„ feſſe, que je reconnois ſeule véritable, je jure,
„ je promets, m'engage de la profeſſer & de mou-
„ rir dans cette croyance, moyennant la grace de
„ Dieu.

„ Je crois auſſi d'une foi ferme, & je confeſſe
„ tous & un chacun des articles contenus dans le
„ Symbole des Apôtres que j'ai récité en latin fort
„ diſtinctement; je déclare de plus que j'ai fait
„ cette même confeſſion de foi entre les mains du
„ Révérend Pere *Joſeph*, Capucin, avant que de
„ me confeſſer.

„ Telle eſt l'audition deſdits Comparants qu'ils „ ont confirmée par ſerment veritable, & de la- „ quelle ils m'ont demandé acte que je leur ai „ octroyé, pour ſervir à ce que de raiſon. Fait „ & paſſé dans le Presbytere audit Ferney ; en „ preſence de *Bernard Jacques*, Manœuvre, & „ de *J. l'Archevêque*, ancien Syndic, demeurant „ audit Ferney, Témoins requis & illitterés, de „ ce enquis leſdits Comparans ont ſigné,

„ *Gros*, Curé. *Claude-Joſeph*, Capucin. *Pier-* „ *re l'Archevêque*, Syndic actuel. *Claude-Etienne* „ *Maugié*. *Pierre Jacquin*. *Bugros*, Chirurgien.

„ Contrôlé à Gex, le 15 Avril 1769, reçu „ vingt-un ſols."

Signé, DE LA CHAUT.

„ Je ſouſſigné *Claude Raffo*, Notaire Royal au „ Bailliage de Gex, réſidant à Ferney, déclare & „ certifie avoir extrait & collationné mot à mot „ ſur leurs originaux les actes ci-deſſus à moi ex- „ hibés par M. de *Voltaire*: le tout fait à ſa réqui- „ ſition. Le 15 Avril 1769."

RAFFO, avec paraphe.

Ici l'Auteur s'arrête, en attendant que les fu-reurs de M. de *Voltaire* lui fourniſſent de quoi for-mer un autre Volume.

FIN.

TABLE
DES
CHAPITRES
Contenus dans cet Ouvrage.

CHAPITRE I. *Jean-Baptiſte Rouſſeau.* Page 1
CHAPITRE II. *L'Abbé Guyot Desfontaines.* 18
CHAPITRE III. *M. de Maupertuis.* 27
CHAPITRE IV. *M. de la Beaumelle.* 47
CHAPITRE V. *M. de Saint-Hyacinthe.* 78
CHAPITRE VI. *M. Vernet.* 92
CHAPITRE VII. *M. le Franc de Pompignan.* 101
CHAPITRE VIII. *M. le Franc, Evêque du Puy.* 113
CHAPITRE IX. *M. l'Abbé Nonote.* 119
CHAPITRE X. *M. Scipion Maffei.* 138
CHAPITRE XI. *M. l'Abbé Guyon.* 143
CHAPITRE XII. *Mr. Fréron.* 147
CHAPITRE XIII. *Jean-Jaques Rouſſeau.* 162
CHAPITRE XIV. *M. Warburton, Evêque de Gloceſter.* 181
CHAPITRE XV. *M. l'Abbé Coger.* 189
CHAPITRE XVI. *M. Larcher.* 197
CHAPITRE XVII. *M. Graſſet de Geneve.* 200
CHAPITRE XVIII. *M. Greſſet. M. Trublet. Le Pere Bertier. M.*

l'Abbé Makarti. M. Crevier. Page 205
CHAPITRE XIX. *M. Vauvenargues.* 212
CHAPITRE XX. *M. l'Abbé Riballier.* 217
CHAPITRE XXI. *M. l'Archevêque de Paris.* 224
CHAPITRE DERNIER. *Contenant des Piéces Curieuſes.* 235

FIN DE LA TABLE.